NAZIONALE
BIBLIOTECA
FONDO
DORIA
I
637
VITTORIO EM. III
NAPOLI

# VOYAGES

EN

# DIFFÉRENS PAYS

DE

# L'EUROPE.

*TOME SECOND.*

# VOYAGES

EN

## DIFFÉRENS PAYS

DE

# L'EUROPE,

EN 1774, 1775 ET 1776.

OU

## LETTRES ÉCRITES

*de l'Allemagne, de la Suisse, de l'Italie, de Sicile, & de Paris.*

TOME SECOND.

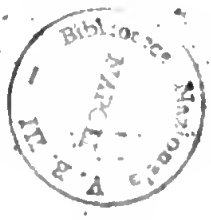
EN SUISSE,

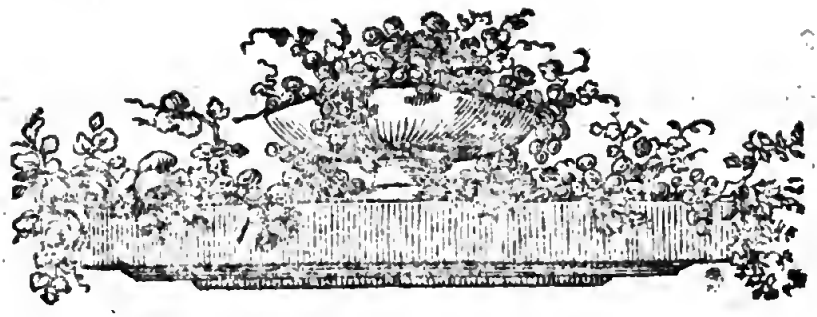
CHEZ LES LIBRAIRES ASSOCIÉS.

M. DCC. LXXVIII.

960934

FONDO DORIA I. 637(2





# LETTRE QUINZIEME.

*Rome le 15. Mars 1775.*

J'AI vu la cérémonie de l'ouverture du Jubilé: le nouveau Pape la fit lui-même. Tout le clergé ſéculier & régulier s'aſſembla au Vatican, d'où la proceſſion ſe rendit à l'égliſe de St. Pierre qui joint le Vatican; mais quand le clergé fut arrivé dans la grande place qui eſt devant l'égliſe, il en trouva les portes fermées. Pendant que la proceſſion ſortoit du palais apoſtolique, le pape, les cardinaux & les évêques s'aſſemblerent dans la chapelle ſixtine de ce palais, où le pape entonna le *Veni Creator Spiritus*: après quoi il ſortit & alla avec les cardinaux & les évêques ſe mettre ſous le portique des Suiſſes, où il nomma trois légats *à latere* pour aller faire la même fonction aux trois autres Baſiliques, ſavoir à St. Paul hors des murs, à St. Jean de Latran & à Ste. Marie Majeure, qui ne par-

tirent pourtant qu'après que la fonction fut achevée à St. Pierre.

Le pape alla de-là ſe mettre ſur ſon trône, où il prit un marteau d'or, & deſcendit enſuite vers la porte ſainte de l'égliſe, qui a été préparée ouverte quelques jours auparavant, mais de façon qu'on a laiſſé ſur pied la muraille détachée pour faire ſemblant que la porte étoit encore bouchée. Le pape frappa trois fois avec le marteau, le haut, le milieu & le bas de la porte, & dit: *ouvrez-moi les portes de juſtice, & quand je ſerai entré, je donnerai gloire à Dieu*: après cela il alla ſe remettre ſur ſon trône où il fit pluſieurs prieres. Dans cet intervalle les maîtres maçons renverſerent la muraille, & les matériaux en furent diſtribués aux aſſiſtans qui s'empreſſoient ſi fort d'en avoir pour en faire des reliques, qu'il y eut bien du monde bleſſé & quelques Allemands étouffés. Les pénitenciers laverent avec de l'eau bénite, les lintaux, les jambages & les moulures, autour de l'ouverture faite par les maçons, après quoi on chanta une Antienne, quelques verſets d'un pſeaume, le *Te Deum laudamus* & les vêpres qui terminerent la cérémonie.

Le Jubilé n'eſt pas d'ancienne inſtitution

dans notre égliſe : il date de 1300, & il doit ſon origine à une fantaiſie du Pape Boniface VIII, qui étoit tout plein de fantaiſies. Ce Pape régla la célébration du jubilé univerſel à la centieme année. Mais le jubilé des Chrétiens eut à cet égard le même ſort, qu'avoit eu du tems des anciens Romains, le jubilé du paganiſme. Vous ſavez que du tems de la République Romaine, le jubilé ſe célébroit tous les cent ans. Le peuple étoit invité à voir des jeux que perſonne n'avoit jamais vus & que perſonne ne verroit jamais plus : c'étoient les fameux jeux ſéculaires. Comme l'an 1300 de notre ère faiſoit le commencement du nouveau ſiécle, c'eſt ſans doute des anciens Romains que le Pape Boniface a pris l'idée de ſon nouveau jubilé. Il a adopté cette inſtitution des anciens Romains, comme ſes prédéceſſeurs en avoient adopté bien des cérémonies, des pratiques religieuſes, des fêtes & des ornements pontificaux. Mais après la chûte de la République, les Empereurs Romains qui vouloient ſe procurer le plaiſir de voir les jeux ſéculaires, abrégerent à leur gré, le terme fixé pour la célébration du jubilé. Les Papes qui ſuccédérent à Boniface,

en firent autant, pour une raiſon bien plus importante, qui eſt, que le jubilé attirant à Rome une foule immenſe de princes, de princeſſes, de ſeigneurs & de riches particuliers de tous les païs de la Chretienté, c'étoit un moyen ſûr pour faire couler dans les coffres du St. Siège & dans ceux d'un grand nombre des habitans de Rome, un argent infini.

Cette conſidération détermina Clément VI. à réduire le jubilé à cinquante ans, & il le célébra en 1350. Ce pape avoit pour lui l'exemple des Juifs: car les Iſraélites célebroient leur jubilé à chaque cinquantiéme année, comme ſon prédéceſſeur avoit eu l'exemple des Romains. Mais l'exemple des Juifs étoit bien plus plauſible pour *Clément VI*, que celui des payens pour *Boniface*, car enfin en fait de Religion, nous ſommes enfants des juifs. Ce jubilé de 1350 fut extrémement lucratif pour les Romains: cela donna envie à d'autres Papes d'abréger encore ce terme pour la célébration du Jubilé: ils avoient pour cela l'exemple du bon plaiſir des anciens Empereurs Romains; & le bon plaiſir a toujours été la regle de la conduite de tous les ſouverains de Rome, tant anciens que modernes. Ainſi le Pape *Urbain*

*VI.* réduisit l'année du jubilé à 33 ans, & il en donna pour raison que J. C. vécut autant d'années sur la terre, ce qui n'est pas vrai. Les successeurs d'*Urbain* abrégerent encore ce terme, & ils en donnerent toujours les raisons qu'ils voulurent, en cachant la véritable, qui étoit de faire venir de l'argent à Rome : enfin *Paul II.* & *Sixte V*, fixerent pour l'année sainte, un terme qui ne fut plus ni avancé ni reculé, qui est celui de 25 ans. On y a seulement fait une addition, qui est de faire célébrer un jubilé à l'élévation de chaque nouveau pontife. Mais la dévotion des fidèles étant extrêmement refroidie dans ces derniers tems, les gens riches & les princes ne s'empressent plus de venir à Rome pour y gagner l'indulgence, qui fait passer ceux qui se sont bien confessés, de l'état du péché à celui de la grace : il n'y vient plus que des gueux & des moines, qui au lieu d'enrichir les Romains, leur sont à charge. L'Impératrice-Reine, craignant que les païsans de ses états n'allassent à l'occasion du présent jubilé s'enivrer en Italie, avoit fait publier un ordre qui défendoit à tous ses sujets d'aller à Rome, durant tout le cours de l'année sainte : elle avoit d'autant

plus raiſon que la même indulgence peut ſe gagner par les ames dévotes, un an après, dans leurs propres païs ; mais la cour de Rome fit tant de bruits que les tribunaux des païs autrichiens furent avertis de ne point exécuter cet ordre à la rigueur. Le jubilé de cette année eſt un fléau pour le Royaume de Naples: depuis quelques jours il arrive de cette contrée-là, plus de cinq cents perſonnes par jour, qui ſont tous des païſans, des artiſants, des moines ou des prêtres: ſi cela continue ainſi, la belle campagne de Naples donnera des caillous au lieu de bled, après quoi les Lazzarons crieront qu'ils ont faim, & demanderont des cocagnes à piller. Ces gueux de pélerins du jubilé trouvent en route dans toutes les villes un peu conſidérables, des hôpitaux où ils ſont nourris & logés pendant trois jours; & ils ſont ſervis à table par la premiere nobleſſe du païs, qui croient ſe faire un mérite extraordinaire à faire les valets de ces fainéants, dont ils auroient honte d'être ſervis eux-mêmes.

Si je n'avois été attiré à Rome par le courronnement du pape, je ne me ſerois pas ſoucié d'y venir pour voir la cérémonie du jubilé. Je ſavois bien que cette ſolemnité

ne valoit pas les jeux séculaires des anciens Romains: car tout bon catholique que je ſuis, j'avoue que les antiennes & les hymnes que j'ai entendu chanter à cette occaſion, dans l'égliſe de St. Pierre, dans un jargon latin que je ne comprends pas, ne m'ont pas affecté comme ils l'auroient fait, s'ils étoient compoſés dans le goût de cet hymne qu'Horace compoſa pour le jubilé de ſon temps: „Soleil, qui nourris tous les êtres, „ toi dont le char brillant raméne & rem- „ porte la lumiere, puiſſe-tu dans ta courſe „ ne voir rien de plus grand que Rome! Toi „ qui prépares les enfantements, favorable „ Lucine, déeſſe puiſſante, fais que la race „ puiſſante ſe perpétue: bénis les décrets por- „ tés en faveur de l'hymen, & la Loi con- „ jugale, qui nous donne de nouveaux ci- „ toyens. Dieux éternels, faites que la terre „ féconde ſe couvre de troupeaux & de „ fruits: que des eaux ſalutaires & un air „ pur nourriſſent toutes ſes productions. Fai- „ tes que la jeuneſſe docile, prenne des ha- „ bitudes vertueuſes; que la paiſible vieilleſſe „ jouiſſe d'un parfait repos: donnez à la race „ de *Romulus* des richeſſes, des enfants & „ tout ce qui mene à la gloire. Que l'Au-

» guſte ſang d'Anchiſe & de Venus terraſſe » l'ennemi qui oſera lui réſiſter, & pardonne » à celui qui ſe ſoumet. » Si ces prieres étoient modélées ſur un ton chrêtien, elles vaudroient bien mieux que le *Kyrie eleyſon* de la proceſſion, & le *Deus in adjutorium meum intende* des vêpres que j'ai entendu chanter à St. Pierre.

La cérémonie du jubilé étant paſſée, il n'y a plus rien qui m'arrête à Rome, dont j'ai déja vu en d'autres tems, les édifices, les tableaux & les ſtatues. Cette année, le carnaval eſt obligé de céder au jubilé, point de courſes, point de ſpectacles: je n'en ſuis pas fâché: j'irai m'en dédommager à Naples où l'on prépare des fêtes extraordinaires pour célébrer la naiſſance d'un enfant mâle dont la reine y eſt accouchée, il y a quelques mois. D'ailleurs, les ſpectacles de Rome ont toujours quelque choſe de très-choquant pour moi, par l'abominable pratique de faire jouer ſoit par des *caſtrati*, ſoit par des lourdeaux à barbe noire & touffue, les rôles de chanteuſes & de danſeuſes, les femmes étant exclues de tous les théatres de Rome. Les Romains n'y trouvent rien à redire, l'habitude les y ayant déja accoutumés. Il y a même

beaucoup de femmes & beaucoup d'hommes qui trouvent cet uſage admirable. Les femmes ſont bien aiſes de retrouver dans les caſtrats tous les défauts de leur ſexe, ſans que la virilité leur manque entiérement: les hommes de leur côté ſont charmés de voir des perſonnes de leur ſexe qui n'ont point de poil au menton: ainſi l'un & l'autre ſexe y trouve ſon compte; à la honte des papes qui ſouffrent ce ſcandaleux uſage par une piété & une décence très-mal entendues. Il faut voir la ſenſation que ces acteurs & ces danſeurs déguiſés font ſur toutes les femmes & ſur bien des hommes pour pouvoir juger de la méchanceté de cette coutume. Les papes *Benoit XIV* & *Clément XIV*, qui en ſentoient les inconvénients, avoient formé le deſſein de l'abolir, & de laiſſer monter les femmes ſur le théâtre pour y jouer les rôles de femmes; mais les moines jetterent des hauts cris; & les papes furent obligés de laiſſer ſubſiſter le ſcandala pour éviter la perſécution de leurs plus fidèles Janiſſaires: ainſi tandis que l'égliſe ne veut point de caſtrats, les chefs de l'égliſe ne peuvent ſe paſſer de caſtrats. Cela me rappelle deux autres occaſions où le pape Benoit XIV. a trouvé les

moines en ſon chemin. Une fois il vouloit abolir le carême, & une autre fois il vouloit diminuer le nombre des fêtes. Les Bulles étoient déja prêtes ſur ces deux objets; mais les moines ayant toujours eu vent des deſſeins du pape; ils lui firent la guerre, ils publierent des libelles où ils prétendoient faire voir que ces nouveautés occaſionneroient des ſcandales & des impiétés dans l'égliſe; & ils ſouleverent tout le monde contre lui: le pape leur répondit par écrit pour leur faire voir modeſtement qu'ils avoient tort; mais il n'eut pas le courage de publier ces Bulles: on eût dit que les Hollandois & les Anglois avoient gagné les moines pour la conſervation du carême, & que les yvrognes & les pareſſeux les avoient gagnés pour faire conſerver les fêtes. Les Romains ne ſont point difficiles envers les étrangers: il ſuffit d'être recommandé à quelque perſonne de marque qui vous produiſe, & vous êtes bientôt faufilé avec tout ce qu'il y a de mieux à Rome. On ne vous donne point à diner, ou du moins très-rarement; mais on vous invite aux aſſemblées du ſoir; on vous inſtruit des affaires de Rome; on vous raconte mille anecdotes concernant les papes & ſes courtiſans les cardinaux, on

vous communique la chronique ſcandaleuſe; on vous indique les raretés, on vous mène aux promenades, & l'on vous fait faire la connoiſſance des perſonnes que l'on croit vous convenir le mieux. Cela vaut bien mieux, à mon avis, que des diners. Dans les païs où la coutume de régaler les étrangers eſt établie, on ſe contente de leur montrer du faſte; & on leur laiſſe ignorer tout ce qui pourroit les intéreſſer: on leur occaſionne des indigeſtions en les bourrant, & on ne leur rend pas le moindre ſervice. On les ennuye par des repas de cérémonie, & on ne leur fournit aucun moyen de ſe déſennuyer. Tout étranger de bon goût & de bon ſens préférera la conduite des ſobres Italiens à celle des nations qui leur étalent leurs tables & leur cachent tout ce qui les intéreſſe.

Si vous êtes recommandé à quelque dame de qualité, c'eſt encore mieux. Les dames Italiennes ſe font un point d'honneur d'obliger les étrangers de toutes les façons; mais dans ce cas il faut ſe donner bien de garde d'indiſpoſer le ſigisbé. Depuis Milan jusqu'à Naples les femmes de condition, les laides auſſi bien que les belles, les ſages auſſi bien que les coquettes, ſont dans l'uſage de s'at-

tacher quelqu'un, ſoit en qualité de ſigisbé, qu'on appelle auſſi *cavalier ſervente* ou de ſimple ami, lequel a toujours des prétentions ſur la dame qu'il ſert, ſous quelque titre que ce ſoit. Il eſt vrai qu'à préſent les femmes d'eſprit commencent à ſe paſſer de ſigisbés; mais ce n'eſt que pour être moins gênées dans le choix & la variété des hommes qu'elles veulent s'attacher: un ſigisbé eſt encore plus incommode qu'un mari: il vient prendre la dame au lit: il boit le chocolat avec elle; il l'aide à faire ſa toilette; il la conduit à la meſſe, à la promenade, aux ſpectacles. Cela dégoûte à la longue une femme d'eſprit: elle aime mieux que ces fonctions ſoient remplies tantôt par un homme tantot par un autre, pourvu qu'elle ait toujours quelqu'un. Un étranger qui ne demeure pas long-tems dans un endroit, ne peut pas entreprendre de faire changer de goût à une dame qu'il voit, ſans courir le riſque d'avoir mille déſagréments de la part de ſes galants, qui l'empêcheront alors de jouir de bien d'autres plaiſirs: pour vaincre ces inconvénients, il faut faire un aſſez long ſéjour dans le même endroit.

Indépendamment du climat, il y a bien

des choſes qui doivent déterminer les femmes au libertinage, non-ſeulement à Rome, mais dans toute l'Italie. Prémierement les Italiens tiennent leurs filles enfermées dans des couvents, ou dans les appartements les plus reculés de la maiſon : elles ne voyent que d'autres filles & des femmes de leur parenté; & elles ne ſont jamais admiſes à des aſſemblées où il y a des hommes : cette privation conſtante leur donne une tentation affreuſe : de ſorte que quand elles paſſent à l'état du mariage, un ſeul homme ne ſuffit pas pour les ſatisfaire : la gêne où elles ont été juſques là, demande auſſi un dédommagement : elles commencent par conſéquent, dès le premier jour du mariage, à ſe permettre une liberté qui dégénere bientôt en licence. En ſecond lieu, l'Italie eſt, après l'Eſpagne, le païs du monde où l'on fait le moins de mariages par inclination : ce ſont toujours les parents qui les font, & jamais les perſonnes qui doivent ſe marier : de-là vient que les deux parties ſe voyent dès les premiers momens avec l'indifférence de perſonnes qui ne ſe ſont jamais connues : elles n'ont point d'amour l'une pour l'autre ; & ſi le dégoût ſuit de près la jouiſſance dans les perſonnes amoureuſes,

jugez quel effet cette jouiſſance doit produire dans celles qui ne ſe regardent qu'avec indifférence. J'étois, l'autre ſoir, à un repas que la princeſſe de . . . . a donné à un marquis & à une marquiſe qui s'étoient mariés le jour précédent : la marquiſe qui pendant tout le repas ne jetta pas ſeulement un clin d'œil ſur ſon mari qui eſt cependant un très-beau & très-aimable jeune homme, demanda, à la princeſſe où étoit un tel gentilhomme qui avoit diné, il y avoit quelques jours, chez elle : la princeſſe lui répondit qu'il avoit été obligé d'aller à *Fraſcati* chez un ami, & que ſans cela, il auroit été du ſouper. La marquiſe repliqua là deſſus : *je ſuis bien fâchée que ce Monſieur ne ſoit pas de la partie : c'eſt un fort aimable homme ; & je vous prie, princeſſe, de me faire faire un peu mieux ſa connoiſſance.* C'eſt là à-peu-près l'effet de tous les mariages concertés par les parents. Ajoutez à cela la morale diabolique & la mauvaiſe religion qu'enſeignent les moines Italiens. Je fus préſent, l'autre jour à un dialogue d'un Jacobin avec la marquiſe dont je viens de vous parler ; le pere de cette dame avoit envoyé chercher ce moine pour l'examiner, avant qu'elle

paſſât au mariage, ſur les points les plus importants de la religion & de la morale. Je me rapelle aſſez bien les principales interrogations de l'un & les réponſes de l'autre, pour être en état de vous les rapporter ici ſans la moindre altération: les voici. Savez-vous, marquiſe, les ſept péchés mortels & les cinq commandements de l'égliſe? Oui, mon pere, ce ſont les ſuivants: cela va fort bien, marquiſe, mais combien de fois par jour, récitez-vous le *credo* & l'*Ave Maria*? je dis cinq *credo* & quarante *Ave Maria* avec quatre *pater noſter* par jour, mon pere. Cela ne ſuffit pas, marquiſe, il faut réciter, pour l'ordinaire, un chapelet par jour: une dame de votre condition a bien aſſez de tems pour cela: mais quel eſt votre ſaint patron, marquiſe? C'eſt St. Ignace, mon pere, & Ste. Catherine dont je porte le nom: Cela ne vaut rien, marquiſe: St. Ignace a perdu tout crédit: il vaut mieux prendre St. Dominique: (rappellez vous que ce zélé confeſſeur étoit Dominicain) & pour lors vous pouvez conſerver ſainte Catherine auſſi; mais ſans la compagnie de ce ſaint vous n'avez pas aſſez d'elle: il faut encore ajouter la Vierge Marie: jamais on ne doit laiſſer de

côté la ſainte Vierge. Mais quelle marque de dévotion portez-vous ſur votre corps, marquiſe ? Le ſcapulaire, mon pere. . . . Cela eſt bon, mais il faut y ajouter le roſaire ; & ſi vous voulez m'en croire, vous prendrez auſſi le cordon de St. François, qui étoit le bon ami de St. Dominique. Mais marquiſe, quand vous ſerez mariée, combien de fois par mois irez-vous à confeſſe & communierez-vous ? Je m'accommoderai en cela, mon pére, aux beſoins du ménage & à la volonté de mon mari. Non, marquiſe, quand il s'agit de l'ame, il faut obéir à ſon confeſſeur & non à ſon mari : vous ſuivrez en cela les conſeils de votre confeſſeur tout ſeul, comme auſſi en tout ce qui concerne votre ſalut éternel. Les maris n'y ont aucun droit. Mais où tenez-vous vos mains pendant la nuit, marquiſe ? Où le hazard les porte, mon pere. Cela n'eſt pas bien, marquiſe, il faut les tenir en croix, ni trop haut ni trop bas : Mais dites-moi, marquiſe, ferez-vous dire bien des meſſes ? Oui, mon pere, autant que je pourrai. Cela eſt bien, marquiſe, il ne faut pas oublier un inſtant les ames qui brûlent dans le purgatoire : les meſſes ſont la choſe du monde la plus efficace

pour

pour les en tirer. Que prenez-vous, marquiſe, pour votre déjeûner les jours de jeûne? Je prends du chocolat, mon pere. C'eſt une maudite coutume, marquiſe, elle vous menera en enfer: il faut abſolument quitter le chocolat: c'eſt une boiſſon trop nourriſſante: je ne vous permets de prendre que du caffé à l'eau. Mais les médecins me l'ont defendu, mon pere: ils veulent que je le prenne avec du lait. Les médecins ne doivent pas ſe mêler de cela, marquiſe; c'eſt au confeſſeur à vous mettre ſur la voye du ſalut. Les médecins n'y entrent pour rien: il vaut mieux aller au ciel en ſuivant le confeſſeur, que de vivre long-tems & de ſe damner pour les conſeils des médecins: croyez-moi, marquiſe, abandonnez le chocolat les jours de jeûne. Mais tout le monde en boit, mon pere; & moi je vous dis, marquiſe, que vous vous damnerez avec tout le monde: ce ſont ces diables de Jéſuites qui ont approuvé malgré nous cet abominable uſage: auſſi ont-ils été damnés dans ce monde, comme, dieu merci, ils le ſeront encore dans l'autre. Sur ces entrefaites on ſervit le chocolat; & le pere confeſſeur termina ſon catéchiſme pour le boire tranquillement: il le trouva délicieux

& proteſta qu'il en boiroit tous les jours de l'année, ſi l'on en pouvoit avoir de cette qualité : car, ajouta-t-il, *la table de nos moines eſt ſi peu de choſe, que c'eſt un jeûne perpétuel chez nous.* Voilà un précis de la morale & de la religion d'Italie. Je ne doute point, que la marquiſe n'obſerve religieuſement, durant tout le reſte de ſa vie, tout ce que ce moine lui a dit; mais ſi elle ſuit le torrent & l'exemple des autres, elle fera d'un autre côté bien des choſes, que le confeſſeur ne lui a pas dites: car dans tout temps, chez tous les peuples & dans toutes les religions les gens les plus attachés aux cérémonies & aux ſuperſtitions ont été de tous les mortels ceux qui ſe ſont joués le plus des préceptes de la morale & de l'eſprit de la religion: ces gens ont l'ame trop vile & la façon de penſer trop baſſe pour connoître & aimer autre choſe que les vices les plus mépriſables: leurs vices ſont ceux de la vile canaille, ceux des uſuriers, des délateurs, des calomniateurs, des perſécuteurs, des libertins crapuleux: ils ne ſauroient pas ſeulement être noblement vicieux.

Je viens à préſent à l'article de votre lettre, où vous me demandez, ſi dans le ca-

ractere des Romains d'aujourd'hui l'on découvre encore des traces du caractere des Romains des anciens temps. Je ne ſais pas, quelle étendue vous donnez au mot d'anciens. Il ſe peut très-bien, que les Romains modernes reſſemblent un peu à ceux du temps d'Auguſtule : car l'ignorance, l'aviliſſement & la foibleſſe de ce peuple dans ces deux époques ſont preſque de la même nature & au même dégré, & par conſéquent il ne doit s'y trouver non plus beaucoup de diverſité dans le reſte de leur caractere. Mais pour les Romains des temps plus reculés, je ne vois pas comment on pourroit leur comparer les Romains modernes, puiſque de toutes les choſes, qui concourent à former le caractere des hommes, l'ancienne Rome n'en avoit pas une ſeule de commune avec la moderne. Voudriez-vous comparer l'éducation, qui formoit des Camilles, des Scipions, des Pauls Emiles, des Catons, des Pompées & des Céſars, à celle qui forme des Dominicains, des Cordeliers, des Abbés, des Monſignori, des eaſtrats, des familiers de l'inquiſition, des prédicateurs de carême, des faiſeurs de ſonnets, des compoſiteurs de mémoires pour la congrégation de l'Index, & pour celle de

*Propaganda*? Trouvez vous quelque reſſemblance entre les leçons de Panætius, les Tuſculanes de Cicéron, les écrits de Séneque, les maximes de Marc Aurele, & les livres des moraliſtes modernes de Rome ſur les ſept péchés mortels & ſur l'utilité de porter le ſcapulaire & le cordon de St. François? vous ſemble-t-il qu'il y ait quelque rapport entre les harangues philoſophiques de Caton pour la loi Oppia & la loi Voconia contre le luxe & des débauches des femmes, & les ſermons antiphiloſophiques que l'on entend ici ſur le même ſujet les jours de St. Joſeph & de la conception de la vierge? retrouvez-vous quelque reſſemblance entre les trois cents cordeliers d'*Ara cœli* qui occupent une partie du Capitole, & les trois ou ſix cents ſénateurs qui ſe raſſembloient autrefois dans le même endroit; entre les proceſſions qui viennent aujourd'hui à ce couvent d'*Ara cœli*, & la marche triomphale qui finiſſoit anciennement dans le même emplacement? ſeriez-vous tenté de comparer les plaidoyers d'Hortenſius & de Cicéron, tous pleins de raiſonnemens & d'éloquence, aux conſultations, toutes chargées de miſérables autorités & toutes pétries de fatuités des avocats *del Campi-*

*doglio*, & des *ajutanti di ſtedio* des auditeurs de la Rote? Il me ſemble que les principes de la cour de Rome d'aujourd'hui concernant le célibat, que le furieux pere Zacheria vient de développer dans de terribles volumes in-folio contre les anticélibataires, ne concordent pas trop non plus avec les principes des anciens cenſeurs de Rome, ni avec la harangue de Métellus, ni avec la loi *Julia Papia Poppæa*. Quand Tite Live rapporte au livre 39. que le ſénat condamna les Augures, qui prétextoient des privileges pour ne pas payer les impôts un peu trop forts qu'il avoit mis ſur le peuple, il paroît que le gouvernement ancien penſoit encore à cet égard différemment du gouvernement moderne, & que le livre du pere *Mamachi* ſur l'exemtion du clergé, qui plaît ſi fort aux Romains modernes, n'auroit pas fait fortune chez les anciens. Les délibérations qui ſe font au Vatican & à *Monte Cavallo* ſur l'expédition des brefs dans les différens pays de la catholicité, reſſemblent bien peu encore à celles qui ſe tenoient anciennement ſur les expéditions des légions en Aſie, en Afrique, en Grece, en Eſpagne, en Allemagne, dans les Gaules: & les gens employés à minuter

une diſpenſe, ou une bulle d'excommunication, doivent bien peu reſſembler auſſi à ceux que les anciens deſtinoient à commander une cohorte, une légion, une armée. Enfin le climat de Rome, lorſque tous ſes environs étoient cultivés & habités, devoit bien être différent auſſi du climat actuel de cette ville, dont les environs ne ſont preſque que des campagnes dépeuplées & des marais vénimeux. Après cela jugez vous-même, s'il peut y avoir quelque rapport entre le caractere des anciens Romains & des modernes. Le fameux Buchanan, qui étoit avec raiſon le grand ami des moines, comme vous ſavez, examine dans ſon *Franciſcanus*, pourquoi les gens ne ſe tuent pas aujourd'hui auſſi facilement, qu'il étoit de coutume chez les anciens Romains: & il conclut que cela vient de ce que tous les déſeſpérés ſe font moines, reſſource inconnue aux anciens. Mais ce n'eſt là qu'une pure plaiſanterie: car les jeunes gens ne ſe laiſſent pas aller ſi aiſément au déſeſpoir: & les moines ne reçoivent pas ordinairement les perſonnes bien adultes, de peur de ne les pouvoir dreſſer à leur gré, à moins qu'elles ne leur puiſſent être d'une grande utilité: & cette ſorte de

gens, qui peuvent être utiles aux autres, ne déſeſperent pas facilement pour eux-mêmes. Cette différence vient donc, à mon avis, de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre peuple par rapport à l'éducation, aux principes du gouvernement, aux manieres de penſer & au climat. Les antiquaires Romains prétendent que les habitans du quartier de *Traſtevere* tiennent encore beaucoup du caractere des anciens Romains : mais ces antiquaires, qui ne ſont pas plus moraliſtes que leurs prédicateurs & leurs confeſſeurs, confondent un peu, ce me ſemble, la bravoure de leurs ancêtres avec la brutalité & la férocité des Traſteverins. Il eſt vrai pourtant qu'on reſſemble un peu mieux aux anciens Romains à ſe battre à coup de poing, à faire jouer les couteaux, & à ſe lancer des pierres les uns contre les autres, comme font les Traſteverins, que par les exercices des autres Romains modernes, dont toute la gymnaſtique ſe réduit à courir les égliſes pour gagner des indulgences, & à ſe faire traîner en caroſſe le long du cours. Je vous entretiendrai ſur ce ſujet une autre fois.

## LETTRE SEIZIEME.

*Rome le 18. Mars 1775.*

QUELLE prodigieuſe différence entre l'ancienne Rome & la moderne! L'ancienne ville avoit treize à quatorze milles de circonférence ſans les fauxbourgs. Les murailles de Rome moderne ont aujourd'hui la même circonférence; mais dans l'étendue de ces quatorze milles; il n'y a que le tiers qui ſoit habité: les deux autres tiers conſiſtent en vignes & en jardins: les fauxbourgs s'étendoient extrêmement loin de tous côtés, & faiſoient comme une ville immenſe: ils étoient ſi ſerrés, que non-ſeulement ils étoient joints les uns aux autres, mais que vus à une certaine diſtance, ils paroiſſoient toucher à Rome même. Les étrangers qui venoient à Rome par la voye *Flaminia*, prenoient *Otriculum*, qui eſt à plus de quarante milles de Rome, pour le commencement de cette ville même: l'Empereur Conſtantin demanda au

même endroit, où étoit le marché de Rome: aujourd'hui vous ne voyez hors des murailles de cette ville, que des jardins & des maiſons de plaiſance; & tout le reſte du païs à une grande diſtance à la ronde, preſqu'entièrement ſans culture & ſans habitants, eſt couvert d'une infinité d'anciennes maſures. L'ancienne Rome étoit embellie de temples, de baſiliques, de théatres, d'amphithéatres, de cirques, de naumachies, d'arcs de triomphe, de thermes, de colonnes, de fontaines, d'aqueducs, d'obéliſques, de mauſolées, & d'une immenſe quantité d'autres batiments magnifiques, ſoit publics, ſoit particuliers: les plus grandes beautés de Rome moderne conſiſtent dans les débris de l'ancienne, & le reſte ſe réduit à des égliſes, à des palais & à quelques fontaines modernes.

Mais le contraſte le plus humiliant entre l'ancienne Rome & la moderne ſe préſente aujourd'hui ſur le Capitole. Dans l'endroit où étoit autrefois le fameux temple de Jupiter Capitolin, qui étoit rempli de trophées, de dépouilles & de préſens les plus riches, offerts par les conſuls, les capitaines des armées Romaines, les Empereurs, les Rois étrangers; où les plus illuſtres vainqueurs des

ennemis de Rome ſe rendoient en triomphe pour rendre au plus grand des Dieux de ſolemnelles actions de grace ; où l'on admiroit les ſtatues d'or de Jupiter & de la Déeſſe Victoire, du poids de trois cent vingt livres ; où l'on voyoit trois mille tables de bronze, qui contenoient l'hiſtoire & les loix de la République ; dans l'endroit, dis-je, de ce temple, il y a aujourd'hui un couvent de cordeliers, appellé *Ara Cæli*, où pour tout dédommagement de ce que vous pouvez y regretter, on vous fait voir, ſelon la coutume ordinaire des moines, deux piéces d'impoſture : l'une eſt un autel orné de colonnes d'albâtre oriental, que l'on vous dit être un autel qu'Auguſte avoit fait ériger à l'honneur de notre Sauveur ſous le nom d'*Ara Primogeniti Dei :* & l'autre un tableau de la Vierge, que l'on vous aſſure être de St. Luc, qui n'a jamais peint de tableaux. Quand les anciens Romains deſcendoient du Capitole, ils rencontroient le *forum Romanum*, où étoit la *Curia Hoſtilia* dans laquelle s'aſſembloient le ſénat & les conſuls : le *Comitium* où s'aſſembloient les chevaliers & le peuple, où étoit placée la tribune aux harangues, où les plus grands orateurs haranguoient le peuple,

où l'on rendoit les jugements, où, entr'autres temples & bâtiments publics de la plus grande magnificence, on voyoit les temples de Saturne, de Veſta, de la Victoire, de la Concorde, & ſur-tout l'immenſe & ſuperbe temple de la Paix. Ce *forum Romanum* eſt aujourd'hui converti en un ignoble marché de vaches, d'où lui vient le nom de *campo vaccino*, où l'on ne voit actuellement que des arbres plantés au hazard, une fontaine qui ne ſert qu'à abreuver les beſtiaux, quelques façades d'égliſes modernes, des colonnes anciennes qui ne tiennent à aucun édifice & des ruines en grande quantité.

L'ancienne Rome contenoit du tems de Tibére, ſelon le calcul le plus modéré que l'on en voit dans Suétone, ſeize cent mille citoyens, ſans compter une foule prodigieuſe d'eſclaves & d'étrangers: aujourd'hui on auroit de la peine à y trouver cent quarante mille ames, y compris les étrangers qui y ſont toujours en très-grand nombre. Les anciens citoyens de Rome étoient d'illuſtres ſénateurs, des patriciens & de nobles plébéïens qui avoient une grande puiſſance & de grandes richeſſes; une multitude de chevaliers, tous gens braves, induſtrieux & entrepre-

nants ; de grands négociants qui avoient entre leurs mains tout le commerce de l'univers ; de riches banquiers ; de grands orateurs ; de braves capitaines ; des gouverneurs de provinces plus puiſſants que les rois ; des magiſtrats ; des ſoldats ; une populace fiere, intrépide, guerriere qui avoit ſubjugué tout l'univers alors connu.

Les habitans de Rome moderne ſont quelques princes, la plupart pauvres & dont les plus riches n'oſeroient ſe comparer à ceux des anciens patriciens ou des chevaliers de Rome, qui ne paſſoient que pour avoir une fortune médiocre ; car Cicéron qui n'étoit aſſurément pas riche, dit dans une de ſes lettres à *Atticus* qu'il avoit dans l'Aſie, ſans compter ce qu'il avoit dans Rome & à Naples, un capital de près de deux cent mille livres. Le reſte des habitants de Rome ſont des prélats de toute eſpèce, une multitude d'abbés, une foule prodigieuſe de moines, environ neuf mille Juifs, des avocats, des procureurs, des notaires, des ſbirres, des eſpions, des laquais, des cicérons, des locandiers, des perruquiers, des pauvres artiſants, des maris qui font trafic de leurs femmes, des peres qui louent leurs filles aux Mon-

ſignori & aux étrangers, des poëtes qui ſont des ſonnets pour le mariage d'un ſeigneur, pour la belle d'un *Monſignor*, ſur la mort d'un chien; des pauvres honteux qui ſubſiſtent des aumônes ſecrettes de quelques charitables particuliers; qui marient leurs filles par les contributions de quelques confrairies; qui dépoſent les enfants, qu'ils ne ſont pas en état d'élever, dans les maiſons d'orphelins; & qui vont enfin mourir eux mêmes à l'hôpital dont il y en a pluſieurs pour le bien des fainéants; des abbés riches dont pluſieurs partagent leur bien avec des femmes aimables, afin de gagner le centuple par le moyen des bénéfices qu'elles leur font obtenir; des abbés pauvres qui gagnent leur vie à dire la meſſe, à porter des billets doux, à copier, chez les avocats & procureurs, des mémoires, des conſultations & d'autres écrits; de doctes abbés qui ſont précepteurs d'enfants, qui font des dédicaces, des vers, des panégyriques & des ſermons pour de l'argent. Vous voyez par ces détails combien les Romains dominés par un pape, ſont différents en tout de ceux qui ont été gouvernés d'abord par un corps de prudens & braves ſénateurs, & enſuite par de puiſſants empereurs.

Ceux-ci en ſoumettant par leur prudence & par leur valeur la plus grande partie du monde connu, ont rendu le peuple Romain le plus heureux & le plus puiſſant de tous les peuples : ceux-là en dupant le monde par des contes & par des ſornettes, ont réduit ce même peuple à la condition la plus miſérable.

La plus grande partie des habitants de Rome ſont habillés en noir, ce qui fait que la ville fourmille de gens qu'on appelle abbés, parce que ce titre ſe donne ici, non au caractère de la perſonne, mais à la couleur de l'habit : quiconque a un habit noir eſt appellé *ſignor abbate*, & quiconque porte un habit de couleur avec des galons d'or ou d'argent, eſt traité de *Voſtra Eccellenza*. Mais pour un étranger, il eſt plus facile d'avoir l'entrée dans les grandes maiſons en qualité d'*abbate*, qu'en qualité d'excellence. Les femmes ont ici beaucoup de reſpect pour la couleur noire, quoique les confeſſeurs & les prédicateurs leur diſent tous les jours que le diable eſt noir. Je crois que c'eſt à ces *Monſignori* qu'il faut attribuer l'uſage où l'on eſt à Rome de n'éclairer les caroſſes que par une ou deux petites bougies, que l'on met dans des lanternes attachées ſur le devant de la

voiture. Dans une ville qui n'eſt point illuminée & où il y a une ſi nombreuſe canaille, il ſeroit très-néceſſaire, pour la ſureté de ceux qui vont à pied, que l'on ſuivît l'uſage des autres grandes villes d'Italie & ſur-tout de Naples, où l'on ſe fait éclairer par un ou pluſieurs domeſtiques avec de grands flambeaux; ce qui fait que tout le monde voit clair du moins dans les rues les plus fréquentées. Mais meſſieurs les abbés ne veulent pas être vus: ils veulent que leurs caroſſes puiſſent s'arrêter devant telle maiſon qu'il leur plaît, ſans pouvoir être reconnus des paſſants. Le droit de ſe dérober aux yeux des autres eſt ſi ſacré ici, que ceux qui ne veulent pas être reconnus, ſont en droit de crier de loin à ceux qui ont une lanterne, de la tourner de façon qu'ils ne puiſſent pas les voir. C'eſt à la faveur de cette obſcurité que peu de tems avant la mort du pape Ganganelli une dame a voulu ſe promener par les principales rues de Rome dans un petit cabriolet, où étoient attelés deux jeunes prélats qui lui faiſoient la cour: il y eut des yeux perçants qui les reconnurent: la choſe parvint aux oreilles du pape qui leur fit dire qu'ils étoient des fous & qu'il ne vouloit plus

les voir : ce qui les exclut des fonctions où les prélats ont coutume d'aſſiſter.

Il y a ici des maiſons publiques de débauche & une entr'autres tout près de la place d'Eſpagne, qui eſt la plus fréquentée de Rome, parce que les François qui ſont ici en grand nombre, y attirent tout ce qu'il y a de mieux parmi les filles publiques : le ſaint Siège les ſouffre moyennant un tribut annuel qu'elles payent à la chambre apoſtolique. Ce tribut leur donne le droit d'exercer elles ſeules ce métier dans la ville, à l'excluſion de toutes autres. Si une autre femme reçoit du monde chez elle & qu'elle ſe rende par là ſuſpecte à la police eccléſiaſtique, le cardinal vicaire lui envoye un ordre de ne plus recevoir tel homme ou telle perſonne chez elle ſous peine d'excommunication. Dès-lors elle eſt continuellement guêtée par des eſpions ; & ſi elle eſt ſurpriſe en faute, pour avoir ſeulement fait entrer chez elle la perſonne qu'il lui étoit défendu de recevoir, elle eſt traînée en priſon & punie : l'homme eſt traité de la même maniere, à moins que ce ne ſoit quelqu'un dont on veuille bien ménager la réputation : car dans ce cas il en eſt quitte pour une ſomme d'argent plus

ou

ou moins grande, qu'on lui fait payer ſelon ſes facultés & ſon état. Cela ſe pratique non-ſeulement à Rome ; mais encore dans tout l'état eccléſiaſtique : cependant on n'exerce cette rigueur qu'envers les femmes que leur condition n'oblige pas de reſpecter, ou qui n'ont pas le bonheur de jouir de la protection de quelqu'officier de la cour eccléſiaſtique. Souvent le prélat qui lance les foudres, eſt lui-même le plus grand paillard de ſon diocèſe. Dans le tems du dernier conclave où l'on a fait, comme de coutume, tant de ſatyres contre les cardinaux, il y avoit une ſatyre qui diſoit d'un cardinal qui eſt archevêque de . . . . . *Il a ſept cents femmes ; trois cents concubines & toutes les filles du païs ſont à ſervice.* Cependant c'eſt juſtement dans ſon diocèſe que cet uſage de ſévir contre la paillardiſe, eſt pratiqué avec le plus de rigueur. Auſſi dit-on en Italie, que pour ſavoir quel eſt le péché favori d'un prédicateur, on n'a qu'à faire attention au péché contre lequel il déclame le plus.

Les ennemis de Rome appellent cette ville le centre de la ſuperſtition catholique : ils ont bien tort : ce qui par-tout ailleurs eſt une véritable ſuperſtition, n'eſt ici qu'une

pure politique. En fait de religion le genre humain a été dupé par quantité de législateurs, dont chacun a imaginé une religion à ſa fantaiſie; mais les hommes ne ſe ſont jamais contentés d'une religion telle qu'elle eſt ſortie des mains du législateur: ils ont toujours voulu y ajouter de leurs propres rêveries, ſoit pour la théorie, ſoit pour la pratique, ou pour toutes les deux enſemble: le plus ſouvent ils y ont fait tant d'additions & tant de changements, qu'entre leurs mains la religion primitive a perdu tout le fonds & n'a retenu que le nom. La même choſe eſt preſqu'arrivée à la doctrine de J. C. & des Apôtres. Qu'un homme qui a le ſens commun & dont l'eſprit n'eſt pas entiérement gâté par les préventions les plus abſurdes, compare l'évangile avec les livres de nos théologiens; & il ſera bien étonné de voir qu'il n'y a nulle liaiſon, nul rapport entre les réveries de ceux-ci & la doctrine de la bible. Que l'on compare encore les pratiques religieuſes d'aujourd'hui avec celles que Jéſus-Chriſt & les apôtres ont preſcrites; & l'on verra de même que celles-ci n'ont aucun rapport avec celles-là, & que bien ſouvent les unes ſont contraires aux autres.

Ne ſuſpectez pas ici ma croyance, mon cher Monſieur: je ne prétends pas attaquer le dogme, je ne vous parle que des crimes des Théologiens & de la ſottiſe de ceux qui les croyent: les fourbes créent la ſuperſtition & les ſots la pratiquent. Or je prétends qu'à Rome on eſt moins ſuperſtitieux que dans aucun autre païs catholique: car il y a ſans doute ici beaucoup de ſuperſtitions, mais pourtant en moindre nombre que par-tout ailleurs; & outre cela les ſuperſtitions des Romains ſont moins ridicules & moins abſurdes que celles des autres catholiques. Les François paſſent pour le peuple le plus éclairé des Catholiques en fait de religion. Cependant, pendant mon ſéjour à Paris & dans quelques provinces de la France, j'y ai retrouvé toutes les ſuperſtitions que j'avois vues à Rome & bien d'autres encore que je n'y avois pas vues. On n'excommunie pas ici, comme on fait à Paris, tous les dimanches au prône, en dépit des lumieres de notre ſiècle, les ſorciers & les magiciens: on n'excommunie pas non plus ici, comme à Paris, les comédiens & les danſeurs de théatre: on ne prétend point ici que les mariages des hérétiques ſoient nuls, comme on le prétend en France

en dépit de St. Paul. Vous êtes actuellement dans un pays, où domine le Calviniſme, qui eſt la religion la plus ſimple & la moins ſuſceptible de ſuperſtitions: cependant examinez y les principes & la conduite de ceux qu'on y appelle les fins; & vous trouverez chez eux des choſes qui feroient pouſſer des éclats de rire au plus ſuperſtitieux des Romains: vous verrez que ſelon la doctrine de ces fins, il faut, pour être du nombre des régénérés, avoir le chapeau trouſſé d'une certaine façon différente de celle des autres & des habits d'une certaine couleur: il faut que les hommes ayent une perruque malgré St. Paul, qui haïſſoit les cheveux poſtiches: il faut pour les femmes un certain bonnet & point de parure: il faut pour les perſonnes de l'un & de l'autre ſexe une certaine démarche, un certain ton de voix, une certaine maniere de s'exprimer: il faut pour les prédicateurs de certaines phraſes, une certaine façon de s'énoncer & de déclamer: il faut avoir une averſion inflexible pour tous les plaiſirs les plus innocents de la vie; point de bals, point de comédies, point de feſtins, point de commerce avec les perſonnes qui n'ont point les marques de la régénération: on ne connoît pas ces folies à Rome.

Il y a ici un tribunal d'inquiſition, qui eſt à la fois le tribunal ſuprême, & le plus doux & le plus humain de tous les tribunaux de ce genre qu'il y ait dans toute la catholicité. Les catholiques mangent ici gras & maigre à leur fantaiſie: ils ſe confeſſent ou ne ſe confeſſent pas; ils vont à l'égliſe ou n'y vont pas, ſans être inquiétés, comme ils le ſont ailleurs, par les inquiſiteurs, à moins que quelque étourdi ne faſſe parade de ſa façon de penſer & de ſes actions. Les hérétiques ne ſont point du tout gênés ici: on les laiſſe faire tout ce qu'ils veulent: ils ne ſe mettent à genou ni devant Dieu, ni devant le pape, & perſonne ne les inſulte pour cela. J'attribue la douceur de ce tribunal à ce que les moines y ont peu de part: les dominicains ne ſont, pour ainſi dire, que les bourreaux de ce tribunal; & les principaux juges ſont des cardinaux, qui ordinairement ſont des prêtres: or comme les prêtres vivent dans la ſociété & converſent avec les gens du monde, ils ne ſauroient être auſſi cruels que les moines qui font profeſſion de renoncer au monde, & renient les hommes & l'humanité.

Le catalogue des livres défendus par la

cour de Rome, eſt beaucoup moins épais que celui de Vienne & d'Eſpagne ; & malgré ce catalogue on peut avoir, tant ici qu'à Bologne, tous les livres que l'on veut. Des libraires François, établis dans ces deux villes, vendent les livres les plus défendus, preſque publiquement. Ils n'uſent d'une certaine précaution que pour ceux qui attaquent directement la cour de Rome ou le clergé. Quand je vins ici, j'avois quantité de ces livres dans mes coffres : je fus obligé de les laiſſer à la douane où les cenſeurs viennent les examiner ; mais comme j'avois déclaré que je ne m'arrêterois pas à Rome, j'y ai envoyé cinq jours après demander mes livres, en faiſant ſavoir à celui qui les avoit en garde que je partois inceſſamment, & on me les rendit ſur le champ : car on n'ôte les livres défendus qu'à ceux qui prétendent demeurer à Rome ; & par ce moyen je les ai à préſent chez moi. Au lieu que dans bien d'autres pays une partie de mes livres eſt reſtée entre les mains des cenſeurs.

Les ſciences les plus cultivées ici, ſont la juriſprudence tant civile que canonique ; s'il eſt permis d'appeller ſcience, une doctrine fondée ſur un tas de loix bizarres,

abſurdes & impraticables; l'hiſtoire eccléſiaſtique, la théologie, les antiquités & les belles-lettres. Ceux qui s'appliquent aux antiquités & aux belles-lettres, ſont aſſez généralement remplis d'érudition; mais ils manquent de goût; ils occupent beaucoup leur mémoire: mais ils ne travaillent preſque point avec l'eſprit: ils s'appeſantiſſent beaucoup ſur les détails, & ne connoiſſent point l'eſprit du tout: ils écrivent de gros ouvrages ſur des minuties & pas une ſeule page ſur quelque choſe d'eſſentiel, inſtruits d'une infinité de choſes, ils ignorent la maniere d'en former un tout & d'en tirer parti pour l'uſage: ils voyent ce que les anciens ont fait en détail, & ils ne ſentent pas l'importance de l'enſemble: toutes les loix des anciens législateurs & toutes les actions des grands capitaines de l'antiquité leur ſont connues; mais ils ne voyent pas les cauſes qui les ont produites, & ils ignorent comment ces legislateurs & ces capitaines ſe ſont formés: ils vous marquent l'époque où les baladins & les cuiſiniers de l'Aſie ont été amenés pour la premiere fois à Rome; mais ne leur demandez pas quels changements ces Aſiatiques ont apportés dans les mœurs des Romains: ils vous

détaillent les prérogatives des tribus ruſtiques ſur les tribus urbaines de Rome: ils vous parlent de la charrue de *Cincinnatus* & des pois de M. *Curius*; mais il ne leur tombe pas dans l'eſprit d'examiner ſi l'agriculture a eu quelque influence ſur les loix, les mœurs & le gouvernement de cette république: ils vous diront que Céſar a détruit à Rome le gouvernement républicain; mais n'allez pas les conſulter ſur les cauſes qui ont diſpoſé d'avance cette république à la perte de ſa liberté: ils vous feront cent diſſertations, s'il le faut, ſur les maiſons de campagne de Cicéron; mais ils ne vous diront pas un mot ſur l'influence que la conduite de cet orateur a eu ſur le bonheur ou le malheur de cette République. Machiavel ignoroit tout ce que ces ſavants ſavent ſi bien; mais tous ces ſavants enſemble ne ſauroient faire un diſcours auſſi intéreſſant que l'eſt le moins intéréſſant d'entre tous ceux que ce grand homme a fait ſur la premiere décade de Tite Live.

Les Romains vantent beaucoup leur juriſprudence, & ils ont raiſon; car elle leur procure de grandes commodités & des richeſſes. Tous les avocats ont équipage & preſque tous peuvent compter ſur un revenu

annuel de pluſieurs milliers d'écus, quand même ils n'auroient pas un ſeul pouce de terre : & cela durera jusqu'à ce que les princes catholiques, qui ne ſont d'ailleurs que penſer au bien de leurs ſujets, s'aviſeront une fois de défendre à leurs ſujets ſéculiers & eccléſiaſtiques de porter aucun procès à Rome, & de ne rien demander au ſaint Pere, à moins qu'il n'accorde tout pour rien, comme un pere doit faire pour ſes enfants. Les Vénitiens ont bien fait ce réglement ; pourquoi les autres princes catholiques ne le feroient-ils pas auſſi ? Les tribunaux de juſtice ſont ici en grand nombre. C'eſt une ſcience à part de ſavoir devant quel tribunal une cauſe doit être portée. Ainſi un procès commence ordinairement ici par la queſtion ſur la compétence ou l'incompétence du juge : ce qui ſert à traîner la cauſe de tribunal en tribunal, afin que bien des avocats & des procureurs puiſſent gagner quelque choſe en paſſant : cela fait, l'affaire principale traîne auſſi long-tems qu'il eſt poſſible ; car il eſt de l'intérêt des procureurs de multiplier ce qu'on appelle ici les *inſtances*, parce qu'ils gagnent tant par inſtance ; & il eſt de l'intérêt des avocats d'exciter beau-

coup de queſtions & d'incidens pour avoir beaucoup de conſultations à faire: après la déciſion, ſoit d'une ſentence interlocutoire où déciſive, on demande de part & d'autre pluſieurs réviſions: on appelle d'un tribunal à l'autre: on ſe fait reſtituer en entier; & lorſque tout autre moyen de traîner vient à manquer, on peut encore recourir au pape par la voye des ſuppliques; car il n'y a aucune loi, ni aucun réglement qui puiſſe mettre des bornes à la puiſſance abſolue du pontife, pas même dans les affaires de juſtice. Cela fait ſans doute couler un argent infini dans les bourſes des curiaux: ce qui prouve qu'ils ſont des chicaneurs habiles, mais certainement pas d'honnêtes gens. Quant à la ſcience je vous ai déja marqué qu'ils ſont les plus ignorants de toute l'Italie après les Vénitiens & la plupart des Milanois. Ils ignorent parfaitement les Loix & les langues dans leſquelles ils écrivent, ſavoir le latin & l'italien: ils ne connoiſſent que les livres des juriſconſultes praticiens; & toute leur occupation conſiſte à chercher dans les indices de ces livres des doctrines ſur les queſtions pour leſquelles ils ſont conſultés.

Je fréquente beaucoup ici *Monſignor Bottari*, vieillard très-reſpectable par ſa ſcience

& par ſon averſion pour les préjugés: il a oſé écrire contre les Jéſuites dans le tems qu'ils étoient encore puiſſants; & ſes livres ſont ce qui a paru de mieux en Italie, dans ce genre. Il eſt un de ceux qui penſent très-différemment du commun des Théologiens & des Canoniſtes; mais il n'oſe s'expliquer là-deſſus qu'avec ſes plus intimes amis. Le feu cardinal *Paſſionei* étoit plus franc; mais les moines l'ont fait paſſer pour un athée: ainſi ceux mêmes qui ſont éclairés & qui ont du bon ſens, ſont obligés ici de faire les ſots pour vivre tranquillement.

Il me reſte encore à répondre à votre queſtion ſur les revenus du pape. J'ai conſulté là-deſſus des perſonnes en place; mais les unes ne vouloient pas, & les autres ne pouvoient pas ſatisfaire à ma curioſité, parce qu'on prend à cette cour toutes les meſures poſſibles pour empêcher, que les employés dans un département ne pénetrent pas les ſecrets des autres. L'opinion commune eſt que ces revenus me montent aujourd'hui qu'à vingt millions de livres tournois; & ſi les princes catholiques s'aviſoient de ſuivre l'exemple de la cour d'Eſpagne, qui a forcé la chambre apoſtolique de lui vendre ſes droits de la

daterie, & celui des Vénitiens qui ont défendu à leurs ſujets d'envoyer de l'argent à Rome ſous quelque prétexte que ce ſoit, ces revenus diminueroient encore d'un tiers pour le moins. Le roi d'Eſpagne a fait par cet arrangement un grand tort non-ſeulement à la chambre apoſtolique, qui par là a perdu les grandes ſommes qu'elle tiroit des annates ſur les évêchés d'Eſpagne, & des Bulles dont la daterie faiſoit un trafic énorme, mais auſſi à tout le peuple Romain; car avant cette époque, les Eſpagnols qui venoient à Rome pour ſolliciter des bénéfices & des prélatures, y faiſoient ſubſiſter plus de dix mille familles. Cette nation y avoit introduite, à la faveur de l'avarice romaine, un trafic de bénéfices le plus honteux qu'on pût imaginer: les laïques les plus incapables de poſſéder des bénéfices, des valets de chambre, des cuiſiniers, des maîtreſſes de gens en place & ſur-tout de cardinaux, obtenoient par le canal de leurs maîtres des bénéfices & des prélatures pour un tel eccléſiaſtique qu'ils déſignoient, avec lequel ils avoient fait auparavant un accord ſecret qu'il ne ſeroit en effet que leur vicaire, & ſe contenteroit d'une petite portion des revenus du bénéfice.

Les impôts de l'état eccléſiaſtique ne ſont pas grands en eux-mêmes ; mais la toute puiſſante *Donna Olimpia* a impoſé aux Romains, ſous le pontificat d'Innocent X, une charge qui vaut bien les impôts les plus exceſſifs ; car les ſujets ſont obligés de donner à la chambre apoſtolique tout le bled qu'ils ont à vendre : & cette chambre le taxe à ſon gré, & le revend enſuite à un prix beaucoup plus haut, ſoit aux étrangers, ſoit aux boulangers, chez qui tout Romain eſt obligé d'acheter le pain, n'étant permis à perſonne de le faire dans ſa maiſon. La chambre fait avec ce négoce un double profit, d'abord ſur le prix & puis ſur la meſure : car le boiſſeau commun dont les ſujets ſe ſervent en lui vendant leur bled eſt plus grand que celui dont elle ſe ſert, lorsqu'elle le revend. Ce fardeau eſt la principale cauſe de la pauvreté des Romains. L'agriculture eſt négligée : une immenſe étendue de terrein reſte en friche : une autre grande partie n'eſt qu'un marais, que perſonne ne ſe ſoucie de deſſécher, & dont il s'exhale des vapeurs, qui durant l'été, empoiſonnent dans une grande étendue, l'air de la campagne de Rome : le commerce eſt preſque nul ; l'argent comptant

eſt ſi rare, que les plus grands banquiers de Rome ne ſont pas en état de payer en eſpèces les lettres de change les plus médiocres : les étrangers ſont obligés de recevoir des billets de banque & de payer à leur tour avec du papier, ce qui eſt d'une très-grande incommodité dans les dépenſes journalières & autres qui ne ſe montent pas à la ſomme des billets. La république de St. Marino eſt une perpétuelle ſatyre contre ce gouvernement eccléſiaſtique : tout ſon état conſiſte en une petite montagne haute & eſcarpée, au ſommet de laquelle eſt la ville. Cette montagne eſt ſtérile & enclavée dans l'état de pape : cependant elle fourmille de monde ; tandis que les plaines les plus fécondes du patrimoine de St. Pierre ſont dépeuplées ; & les Sanmarins ſe maintiennent honnêtes & vertueux au milieu de voiſins les plus méchants de toute l'Italie.

En reliſant votre lettre je m'apperçois que je n'ai point ſatisfait votre curioſité ſur les différentes queſtions, que vous m'y avez faites au ſujet de l'académie des Arcades ; auſſi ai-je entiérement oublié de me procurer les informations que vous me demandez : je vous en dirai donc en peu de mots

tout ce que j'en ſais. On m'a aſſuré que le chef de l'académie vend la verve poëtique, dont un arcade a beſoin, pour dix livres, & même pour moins, ſi on n'en témoigne pas grande envie: ainſi Madame M. ſe donneroit inutilement la peine de faire un ſonnet Italien pour en mériter l'entrée, puiſqu'elle peut l'avoir à meilleur marché: j'ignore, ſi parmi ces Académiciens il y a des gens de quelque mérite: car je ne ſais pas même, ſi le prince Chigi, que les gens de goût tiennent pour le meilleur poëte de Rome, eſt de leur nombre. Tout ce que je ſais de bien certain, c'eſt qu'il y a quantité d'Académiciens qui ne ſauroient faire ni un vers, ni rien qui vaille. Si vous allez confronter ceci avec les relations imprimées de tant de voyageurs, il vous tombera peut-être dans l'eſprit de me ſoupçonner d'exagération. Mais je ne ſaurois qu'y faire: j'aime mieux vous dire la vérité tout ſeul; que vous tromper de concert avec les autres, dont la plûpart penſent pourtant, comme moi: quoiqu'ils écrivent le contraire, ſoit pour faire voir qu'ils n'ont pas eu à faire à des ſots, ou pour procurer en Italie du débit à leurs livres.

Il y a dans cette académie pluſieurs fem-

mes, qui ſont peut-être ce qu'il y a de mieux: car j'en connois quelques-unes qui font de très-beaux vers, qui eſt la ſeule partie de littérature, où une femme Italienne puiſſe ordinairement réuſſir. Car, après avoir été obligées à conſumer la plus grande partie de leur jeuneſſe à lire les fatuités ſpirituelles des moraliſtes Italiens, elles ne ſont plus propres, lorsqu'elles viennent depuis à gagner un peu de liberté, qu'à ces ſortes d'études, où la nature peut plus que l'art. Auſſi n'eſt-ce pas par le goût qu'elles brillent le plus: car le pere Segneri, & les autres écrivains aſcétiques de cette nation, qui ſont les premiers auteurs qu'on met entre les mains des femmes, ſont de méchants maîtres en fait de goût. C'eſt pour cette même raiſon, je crois, que l'on voit en Italie beaucoup de femmes s'appliquer aux mathématiques, qui ne ſont point de la compétence de ce ſexe, & qu'au contraire on n'en voit guéres de celles qui ayent quelque teinture de belles lettres, leſquelles leur conviendroient mieux que toute autre ſcience. Une dame nous racontoit l'autre jour dans une cotterie, comment elle étoit devenue mathématicienne, & ſon hiſtoire eſt celle de toutes les mathématiciennes de l'Italie:

» à peine, nous dit-elle, fus-je la maî-
» treſſe de remercier St. François de Salis
» pour ſes beaux livres aſcétiques, & l'abbé
» Chiari pour ſes très-mauvais romans, que
» je vis paroître conſécutivement à Rome
» deux belles dames angloiſes qui enchan-
» toient tout le monde par leurs diſcours en-
» core plus que par leur beauté. Cela me
» donna une furieuſe tentation de briller &
» de plaire comme elles. Dans cette vue je
» fis prier chez moi le pere Cordara jéſuite,
» qui paſſoit alors pour être le plus bel eſprit
» de Rome, & lui demandai, s'il pouvoit
» me faire connoître Anacréon, la Fontaine,
» Virgile, Horace, Boileau, Milton, Swift,
» Hume, Montagne, Tacite, Robertſon &
» quelques autres auteurs que j'avois entendu
» citer ſouvent par ces dames. Le pere me
» répondit qu'oui; mais qu'il falloit beau-
» coup de temps & beaucoup d'application
» avant que je puſſe ſeulement arriver à en-
» tendre les langues, où ces grands hommes
» écrivirent. Cela m'effraya: car je voulois
» briller ſur le champ, & je ne me ſouciois
» pas de commencer à pouvoir plaire de là
» à vingt ans. Je le priai donc ingenûment
» de me montrer une ſcience, pour laquelle

» il ne fallût pas tant de préparatifs : il m'in-
» diqua l'Algébre & la Géometrie, & m'en-
» voya un abbé qui m'en apprit aſſez-tôt
» les élémens. Dès-lors je commençai à m'em-
» parer de toutes les converſations : mes théo-
» remes & mes corollaires étonnerent d'abord
» tout le monde ; mais comme on ſe fut un peu
» familiariſé avec mes connoiſſances, je fis bail-
» ler tout le monde, & ces baillemens me firent
» changer de goût : car enfin les femmes ſont
» faites pour plaire & non pour faire bailler.

Les femmes Romaines ſont renommées pour leur gravité : & les antiquaires prétendent qu'elles reſſemblent à cet égard aux femmes de l'ancienne Rome. J'ai beaucoup entendu parler de la gravité des anciennes matrones de Rome : mais quand je lis les auteurs anciens, il me paroît que ces matrones étoient bien rares. La harangue de Caton pour la loi Oppia, qui n'eſt pas un conte fait à plaiſir par Tite Live, mais un abrégé de celle que ce grave perſonnage a réellement tenue devant le peuple, où cet orateur ſe plaint de l'inſolence des matrones de ſon temps, qui s'étoient aviſées de paroître en public à obſéder les ſénateurs, les magiſtrats & les principaux citoyens, pour les engager

à abroger cette loi, qui les gênoit dans leurs parures; l'hiſtoire des débauches affreuſes qui ſe commirent à Rome lors de la premiere introduction des bacchanales, où les femmes jouerent le principal rôle; la licence des divorces, décrite par Sénèque, qui accuſe les femmes de ſon temps d'être dans l'habitude de changer toutes les années de mari; la conduite de la femme vertueuſe du ſevere Caton d'Utique, qui ne fait point de difficulté de quitter pour quelque temps ſon vieux & dur mari, & de ſe laiſſer prêter, au rapport de Plutarque & d'autres hiſtoriens, au galant Hortenſius pour lui faire un enfant; celle de la femme de Germanicus, la plus auſtere & la plus chaſte de toutes les matrones de ſon temps, qui alloit pourtant viſiter les ſoldats, & panſer & conſoler les bleſſés, de ſorte qu'elle en faiſoit enrager juſqu'à Tibere, le plus débauché des Romains: tous ces exemples & une infinité d'autres me rendent un peu ſuſpecte la gravité des anciennes matrones de Rome.

Mais quoi qu'il en ſoit, les confeſſeurs & les prédicateurs proteſtent que cette gravité ne fait point de tort à la galanterie: & il faut bien les en croire, puiſqu'ils ſont au fait

de cela mieux que ceux qui ne peuvent en juger que par l'extérieur. Dans ce cas, je croirois volontiers que la gravité de ces femmes doit être un appas de plus pour les hommes: car l'idée de pouvoir triompher d'une matrone doit être certainement plus flatteuſe, que celle de triompher d'une femme ordinaire. Auſſi cette gravité tient-elle lieu de beauté à la plupart des Romaines: car les belles ſont plus rares ici qu'ailleurs. Il eſt vrai que d'autres diſent qu'elles ſont généralement belles: car tous les hommes n'ont pas les mêmes idées ſur la beauté d'une femme; outre cela dans un pays, où il y a défaut de belles, on prend aiſément pour telles bien de celles qui, dans d'autres pays, nous paroîtroient s'approcher de la laideur. Quant à moi j'appelle belles, les femmes qui approchent le plus de la princeſſe Pantée, dont Lucien a fait la peinture.

## LETTRE DIX-SEPTIEME.

*Naples le 6. Octobre 1775.*

Depuis mon départ de Rome, je n'ai fait que voyager dans les différentes provinces des royaumes de Naples & de Sicile : c'eſt la ſeconde fois que je fais tout le tour de ces païs: c'eſt ſans doute le plus fatiguant de tous les voyages d'Italie, mais auſſi le plus propre à enchanter un homme qui n'a d'autres deſſeins que de ſe promener. Les chemins ſont le plus ſouvent très-mauvais, & dans bien des endroits très-dangereux, à cauſe des bandits, qui ne ſont pas des poltrons, comme quelques voyageurs ont voulu le faire accroire, mais des coquins très-hardis & très-déterminés: les auberges ſont déteſtables, & dans la Calabre ainſi que dans la Sicile, elles ſont encore rares: on vous fait mourir de faim, & coucher ſur des gra-

bats couverts de poux & de ſcorpions : & l'on vous fait payer comme ſi vous y aviez fait le dégat. Les antiquités, pour lesquelles les étrangers entreprennent ordinairement le voyage d'Italie, ſont, dans toutes ces contrés, ou enſevelies ſous des éruptions de volcans, ou couvertes par des forêts impénétrables, ou détruites par le tems & les hommes. Mais il y a en échange d'autres choſes qui excitent dans ces païs l'attention des voyageurs : ce ſont les variations de la nature, les ravages du tems, & les changements opérés par les hommes, qui ſont plus extraordinaires & plus ſurprenans dans ces contrées, que par-tout ailleurs. D'anciennes montagnes ſe ſont affaiſſées, des vallons ſe ſont comblés, des lacs ont diſparu ; de nouvelles montagnes ſe ſont élevées au milieu des plaines : des terreins unis ſe ſont changés en de profonds vallons : de nouveaux lacs ſe ſont formés juſques dans les ſables & ſur des rochers : dans certains endroits la mer a englouti des villes & ſubmergé des campagnes ; dans d'autres elle a enfanté des isles : quelque part elle a gagné du terrein & ailleurs elle s'eſt retrécie ; les volcans & les tremblemens de terre ont d'un côté tout emporté, & d'un au-

tre ils ont produit de nouvelles collines & de nouvelles plaines: dans bien des endroits le feu, vomi par des montagnes ardentes, a deſſéché les eaux de la mer & comblé ſon fond de maſſes énormes de pierres & de rochers qui, dans la ſuite des ſiécles, ſont devenus des païs habités & de fertiles campagnes.

Mais les changemens opérés par les hommes ſont d'un genre bien différent: ils ont détruit & n'ont rien mis à la place: ils ont raſé juſqu'aux fondemens les villes les plus ſuperbes, converti les campagnes les plus fécondes & les endroits les plus délicieux en déſerts & en forêts horribles, changé les plus beaux ports en lieux inacceſſibles, dépeuplé & appauvri les provinces les plus floriſſantes par les guerres & les ravages, avili & abruti les habitants par la deſtruction des arts & des ſciences. La grande & délicieuſe ville de Capoue n'exiſte plus que par le nom que s'en eſt approprié une pauvre ville bâtie dans ſon voiſinage: Syracuſe, la plus magnifique & la plus opulente des villes de la Sicile, la rivale de Carthage, ne conſerve plus, des différents quartiers qui formoient ſon enceinte immenſe, qu'une petite pointe iſolée, ap-

pellée *Ortigia*; *Sybaris*; ſi célébre par ſa population preſque incroyable & ſi décriée par les mœurs efféminées & voluptueuſes de ſes habitants; *Croton* dont ſortit l'armée de trois cents mille hommes qui détruiſit *Sybaris*; *Metapontum* où Pythagore fonda ſa principale école; *Mamertum* ville fameuſe par les ſcélerats qui allumerent la premiere guerre entre les Romains & les Carthaginois; *Selynus* dont l'hiſtoire donne une haute idée de ſon ancien état; *Poeſtum*, la principale ville de celles qui étoient ſur le golfe appellé aujourd'hui de Salerne; enfin *Bayes* & *Cumes*, ces délicieux rendez-vous de la nobleſſe Romaine, ces lieux enchanteurs qui changeoient les plus graves ſénateurs de Rome en libertins, les plus grands capitaines en gens efféminés, & les matrones en catins; ſans parler d'un grand nombre d'autres villes qui n'exiſtent plus que dans de miſérables cabanes où dans de triſtes ruines. Les autres villes que la fureur des hommes, le feu des volcans, les tremblemens de terre & la mer ont épargnées, n'ont, excepté cinq ou ſix, qu'une exiſtence languiſſante qui étonne les perſonnes inſtruites de leur ancienne ſplendeur.

La comparaiſon de l'état actuel de ces

contrées avec leur état ancien n'eſt pas la ſeule choſe qui occupe un voyageur curieux. Ces païs ſitués à l'extrêmité méridionale de l'Italie, ne reſſemblent pas beaucoup à ceux du milieu & encore moins à ceux de l'extrêmité ſeptentrionale : le climat, le terrein, les productions de la terre & de la mer, les mœurs des habitants, offrent à la curioſité d'un homme attentif des variétés, des différences & des nuances intéreſſantes.

Quand on arrive de Rome à Terracine, on y rencontre déja un climat & un païs différents de ceux qu'on a vus jusques là. Tandis que dans la Lombardie, dans la Toſcane & dans la Romagne l'hyver regne encore, on voit au Nord du royaume de Naples pouſſer déja la violette & l'œillet; & les païſans porter les petits pois dans les couvents & aux marchés : on y marche ſur la verdure & l'on promene ſes yeux ſur des côteaux couverts d'arbres, dont les uns n'ont jamais perdu leurs feuilles & les autres recommencent déja à s'en parer : ce ſont des figuiers d'Inde, des lauriers, des myrtes bien différents de nos myrtes ſauvages, des oliviers, des orangers, & des citronniers de diverſes ſortes, des grenadiers, des capriers, des meuriers,

des jujubiers, des cyprès, des platanes, des chênes verds, des lièges qui ſont une eſpèce de chêne verd portant du gland & qui, au contraire des autres arbres, ſe fortifient à meſure qu'on les dépouille de leur écorce, des lantisques qui donnent le maſtic, des caroubbiers qui portent des ſiliques longues d'un demi pied, & groſſes comme des coſſes de féves, dont le fruit eſt d'un goût mielleux approchant de celui de la manne, par ci par là jusqu'à des palmiers, qui comme étrangers à l'Italie ne donnent ordinairement des fruits, que dans quelques endroits de la Calabre & de la Sicile. Je ne vous dirai rien des différentes ſortes d'autres arbres plus communs, ni des vignobles & des vergers qui offrent ici, comme dans tout le reſte de l'Italie, des variétés inconnues dans les païs ſitués vers le Nord. Après la petite ville d'*Itri*, qui eſt ſur la même route, jusquà Naples, la campagne devient inſenſiblement plus riante: plus on s'approche de la capitale, plus elle ſe montre fertile, variée & agréable. C'eſt la campagne heureuſe des anciens Romains, que les modernes appellent la Terre de Labour: du côté de l'Oueſt elle eſt baignée par la méditerranée, qui y tempere également les

ardeurs de l'été & les rigueurs de l'hyver & qui repand dans l'air & ſur le ſol ſes vapeurs bienfaiſantes. Du côté de l'Eſt, cette belle campagne s'étend juſqu'aux limites de l'ancien *Samnium* & de la Pouille. Le *Samnium* qui eſt au Nord de le Terre de Labour, comprend, outre le diſtrict de Bénévent qui appartient au Pape : le comté de *Moliſe* & l'Abruzze, cette étendue de païs que l'Apennin traverſe dans ſa longueur en ligne oblique, n'offre pas de ſi belles campagnes à beaucoup près, que ſont celle de la Terre de Labour : mais en échange ſes montagnes & ſes vallons abondent en excellents pâturages, en plantes aromatiques & medicinales; en bois & en gibier de toute eſpèce. D'ailleurs ce païs ne manque ni de bled, ni de riz, ni de vin. La Pouille qui eſt au Sud-eſt, eſt de tous les païs ſoumis à la domination du roi de Naples, celui qui a le moins dégénéré de ſon ancien état : elle eſt remplie de villes, de bourgs & de villages : la population y eſt conſidérable, la nobleſſe nombreuſe & floriſſante, les vivres à un très-bas prix, les habitants plus induſtrieux que dans le reſte du royaume : ils ont planté des vergers & des vignobles juſque ſur les bords ſa-

blonneux de la mer : les routes les plus fréquentées y ſont des plus belles & des plus commodes ; & il s'en faut de beaucoup, qu'elles ſoient auſſi infeſtées par les bandits, que quelques voyageurs mal inſtruits l'ont débité dans leurs rélations : les auberges y ſont les moins mauvaiſes de tout le royaume & ne ſont certainement pas auſſi déteſtables, que le rapportent ces mêmes voyageurs, qui apparemment n'ont pas été dans ce païs. Tout ce que les plaines les plus fécondes fourniſſent aux hommes pour leur ſubſiſtance, tout ce que la mer méditerranée & le golfe adriatique renferment de plus délicat en poiſſons & en coquillages, la Pouille le donne en abondance ; bled, vin, huile, ſel, fruits de toute eſpèce, coton, ſafran, manne, herbes & plantes médicinales & potagères. Les raiſins y viennent d'une grandeur incroyable & d'une douceur délicieuſe : il y en a dont les grains ſont gros comme des prunes : on y fait différentes ſortes de muſcats, des vins agréables, de très-bons corinthes : les huiles y ſeroient d'une excellente qualité, ſi les habitants ſavoient les préparer : les pâturages pour toute ſorte de bétail ſont excellents & abondants : les thons : les mourenes, les épées ou empe-

reurs, & tous les poiſſons que l'on pêche ſur les côtes de la Pouille, ſont les meilleurs de toute la méditerranée: j'y ai mangé d'une mourene qui pour la grandeur & la délicateſſe ſurpaſſoit toutes celles que j'avois vu jusqu'alors. Les Romains avoient bien raiſon de faire beaucoup de cas de cette eſpèce d'anguilles: elles ſont plus blanches, plus délicates & plus ſaines que les anguilles ordinaires.

La Calabre & la Sicile étoient autrefois les païs les plus floriſſants, les plus peuplés & les plus riches de toute l'Italie; mais aujourd'hui on n'y voit pas même les veſtiges de leur ancienne ſplendeur. Cependant le climat & le ſol y ſont toujours les mêmes; mais les hommes y ont dégéneré prodigieuſement. L'ordre exigeroit que je vous fiſſe ici une deſcription de ces deux provinces; mais au lieu de cela, je vous enverrai des copies de pluſieurs lettres que j'ai écrites à un ami ſur les lieux mêmes.

Toutes ces provinces nourriſſoient autrefois des peuples immenſes: elles formoient pluſieurs états des plus floriſſants de l'univers; au lieu qu'aujourd'hui elles ne compoſent toutes enſemble qu'un état des plus médiocres

par rapport à ſes forces actuelles & aux revenus du roi. L'Abruzze toute ſeule, qui n'eſt à preſent qu'une des provinces les moins conſidérables du royaume de Naples, formoit anciennement un état puiſſant; comme le prouvent les guerres ſanglantes & opiniâtres que les Samnites, qui étoient les anciens habitants de ce païs, ſoutinrent pendant pluſieurs ſiécles contre la puiſſance des Romains. Si les Hiſtoriens de Rome n'ont pas trop exagéré les pertes d'hommes, que ce peuple belliqueux a eſſuyées dans les quatre-vingt batailles qu'il a livrées à ſes victorieux rivaux, il faut néceſſairement que le *Samnium* tout ſeul renfermât un plus grand nombre d'ames que ne contient aujourd'hui la moitié des royaumes de Naples & de Sicile. De même ſi l'on peut ajouter foi à ce que les hiſtoriens grecs rapportent de la population de Syracuſe avant qu'elle fût tombée ſous la puiſſance des Romains, le nombre des habitants de cette puiſſante république, y compris l'immenſe multitude d'eſclaves, étoit auſſi grand que l'eſt aujourd'hui le tiers des ſujets du roi dans toute la Sicile. Cependant les états du Roi de Naples ſont des plus peuplés de l'Italie. Dans un dénombrement que

le gouvernement a fait en 1767 & 1768 on a trouvé que la population des royaumes de Naples & de Sicile, montoit alors à trois millions huit cent treize mille ſept cent cinquante-quatre ames. La Sicile n'en contenoit qu'un peu plus de ſept cent mille. Des voyageurs modernes pretendent prouver que la population du royaume de Naples tout ſeul, ſans celle de la Sicile, paſſe les ſix millions : mais les preuves qu'ils en donnent, ont certainement été altérées par ceux qui les leur ont communiquées. Cependant il eſt vrai qu'elle eſt augmentée depuis neuf ans de plus d'un million.

Tant de monde & tant de provinces ne donnent cependant au roi que de petits revenus. Tel roi qui n'a que la moitié de ſujets, dont les provinces ſont en grande partie ſtériles & dont les états ſont environnés de tous côtés de puiſſants voiſins, a mis ſur pied une armée formidable, conquis des provinces & accumulé des tréſors, tandis que les rois de Naples auroient de la peine à faire trembler le pape, & manquent de forces pour protéger leurs états & leurs ſujets contre les Barbaresques. Le préſent roi d'Eſpagne avoit commencé durant ſon regne à Naples à ré-

former les désordres & à ôter les inconvénients qui affoibliſſent la couronne : mais il n'a fait qu'entamer la choſe ; & ce qu'il a fait n'eſt rien en comparaiſon de ce qui reſte à faire. Les principales branches des revenus de la couronne ſont hypotéquées à des particuliers qui, dans les différents tems où les rois de Naples ont été en guerre, en ont fait l'acquiſition pour des ſommes très médiocres, qui leur valent à préſent le double & même le triple de ce qu'ils ont prêté à la couronne. Le roi Don Carlos a racheté quelques branches de ces revenus : mais les plus importantes ſont encore entre les mains des particuliers. Si le roi ſon fils entreprend un jour de ſuivre à cet égard le ſyſtême de ſon pere, il ſe trouvera bientôt en état d'en venir entiérement à bout : quantité de familles nobles ſont ſur le point de s'éteindre : elles poſſédent toutes des fiefs conſidérables : & il y en a qui ont plus de deux cent cinquante mille livres de rente. Tous ces fiefs retomberont à la couronne à l'extinction prochaine de ces familles ; & pour lors il ſera aiſé au roi de revendiquer les rentes hypotéquées. Cependant il s'en faut de beaucoup que cette opération ſeule puiſſe enrichir la couronne. Pour cet effet

effet il reſte encore deux grandes choſes à faire : l'une eſt de faire fleurir le commerce, & l'autre de retrancher au clergé le ſuperflu qu'il poſſéde au préjudice de l'état & des ſujets. Il n'y a pas long-tems que les manufactures & le commerce étoient concentrés dans deux ou trois états de l'Europe ; mais à préſent toutes les puiſſances commencent à faire valoir les productions de leurs païs, & à procurer à leurs ſujets le moyen de pouvoir ſe paſſer de celles des païs étrangers, & de l'induſtrie des autres peuples. Dans cette activité générale les Napolitains continuent à ne faire que des macarons & des cordes de violon, comme ils faiſoient il y a quelques ſiécles. Cependant les royaumes de Naples & de Sicile ſont les païs de l'Europe où le commerce peut s'établir & ſe conſerver le mieux : ils ſont ſitués entre la méditerranée & le golfe Adriatique, & abondent en toutes les choſes les plus néceſſaires à la vie, telles que le bled, l'huile, le vin, la ſoye, la laine, les fruits de toute eſpèce. Le miniſtere de Naples néglige beaucoup trop cet important article ; il fait pire, car il ſoutient les anciens abus & invente même de nouvelles entraves qui empêchent l'établiſſement des fabriques

& les progrès du commerce. Il y a quelques années que des particuliers avoient établi ici une fabrique de drap : d'autres particuliers en conçurent de la jalousie : ils gagnerent quelques perſonnes du miniſtère qui firent éprouver toutes ſortes de vexations aux propriétaires de la fabrique ; & ils furent obligés de l'abandonner ; après quoi leurs rivaux en établirent une autre de la même eſpèce : & peut-être éprouveront-ils un jour d'autres vexations à leur tour. Cette année on a beaucoup ſouffert par la diſette du bled : les monopoleurs profiterent, comme à l'ordinaire, de cette occaſion pour vendre à un prix exorbitant pour de pauvres ſujets, du mauvais bled & de la mauvaiſe farine : le marquis *Tannuci* crut remédier à ce déſordre en établiſſant un magazin, où l'on vendoit de la farine des domaines du roi, qui étoit de bonne qualité ; mais la moitié des habitans n'étoient pas en état d'en acheter ; parce qu'elle étoit plus chere que celle des monopoleurs. Une autre fois je me trouvai ici dans un tems où le bled étoit devenu ſi rare, que tout le monde manquoit de pain, & quantité de pauvres gens mouroient de faim. Cependant divers princes de la Calabre, de la Pouille &,

de la Sicile ſe plaignoient de ce qu'ils avoient dans leurs terres des greniers remplis de bled qui y pourriſſoit & qu'ils ne pouvoient pas faire venir de là, parce que les fraix du transport & les droits qu'ils en auroient dû payer au gouvernement, en auroient abſorbé tout le bénéfice. On auroit pu éloigner ce fléau en ôtant ces taxes; mais on aima mieux donner des cocagnes qui fournirent, pour quelques jours, la ſubſiſtance aux plus vigoureux Lazzarons & qui n'empêcherent pas de mourir ceux qui, exténués par la faim, ſe trouverent hors d'état de courir avec les autres. Je me réſerve de vous entretenir encore ſur ce ſujet dans les lettres ſuivantes; car les différentes provinces, dont je me propoſe de vous parler, m'en fourniront pluſieurs fois l'occaſion. En attendant je vais ſatisfaire votre curioſité en vous répondant ſur les différens articles de votre derniere lettre. Vous commencez par me demander des nouvelles des Francs-maçons de cette ville.

Vous êtes étonné de ce que l'on perſécute ici les Francs-maçons, tandis qu'on les ſouffre par-tout ailleurs; puiſqu'on eſt convaincu qu'il ne ſe paſſe rien de mal dans leurs loges; vous vous imaginez que cette

perſécution vient des moines, parce que les moines ne veulent pas que les gens s'aſſemblent ailleurs que dans leurs oratoires: on eſt ici perſuadé du contraire: il y a tel miniſtre qui craint les aſſemblées des honnêtes gens encore plus que les moines: il ſait que les Napolitains ſont mécontents & remuants: il craint pour lui-même & non pour les moines qu'il mépriſe comme il faut: cela l'a engagé à défendre ces aſſemblées, non par amour pour la religion, mais par amour pour lui-même. L'édit publié là-deſſus déclare expreſſément qu'on regardera ces aſſemblées comme des attentats contre la majeſté, & les aſſociés comme coupables du crime de leze-majeſté au premier chef. Ainſi le motif qui les fait défendre ne vient pas de la ſuperſtition, mais d'une fauſſe politique qui perſuade que la crainte peut empêcher les gens d'eſprit de remuer.

On reproche aux Italiens & aux Eſpagnols d'être de très-mauvais politiques, malgré la grande opinion qu'ils ont de leur adreſſe & de leurs talents à cet égard. Leur politique eſt celle que Machiavel décrit dans ſon livre *du prince*, ſur ce qu'il a vu pratiquer de ſon tems & ſur ce qui a toujours

été pratiqué auparavant par les princes & les miniſtres de ces contrées. Mais Machiavel fait voir, dans ſes diſcours ſur Tite Live, la fauſſeté & la méchanceté de la politique de ſon prince. Cependant ces faux politiques s'en tiennent au tableau du prince & négligent les remarques ſur Tite Live, parce qu'il eſt plus aiſé, quand on eſt à l'abri des loix & le maître des juges, de faire de méchantes choſes que de bons raiſonnements. Dans ces païs-ci les perſonnes qui par la bonté de leur prince tiennent en main les rênes du gouvernement, s'imaginent que pour ſe maintenis toujours puiſſants, il leur eſt indiſpenſable de faire naître & d'entretenir des diviſions parmi la nobleſſe, de ſemer la diſcorde entre tous les corps de l'état, d'opprimer les uns, de vexer les autres & de ſe tenir conſtamment cachés dans un cabinet, tant pour que perſonne ne puiſſe épier leurs actions ni remarquer leurs intrigues, que pour ſe ménager des prétextes pour ignorer les maux qu'ils répandent dans le public à l'aide de leurs confidents. Mais les peuples du midi ſont trop fins pour ne pas s'appercevoir à la longue de la façon dont on les mene. Pour lors on s'unit, on conſpire, on trame & l'on

vient bientôt à bout de ſes deſſeins. Cela ne manquera certainement pas d'arriver encore ici ; & les édits menaçants, au lieu de reprimer, ne ſont qu'aigrir les eſprits. Il y a des nations où les hommes en place ſont pris pour ce qu'ils ſont & non pour ce qu'ils valent. Mais les peuples de ces contrées ont une façon de penſer toute différente. Depuis Florence juſqu'à Palerme les gens ne s'en laiſſent pas impoſer par les rangs, par les habits riches, par les gros ventres, par les équipages, par le bâton : ils apprécient au contraire, chacun à ſa maniere, le mérite des miniſtres, & même des princes ; ils examinent & cenſurent toutes leurs actions & toute leur conduite ; ils font plus encore ; car ils prétendent les ſonder juſqu'au fond de leur ame. Je me rappelle qu'en Allemagne aucun Bourgeois, même aucun de ces Bourgeois titrés, de ces conſeillers de la cour, de ces conſeillers de juſtice, de ces conſeillers de guerre &c. n'a jamais ſu me donner la moindre idée du mérite, de la capacité, de la conduite des membres du miniſtère : c'eſt bien autrement ici : tout le monde, depuis le premier courtiſan juſqu'au dernier lazzaron, ſe mêle de les juger : & il eſt bien juſte à

mon avis que les peuples aient cette petite ſatisfaction pour le joug qu'on leur fait porter.

Vous voulez ſavoir en ſecond lieu ce que c'eſt que les *Arrendamenti*. Ce ſont des droits impoſés ſur différentes denrées & marchandiſes. Il y en a de trois ſortes; ce qui fait que les juriſconſultes de ce païs en forment trois claſſes. La premiere comprend les gabelles qui appartiennent au roi: celles-ci ont été établies du temps des princes Normans, & formoient alors la partie la plus conſidérable de leurs revenus, & de ce qu'on appelloit leur patrimoine. Ils rangent dans la ſeconde les gabelles, que les rois ont impoſées ſucceſſivement dans les temps poſtérieurs, & qu'ils ont vendues ou hypothéquées depuis à différents particuliers pour de l'argent comptant. A la troiſième appartiennent celles, qui, dans des temps plus récens, ont été impoſées, avec la permiſſion du roi, par les magiſtrats de la ville ſur les denrées & marchandiſes qui s'y débitent & conſomment: ces revenus ſervent à fournir aux dépenſes économiques de la ville, à payer au roi des contributions réglées pour ſes beſoins extraordinaires, enfin à payer les intérêts des ſom-

mes que la ville a empruntées en différentes occaſions des particuliers, pour leſquelles elle leur a hypothéqué les *arrendamenti*.

Dans l'avant dernier ſiècle les gabelles de la métropole étoient de la moitié plus fortes qu'elles ne ſont à préſent. Les Napolitains trouverent ce fardeau inſupportable ; ils ſe révolterent en 1647, & pour les appaiſer il fallut abolir toute eſpèce de gabelles. Si cela avoit duré long-temps, les Napolitains n'auroient plus trouvé de rois, & un grand nombre de particuliers, qui avoient prêté de grandes ſommes au roi & à la ville, ſeroient morts de faim. On fut donc bientôt obligé d'en revenir aux gabelles : on les rétablit, mais diminuées de la moitié. Voici le pied ſur lequel ſont actuellement les gabelles de cette ville. Le ſel eſt ſujet à deux grandes gabelles, ce qui fait que cette denrée eſt ici très chere, tandis que la mer & le ſoleil l'offrent tout fait pour rien : il y en a deux autres ſur la ſoye, ce qui augmente de beaucoup le prix de cette marchandiſe, & en diminue conſidérablement la culture dans des contrées qui en pourroient fournir à toute l'Europe : il y en a encore deux ſur l'huile, deux ſur la viande, deux ſur le poiſſon, en-

fin deux ſur le vin, ſans quoi les habitans auroient de quoi crever tous les jours à force de boire & manger à trop bon marché. Il y en a une ſur la vieille farine, une autre ſur la nouvelle: le ſavon, le fer, les œufs, les chevres, les cabris, l'eau de vie, la neige même, que le mont Veſuve donne pour rien & qui eſt ſi néceſſaire ici pour rafraîchir & pour geler les boiſſons, payent la gabelle: & chacun de ces articles forme un *arrendamento* à part, qui eſt levé par des employés différens & dirigés par des bureaux auſſi différens. Outre tous ces *arrendamenti* il y en a encore deux autres, ſavoir celui de la douane pour les droits d'entrée & de ſortie, & celui de la grande place pour les denrées qui y ſont portées à vendre. Tout cela ne regarde que la Métropole. Les droits des autres villes & des provinces ſont ſur un autre pied.

Les Eccléſiaſtiques prétendent être exempt de tous ces droits & gabelles: les uns diſent que cette exemtion leur eſt due de droit naturel, les autres de droit divin; les plus modérés ſe contentent de la devoir au droit eccléſiaſtique, c'eſt-à-dire au droit fait par le clergé lui-même. Cependant le pape le

oblige à payer à l'état une petite portion de ces taxes : mais pour avoir cette permiſſion de traiter les eccléſiaſtiques, qui poſſédent la plus grande partie des richeſſes du royaume, comme s'ils n'en poſſédoient que la plus petite, la ville & les intéreſſés aux *arrendamenti* payent à St. Pierre vingt-trois mille cent quarante-quatre ducats de Naples par an ; & ſans le payement de cette ſomme les Napolitains ne pourroient être ni catholiques, ni honnêtes gens, parce qu'on les excommunieroit comme violateurs de toutes les loix naturelles, divines & humaines, & on les donneroit à tous les diables. Un avocat Napolitain me diſoit ſur cela dans un caffé (avec le feu & la pétulance ordinaire des gens de ce païs-ci : » ſi le clergé eſt exemt des gabel-
» les de droit naturel ou divin, le pape de-
» vient lui-même, en ſoumettant pour de
» l'argent le clergé au payement de ces droits,
» le violateur de ces loix. Si au contraire il
» n'y a que des loix eccléſiaſtiques qui exem-
» tent le clergé des tributs, ce fut une gran-
» de méchanceté que de les avoir faites ces
» loix, & ç'en eſt une autre que de vouloir
» qu'elles ſubſiſtent ſous peine de damnation
» éternelle ; & ç'en eſt une plus grande en-

» core que de ſe relâcher de toute cette ri-
» gueur pour de l'argent, que les pauvres,
» les veuves, les orphlins non moins que les
» riches ſont obligés d'envoyer tous les ans
» au plus puiſſant & plus opulent de tous les
» prélats. Mais nous méritons bien tout cela,
» puiſque nous nous opiniâtrons à vouloir être
» ſots à nos dépens, & que nous voulons ab-
» ſolument, que la cour de Rome ſe moc-
» que & ſe joue de nous, comme ſi pour être
» bon catholique il étoit néceſſaire d'être
» dupé ". Il n'y eut pas une ſeule perſonne qui n'approuvât ce diſcours de l'avocat : cependant le nonce du pape ne laiſſe pas de tirer tous les ans cet argent, tandis que quantité de pauvres veuves & de pauvres orphelins, qui ont leur peu d'argent placé dans ces *arrendamenti*, manquent de vêtemens & de nourriture. Les vingt-trois mille ducats par an, qui ne ſont que très-peu de choſe pour le pape, feroient un grand changement dans les fortunes des pauvres intéreſſés aux *arrendamenti*, ſi au lieu d'être envoyée à Rome, cette ſomme étoit laiſſée à ceux à qui elle appartient de raiſon.

## LETTRE DIX-HUITIEME.

*Naples le 22. Octobre 1775.*

Les habitans de tous ces païs, auſſi beaux & auſſi fertiles que j'ai eu l'honneur de vous le marquer dans ma précédente, languiſſent pourtant dans une miſére, dont il eſt difficile de ſe former une idée, à moins d'avoir été ſur les lieux. Bien des philoſophes modernes ſont dans l'opinion que cela vient du climat, & que la trop grande chaleur des païs du midi y doit rendre néceſſairement les hommes pareſſeux, & étouffer en eux toute activité & toute induſtrie. Quant à moi, je ſuis très-éloigné de leurs ſentiments, & je crois avoir pour moi l'expérience & l'hiſtoire. Si la prétention de ces philoſophes étoit vraie, l'Italie n'auroit jamais été cultivée; elle n'auroit jamais été la maîtreſſe de l'univers : les Napolitains & les Siciliens en particulier auroient toujours été les peuples les plus mal-

heureux de l'Europe. Mais au contraire les habitants du royaume de Naples & de Sicile (car ce n'eſt pas ici le lieu de parler des Etruſques & des Romains) ont anciennement été des peuples très-nombreux, très-induſtrieux & très-puiſſants. Les Samnites qui occupoient l'Abruzze, ont été, pendant longtems, les rivaux des Romains: ils ont fait trembler Rome plus d'une fois: ils ne furent ſubjugués qu'après vingt-quatre triomphes; & après tant de défaites, ils donnerent encore de l'exercice aux armées Romaines: ils étoient, comme les Romains, un peuple agriculteur, ce qui les mit en état de réparer tant de pertes. La Campanie, qui étoit toute parſemée de villes & de bourgs, que Cicéron regardoit comme le principal fonds du tréſor de Rome, qui nourriſſoit une grande partie de l'immenſe peuple Romain, qui étoit un lieu de délices pour la nobleſſe romaine, ne devoit certainement pas être habitée par un peuple pareſſeux & ennemi du travail. Les Tarentins & les Lucaniens étoient encore des peuples riches & puiſſants par leur commerce & leur agriculture. Dans des tems plus reculés *Sybaris* ſeule qui n'étoit qu'une ville avec un diſtrict fort médiocre, avoit

mis trois cent mille combattans sur pied. Les Sybarites vous rappellent les Crotoniates leurs vainqueurs qui ne possédoient pas non plus un grand district, malgré leur grande puissance. *Rhegium* & *Locres* étoient des villes très-florissantes, je vous ai déjà parlé de la grande puissance & des richesses immenses des Syracusains & de quelques autres peuples de la Sicile. Tous ces peuples étoient donc laborieux, actifs & industrieux; le climat ne produisoit donc sur eux aucun mauvais effet: il paroît même au contraire que loin de les affoiblir, il les fortifioit, & loin de leur avilir l'ame, il la leur élevoit: cependant le climat des siécles passés est le même que celui d'aujourd'hui.

Dans les mêmes tems que les peuples d'Italie étoient riches & puissants, ceux de la France, de l'Allemagne, de l'Angleterre & des autres contrées du Nord étoient beaucoup plus pauvres que ne le sont les Italiens modernes: leur païs n'étoit pour la plupart que des déserts affreux, des forêts, des marais. Si les philosophes de ces tems-là eussent raisonné comme les philosophes modernes, ils auroient dit que les climats froids rendent les hommes paresseux, sauvages & féroces;

après quoi l'expérience des ſiécles ſuivants les auroit démentis, comme l'expérience des ſiécles paſſés réfute les philoſophes modernes.

Ceux qui jugent des effets que la chaleur doit produire dans les climats du midi par ceux qu'elle occaſionne dans les climats du nord, ſe trompent très-fort. La chaleur de l'air pur des païs méridionaux de l'Italie, n'occaſionne pas dans les hommes cette langueur & cet abattement d'eſprit, que les chaleurs d'été, quoique beaucoup moins fortes, produiſent dans les païs ſitués vers le Nord, où le ciel n'eſt preſque jamais bien clair & pur, & où le corps eſt comprimé par un poids immenſe de vapeurs groſſiéres. La chaleur d'un air pur vous donne de la ſérénité & même de la vivacité, au lieu que celle d'un air offuſqué par des vapeurs & des brouillards vous épuiſe & vous abbat. Tous les voyageurs qui viennent du nord au midi & qui ſont attention à tout ce qui ſe paſſe dans leur corps & dans leur ame, confirment cette vérité par leur propre expérience: il n'y a que le vent de Sud-eſt qui, lorſqu'il ſouffle, répand dans le corps & dans l'eſprit un dégré de laſſitude qui peut ſe comparer

à celle que nous font éprouver les jours brûlants de nos païs.

Il eſt donc inconteſtable, à mon avis, qu'il ne faut pas attribuer la miſère des Napolitains & des Siciliens au climat, mais à d'autres cauſes. Les véritables fléaux de ces peuples ſont le clergé & ſur-tout les moines, les barons, les loix Romaines, les curiaux & certaines mauvaiſes maximes du miniſtère.

Les moines & le clergé poſſédent des terres & des richeſſes immenſes: en Sicile le clergé a eu en partage, dès l'expulſion des Sarrazins, le tiers des biens-fonds. Les hiſtoriens rapportent que le Comte Roger, après avoir chaſſé, vers le onzieme ſiécle, les Sarrazins de cette isle, il la partagea en trois parties: il donna la premiere à l'égliſe; les capitaines & autres officiers de ſon armée eurent la ſeconde; & il réſerva la troiſieme pour lui: après ce partage, le clergé & ſurtout les moines firent encore de nouvelles acquiſitions, de ſorte qu'il y a à Palerme, à Meſſine, à *Catania*, à *Drapani*, à *Girgenti* & ailleurs des couvents de moines & de religieuſes qui ont des richeſſes prodigieuſes. J'ai vu hors de *Catania*, un couvent de moines Bénédictins d'une ſi grande magnificence,

que

que je n'ai pas vu, dans tous mes voyages, deux maiſons royales, qui, à tout prendre, puiſſent lui être comparées. Des perſonnes très-inſtruites m'ont aſſuré que les revenus annuels de ce couvent, montent à plus de trois cent quarante mille livres. L'archevêché de *Montereale* dans la vallée de *Mazara*, à trois lieues de Palerme, n'a pas de plus gros revenus, quoique ce ſoit le plus conſidérable, par rapport à la rente, de tous les archevêchés & évêchés des deux royaumes. La Cour de Naples a ſupprimé cet archevêché, & le pape y a donné ſon conſentement, ayant été obligé d'approuver la raiſon alléguée par le roi, qui étoit que ces revenus lui étoient néceſſaires pour tenir les barbareſques éloignés de ces côtes. Mais il paroît que cela ne ſuffit pas, puiſque les Corſaires ne laiſſent pas d'infeſter ces côtes & d'enlever les vaiſſeaux Napolitains ſur mer, & de venir juſques dans le continent y enlever les voyageurs, & les promeneurs. Il ſeroit donc néceſſaire que le gouvernement s'emparât auſſi des revenus des Bénédictins de *Catania* & de bien d'autres couvents pour mettre ſa marine ſur un pied plus reſpectable.

Malgré les grandes richeſſes du clergé de

Sicile, celui du Royaume de Naples eſt encore plus riche : il poſſede, pour le moins, la moitié des biens du royaume, & la plus grande partie de ces richeſſes eſt entre les mains de la partie la plus inutile du clergé, ſavoir les moines & les religieuſes. Avant le regne du pape Ganganelli, on comptoit environ cent mille moines & religieuſes ; mais ce pape ayant aboli les Jéſuites, & ayant accordé à une infinité d'autres moines, la permiſſion de quitter le froc, le nombre en eſt à préſent diminué de beaucoup. Des religieuſes du couvent de Ste. Claire à Naples, m'ont aſſuré que ce pape avoit auſſi fait beaucoup de mal à leur ordre par le mépris qu'il avoit montré pour la vie clauſtrale, les ſéculiers ayant appris du St. Pere à en faire autant. Elles me dirent qu'avant ſon élévation au trône pontifical, il y avoit tous les ans tant de poſtulantes pour leur ordre, qu'elles n'en pouvoient recevoir que la plus petite partie ; au lieu qu'à préſent elles ſont obligées de ſolliciter elles-mêmes les parents de leur accorder leurs filles. Malgré cela, il y a à Naples pour le moins autant de moines & de religieuſes qu'il y en a à Rome même. Les couvents occupent les plus beaux empla-

cements de la ville. Le Pauſilipe & le mont St. Elme ſont tous couverts de couvents du haut en bas; & les moines ont bouché toutes les belles avenues qui mènent à ces collines, qui feroient de très belles promenades dont Naples manque entiérement; car je compte pour rien les promenades le long de la mer, dont on ne peut jouir que long-tems après le coucher du ſoleil, parce qu'elles ſont à découvert, ſans arbres & ſans portiques. Les chartreux ſont dans la plus belle ſituation de toute la ville: car de leur couvent, qui eſt ſur le mont St. Elme, on voit tout Naples, le port & le baſſin, le Véſuve, le Pauſilipe, une partie de la plaine de la Campanie juſqu'à Caſerte, qui eſt à cinq lieues de Naples. Comme cette capitale eſt la ville du monde la mieux ſituée, ces moines jouiſſent par conſéquent de la plus belle vue de l'univers. Mais cela ne ſuffit pas pour conſoler des êtres raiſonnables de la ſottiſe qu'ils ont faite, dans un tems où la raiſon manque des lumieres néceſſaires & eſt offuſquée par une foule de préjugés, de rompre avec le monde & de ſacrifier leur liberté & leurs inclinations à de folles ſuperſtitions, imaginées par des fanatiques, & ſanctifiées par la politique & l'in-

térêt. On m'a rapporté à ce ſujet que l'électrice douairiere de Saxe ayant été, il y a environ deux ans, voir ce couvent avec la permiſſion de l'archevêque qui l'accorde à toutes les grandes princeſſes, les moines la conduiſirent à l'endroit qu'on appelle le *Belvedere*, parce que c'eſt de-là que l'on jouit le mieux de cette vue enchantereſſe. L'électrice frappée de la beauté ſurprenante de cette vue, leur dit qu'ils étoient bien heureux d'habiter un ſéjour ſi délicieux. Les moines qui n'étoient pas de ſon avis, ne manquerent pas, en la promenant par le couvent, de la ramener pluſieurs fois au même endroit, juſqu'à ce que la princeſſe leur dit enfin, qu'elle ne ſe ſoucioit plus d'y revenir. Ses conducteurs lui dirent alors, *vous pouvez juger par là, madame, combien ce lieu eſt propre à rendre les hommes heureux.*

Ce couvent eſt un prodige de magnificence : les appartements, les corridors, les jardins ſont ſuperbes, l'égliſe, la ſacriſtie, le cloître ſont remplis de choſes rares & d'un grand prix : les marbres les plus fins y ſont prodigués : on y voit quantité de tableaux très-eſtimés : l'appartement du prieur eſt digne d'un roi : on a dépenſé ſous un ſeul prio-

rat, plus de deux millions de livres en tableaux, en ouvrages de ſculpture & en argenterie.

On peut dire en général que toutes les égliſes des moines & des religieuſes de Naples ſont embellies d'ornements du plus grand prix: elles ſont toutes couvertes de peintures, de dorures & d'ouvrages de ſculpture: les autels ſont chargés de pierres précieuſes, d'or & d'argenterie: les plus beaux marbres de Sicile & de Carrare, les porphires, le jaſpe, le lapis-lazuli ſont obſcurcis par des ornements encore plus éclatants. Outre cela, bien des égliſes ſont encore incruſtées de moſaïques. Mais l'architecture eſt par-tout d'un mauvais goût: les plus belles ont l'air de ſalles de feſtin; & les plus laides, à les juger par l'extérieur, ſeroient priſes pour des égliſes de moines allemands. Les égliſes des couvents de la Sicile ſont bâties dans le même goût que celles de Naples: même profuſion de richeſſes, & point d'architecture.

Je vous ai rapporté tout cela, non pour vous donner une idée des égliſes; car de pareilles deſcriptions ne ſont pas de votre goût, ni du mien; mais pour vous mettre en état de juger des richeſſes immenſes des

couvents de ces païs: je ne vous dirai plus que deux mots ſur ce ſujet. En allant vers l'Abruzze je fus viſiter le fameux couvent de *Monte Caſſino* qu'on peut regarder comme la ſource de la fatale moinerie qui a infecté & abimé l'occident, parce que St. Benoît y fonda le premier monaſtere, qui dans la ſuite donna occaſion d'en bâtir pluſieurs milliers d'autres, tant du même ordre, que d'autres ordres différens, encore plus pernicieux à la ſociété, & plus ignominieux pour le genre humain. L'abbé de ce monaſtere eſt ſeigneur de la ville de St. Germain, & d'une vingtaine de bourgs, villages & châteaux dans une grande étendue de terre que l'on découvre de l'abbaye même, qui eſt ſituée ſur la pointe d'une haute montagne. Vous pouvez juger par là des richeſſes du *patriarche de la ſainte religion, de l'abbé des abbés*, comme il s'intitule lui-même dans les actes. Un capucin, que j'y rencontrai par hazard, m'engagea d'aller au bas de la montagne, voir la chapelle de Ste. Scholaſtique, où j'ai remarqué une choſe bien indigne de la grandeur & des richeſſes de ces ſeigneurs. Le chapelain de ce lieu vénérable eſt un pauvre prêtre tout couvert de haillons, dont la rétri-

bution consiste en un petit & très-mauvais logement, tout à côté de la sainte chapelle, & en un carlin par jour, qui vaut environ huit sols de France, qu'on lui donne pour sa messe.

Après l'idée que je vous ai donnée des richesses prodigieuses des couvents des royaumes de Naples & de Sicile, je vous laisse à juger quelle pourroit être la puissance du roi, s'il détruisoit ces retraites de la fainéantise & de la superstition, pour en appliquer les revenus au bien de l'état. Puisque ces couvents nourrissent près de cent mille personnes, & puisqu'ils sont tous en état de faire des dépenses surprenantes à élever des bâtiments superbes, & à les embellir d'ornements les plus précieux; puisqu'outre cela ils conservent leurs coffres pleins d'argent; il est évident qu'un prince éclairé & entreprenant pourroit mettre sur pied une puissante armée, & faire la guerre à tous les petits princes d'Italie, sans diminuer la population & sans toucher aux revenus ordinaires de la couronne. Le roi de Prusse, tout environné qu'il est de puissants voisins, a bien conquis la Silésie & fait l'acquisition de la plus belle partie de la Pologne, avec des ressources moins considéra-

bles que celles que le roi de Naples pourroit trouver dans ſes états & dans les couvents ; d'ailleurs ſon voiſin le pape avec toutes ſes foudres & ſes adhérents ne vaut pas la maiſon d'Autriche. Les revenus de cinq ou ſix petits couvents, comme par exemple de ceux que je viens de nommer, & de ceux de *Monte Vergine*, de *St. Vincenzo* de *Volturno*, de *St. Benedetto*, de *St. Niccolò d'Alloſa* &c. ſuffiroient déjà pour entretenir une petite armée.

Les moines ſont ce qu'il y a de pire dans tous les états du roi de Naples : ils menent par-tout la vie la plus licencieuſe ; ils ſe fourrent par-tout, ſe mêlent de tout : ils répandent par-tout la ſuperſtition, la débauche & la diſcorde ; d'un côté ils s'abaiſſent juſqu'à faire les choſes les plus indécentes à leur état & les plus indignes de tout honnête homme ; & de l'autre ils ſe hazardent d'entreprendre les choſes les plus hardies & qui exigent le plus d'eſprit & le plus de fermeté. Je ne puis les mieux comparer qu'à ces anciens moines d'orient que l'hiſtoire nous peint comme les êtres les plus dépravés, les plus méchants, & les plus pernicieux que la nature ait jamais produit. Tous les crimes qui procurent de

l'argent, toutes les horreurs que la paillardiſe la plus effrénée peut imaginer, ſont des choſes entiérement indifférentes pour les moines napolitains & ſiciliens. Les moines mendiants même qui dans les autres pays n'exercent leurs talents qu'en ſecret, & qui trompent par-tout ailleurs le monde par des apparences impoſantes, commettent ici ouvertement tous les crimes, ſans ſe mettre en peine de ſauver les dehors: ils vont dans les caffés jouer au pharaon & à la baſſette aux yeux de tout le monde, & ils entrent en plein jour dans les lieux de débauches les plus décriés & les plus connus. Quand on voyage dans ces pais, on rencontre par-tout ſur les grands chemins & dans les auberges, des capucins, des obſervantins, des recollets & autres qui vous demandent effrontément de l'argent à la barbe de St. François, qui leur a défendu ſous peine de péché mortel d'en avoir & même d'en toucher. Quand je logeois encore à l'auberge, il venoit au commencement tous les jours chez moi un capucin avec un plat couvert de fruits, qui me faiſoit ce compliment: *le gardien & les autres peres de notre couvent prient votre excellence d'agréer leurs reſpects & vous envoyent*

*des fruits qui ſont les plus exquis du mont Pauſilipe.* Le titre d'excellence m'auroit ſans doute beaucoup flatté, ſi je n'avois pas ſu que d'autres moines mendiants venoient de même tous les matins honorer du même titre & des mêmes préſents tous les étrangers qui ſe trouvoient dans la même auberge. Ces fruits qu'on nous vantoit être du Pauſilipe, n'étoient en effet que de la mauvaiſe drogue que les fruitieres des rues donnoient à ces moines par charité. Il n'y a que quelques mois que le gouvernement fit une découverte importante, ſur l'article de l'exactitude avec laquelle les Franciſcains obſervent la règle rigoureuſe que leur a faite St. François de n'avoir ni toucher de l'argent. Un pere obſervantin du couvent de *Monte Calvario* de cette ville qui s'étoit brouillé avec ſon gardien, alla par vengeance dénoncer au marquis *Tanucci*, que ce gardien gardoit dans le couvent un tréſor d'environ trois cent mille livres, formé des charités que font les fidèles pour la garde des lieux ſaints de Jéruſalem. Le Marquis y envoya ſur le champ un commiſſaire avec des archers & on trouva la ſomme indiquée.

La ſuperſtition que ces libertins ont ré-

pandue & entretiennent dans ces païs, fait frémir. Je n'entreprendrai pas de vous en donner des détails: il me faudroit un volume pour cela; & quand je le ferois, je ne vous en donnerois encore qu'une ébauche, car il eſt inconcevable comme ils ont tout ſaiſi, & comme ils ont ſu faire de tout, des objets de bigotterie. La ſuperſtition qui regne dans toute l'Italie, n'eſt rien auprès de celle qu'on pratique dans cette contrée: cependant il y a des gens d'eſprit qui commencent à faire tête aux moines & qui ont le courage d'entreprendre d'abattre leurs idoles. Le célèbre *Giannone* a été le premier à ſonner le tocſin; il les a attaqués par le récit de leurs forfaits. L'abbé Genoveſi a ſuivi les traces de *Giannone*: mais il les a combattus avec des armes d'un autre genre: il a appris à ſes compatriotes à raiſonner dans les ſciences que les moines avoient corrompues le plus: il leur a montré les préjugés, les fauſſetés, les ſuperſtitions & les impoſtures qu'ils ont mis à la place de la vérité qu'ils ont détruite par-tout. Les peines que ſe donnent ces perſonnes éclairées ont des ſuccès rapides, parce que le gouvernement les laiſſe faire & ne leur met que fort peu d'entraves. La deſtruction des Jéſuites y

a auſſi beaucoup contribué : cette ſociété étoit un puiſſant ſoutien de la ſuperſtition & de l'impoſture, & elle étoit d'autant plus formidable, qu'elle tenoit enchainées dans ſes fers la cour & la plus grande partie de la nobleſſe. Peu de tems avant ſa ruine il s'étoit élevé dans cette ſociété un terrible impoſteur qui étoit le pere *Pepe*: il avoit enſorcelé tout le monde, le roi, la cour, la nobleſſe & la canaille; il étoit regardé comme un des plus grands ſaints: mais à ſa mort on reconnut quelle eſpèce de ſaint c'étoit: on trouva chez lui des coffres remplis d'argent, & des magazins remplis de toutes ſortes de meubles: il avoit juſqu'à pluſieurs centaines de paires de bas: car il mettoit tout le monde à contribution; & ceux qui ne pouvoient pas donner de l'argent: fourniſſoient ce qu'ils pouvoient en d'autres genres. C'eſt d'une partie de ces contributions que cet impoſteur a fait élever un obélisque du plus mauvais goût & qui a cependant coûté des ſommes immenſes: il l'a fait dreſſer ſur la place du *Geſu nuovo* qui appartenoit alors aux Jéſuites, & que le gouvernement a donnée depuis à des Franciſcains obſervantins. Actuellement il n'y a plus que le pere *Rocco* qui faſſe du bruit:

c'eſt un Jacobin ; mais il s'en faut beaucoup qu'il ait la réputation du pere *Pepe :* il ne tient dans ſes fers que la canaille & les catins : c'eſt d'ailleurs un fanatique de la bonne eſpèce qui ne fait de tort à perſonne & qui voudroit convertir tout le monde, ſans ſavoir comment s'y prendre, & ſans avoir la moindre idée de la Religion & de la morale. Souvent il monte dans des cabriolets de louage, comme s'il avoit deſſein d'aller quelque part : chemin faiſant, il ſe met à interroger le cocher ſur ſa conduite & ſur ſon aſſiduité à ſe confeſſer : ſi le cocher lui avoue qu'il ne s'eſt pas confeſſé depuis long-tems, il lui ſaute au cou & l'oblige de ſe confeſſer ſur le champ. La plupart du tems il eſt chez les catins où il s'évertue à les faire changer de conduite, & leur donne de l'argent pour qu'elles puiſſent vivre ſans exercer leur infâme métier ; mais toutes ces coquines l'abuſent cruellement : elles prennent l'argent & continuent à vivre comme auparavant. Je lui ai demandé combien il en avoit ſur ſa liſte : il m'a répondu que leur nombre alloit à trente mille, en ne comptant que celles dont il eſpéroit la converſion ; & que pour les autres, qui étoient en bien plus grand nombre,

il ne s'y frottoit pas. On m'a dit qu'autrefois le gouvernement, jaloux du grand aſcendant que ce pere avoit ſur les Lazzarons, l'avoit obligé de quitter cette ville, mais qu'on l'avoit fait revenir quelques tems après, parce qu'on avoit beſoin de lui pour contenir, dans de certaines occaſions la populace. Ce fut ſur-tout en 1764, où il y avoit ici une diſette extraordinaire de bled, & lors de l'expulſion des Jéſuites, qu'on eut beſoin de lui : il rendit, dans ces deux occaſions, de grands ſervices à la Cour.

Naples & Veniſe ſont les villes de toute l'Italie où les places publiques ſont les plus infeſtées par les charlatans ſéculiers & eccléſiaſtiques ; les premiers ſont des vendeurs d'orviétan, des diſeurs de bonne avanture, des marchands de ſecrets pour guérir des maladies incurables: les ſeconds ſont des prédicateurs zélés qui étant refuſés dans les égliſes, ſe jettent à la place, où ils trouvent toujours des fainéants ou des perſonnes qui ont envie de rire, qui les écoutent. En effet c'eſt une choſe très-amuſante que d'entendre les charlatans ſpirituels de Naples: on les entend débiter des ſottiſes ſi extraordinaires & ſi inouies, qu'il eſt impoſſible de connoître

combien l'eſprit humain eſt capable d'extravaguer, avant d'avoir aſſiſté à un certain nombre de ces ſermons. Les charlatans ſpirituels de Veniſe ne valent pas ceux de Naples: leurs ſottiſes ſont des plus communes & des plus plattes.

La populace a une vénération toute particuliére pour les moines mendiants de la plus vile eſpèce, comme les capucins, les obſervantins, les recollets: quand ils vont par les rues, la canaille leur baiſe toujours la manche ou quelque autre endroit de leur habit. Les cochons jouiſſent auſſi d'une eſpèce de vénération: les religieux de l'abbaye de St. Antoine, ſont en poſſeſſion de bénir ces animaux, ainſi que les chevaux: ils les marquent d'un fer chaud, & le vulgaire eſt dans l'opinion que les cochons qui ont cette marque, communiquent la bénédiction du ciel à ceux qui ne l'ont pas: ce qui fait que tout le monde reſpecte les cochons, qui vont par toutes les rues & dans les cours des maiſons, manger les ordures, ſans que perſonne oſe les toucher ni même les gêner. Ainſi les religieux de St. Antoine nourriſſent à peu de frais un grand nombre de ces animaux; & quand ils les tuent, ils prennent les parties

inutiles & moins bonnes de l'animal, & les coupent en petits morceaux qu'ils béniſſent & vendent enſuite à ceux qui ont des pourceaux, parce qu'on croit que ces morceaux bénis ont la vertu d'en éloigner les maladies dangereuſes.

Du conflit des ſuperſtitions des moines avec les lumieres que répandent ici les gens éclairés, il eſt reſulté, dans le caractere d'une grande partie des habitants de cette ville, le mêlange le plus bizarre & le plus ſingulier que les caprices des hommes puiſſent enfanter. Telle femme qui fait brûler toute l'année une chandelle ou une lampe devant l'image d'une Madonne ou de St. François; qui eſt chargée de ſcapulaires, de roſaires, de reliques, de médailles & de cordons bénits, néglige, les dimanches & les autres jours de fêtes, d'aller à la meſſe pour ne pas manquer une converſation avec ſon galant: elle n'ira point de toute l'année à confeſſe, de peur que ſon confeſſeur ne lui refuſe l'abſolution: elle mangera indifféremment gras & maigre les vendredis & les ſamedis, & quand on lui fait des reproches là deſſus elle répond que ce ne ſont là que des impoſtures des prêtres. Tel homme qui doute de

de l'immortalité de l'ame, qui nie hardiment tous les myſteres de la religion, qui ſe mocque des miracles de tous les ſaints, craint de perdre la meſſe à Noël ou à Pâques, & vous fait un long récit des miracles de St. Janvier, qu'il ne vous permet pas de révoquer en doute.

Les Napolitains n'ont point de peine à manifeſter leurs ſentiments & à faire ce qu'ils veulent en fait de religion, parce que l'inquiſition eſt bannie de tout le royaume de Naples. Sous le regne de don Carlos, actuellement roi d'Eſpagne, les partiſants de la cour de Rome, les moines & leurs dupes ont fait de grands efforts pour établir dans ce royaume cet infâme tribunal: la choſe a été agitée pendant long-tems; mais enfin il fut conclu que ce furieux tribunal ſeroit banni à perpétuité de ce royaume; & on fit graver ſur une colonne, qui eſt expoſée à la vue du public, une inſcription qui renferme la teneur de cette ſage réſolution. Il y a encore plus: il exiſte un tribunal chargé de veiller ſur la conduite des évêques & des émiſſaires de Rome, pour qu'ils ne puiſſent rien entreprendre, ſoit ouvertement ou en ſecret, qui ſente l'inquiſition, ou qui tende

à l'introduire à l'avenir. Cette magiſtrature eſt intitulée, *il tribunale contro quello del St. Ufficio*, *le tribunal contre celui du St. Office*, & il eſt tout compoſé de perſonnes de la premiere nobleſſe. Cependant cet indigne & inhumain tribunal de l'inquiſition ſubſiſte encore dans la Sicile; mais ſoit que les Siciliens ſoient aſſez circonſpects pour ne pas s'attirer la fureur des inquiſiteurs, ſoit que ces bourreaux ſoient eux-mêmes aſſez prudents pour aimer mieux ſacrifier moins de victimes à leur atrocité, que de courir le riſque d'être chaſſés, il s'y paſſe rarement des ſcènes tragiques.

Le gouvernement de Naples ſouffre toutes les religions ſans cependant en permettre l'exercice public, qu'à la dominante: il n'y a que les Juifs qui ſoient obligés de ſe déguiſer; & ſans les clameurs de l'impoſteur *Pepe*, qui ſouleva la populace lorsque le roi don Carlos vouloit leur permettre l'entrée dans le royaume, ils y ſeroient tolérés comme les autres. Cependant les Napolitains peuvent aiſément ſe paſſer des Juifs, parce qu'il y a dans cette ville pluſieurs Lombards, qui ſont des mieux réglés de toute l'Italie. Il eſt vrai que les Juifs auroient introduit ici le com-

merce, qui eſt extrêmement négligé par les Napolitains, mais auſſi auroient-ils occaſionné quantité d'autres inconvénients: il n'y a que les Juifs portugais qui ſoient à la fois induſtrieux & honnêtes, & par conſéquent propres à procuret bien des avantages, ſans aucuns inconvénients au public: mais ils ſont trop prudents pour aller s'établir ailleurs qu'en Hollande & en Angleterre.

Je finirai cette lettre en vous donnant une nouvelle qui vous ſurprendra: c'eſt que moi qui ſuis ſi grand ami des moines, je ſuis ici très-lié avec deux moines qui ſont (ce qui vous ſurprendra encore plus) à la fois ſavants & honnêtes: ce ſont les peres *Torre* & *Minaſi*. Vous connoiſſez les ouvrages du premier: le ſecond a médité beaucoup; mais jusqu'à préſent il n'a publié que quelques petites diſſertations. Je vous enverrai celle qu'il a publiée ſur la *Fata Morgana de Reggio*.

Ce ſavant eſt actuellement occupé à former des eſtampes des côtes de la Calabre, & il y ajoutera des remarques pour les comparer avec les deſcriptions des anciens, telle que celle d'Homere au ſujet du voyage d'Uliſſe, &c. qui ſeront bien curieuſes.

## LETTRE DIX-NEUVIEME.

*Naples le 18. Octobre 1775.*

Le gouvernement Féodal ſubſiſte dans toute ſa force dans les royaumes de Naples & de Sicile: ils fourmillent de barons dont la plus grande partie ont le titre de prince, de duc, de marquis & de comte. On compte dans la Sicile ſeule, juſqu'à trois cents ſoixante-huit familles de barons ou ſeigneurs de grands fiefs, qui ont ſéance au parlement, & qui forment l'ordre militaire. Un certain nombre de ces barons ont des revenus immenſes pour des païs qui fourniſſent en abondance toutes les denrées néceſſaires à la vie. Le duc de *Pignatelli Monteleone*, le duc de *Matalone*, le comte de *la Cerra*, le prince de *Franca villa*, le prince *Jaci*, le prince de *Palagonia* & pluſieurs autres ſont cenſés avoir plus de trois cents mille livres de rente. Ceux dont les revenus montent à cent cinquante, à deux cents mille livres ſont en grand nombre. Tous ces barons ont dans leurs fiefs la juriſdiction civile & cri-

minelle ; & la derniere comprend auſſi le droit de vie & de mort : ce qui donne à ces ſeigneurs une autorité ſur leurs ſujets dont eux & leurs officiers font ſouvent un abus horrible. Il n'y a pas long-tems que j'ai vu ici une troupe de plus de trois cents ſujets du baron de *Scilla*, qu'on appelle le prince de *Scilla*, qui, pouſſés par le déſeſpoir, ſont venus ſe plaindre à la cour des vexations que ce ſeigneur leur fait ſouffrir. Si ces plaintes ſont vraies, il n'y a pas aſſez de ſupplices pour punir un pareil tyran : ſi elles ſont fauſſes, il n'y en a pas aſſez pour punir ſes calomniateurs ; car les crimes dont ceux-ci l'accuſent, ſont des plus énormes. Le roi & le marquis *Tanucci* ſon premier miniſtre ont pris les ſujets ſous leur protection ; mais les courtiſants s'intéreſſent fortement pour le baron, tant pour leur propre intérêt que pour lui faire la cour, ce prince s'étant fait par ſon induſtrie un des plus riches du royaume : le procès eſt déja entamé ; mais les juges qui ont été chargés de cette commiſſion, le finiront quand ils voudront, à moins que le roi ne les empêche de le traîner en longueur, comme il y paroît aſſez bien diſpoſé. Si l'on veut ſe former une juſte idée des ravages

affreux que le gouvernement féodal fait dans un païs, il faut faire une tournée dans les royaumes de Naples & de Sicile. Les ſujets y ſont accablés de corvées & de taxes de toute eſpèce, déſolés par les plus injuſtes procès civils & criminels, par des empriſonnements ſans raiſon, par des amendes pécuniaires & des confiſcations arbitraires, par des droits onéreux & des uſurpations de toutes ſortes: la juſtice y eſt vendue au plus offrant: l'innocent eſt ſacrifié au méchant qui ſait gagner l'officier ou le ſeigneur: une partie des campagnes les plus fertiles de leur nature reſtent en friche: les plus belles collines & montagnes, qui pourroient toutes être plantées de vignes, d'oliviers, de meuriers & d'autres arbres de la plus grande utilité, ne ſont ſouvent couvertes que de brouſſailles & d'arbriſſeaux de nulle valeur. C'eſt ſur-tout dans la Calabre & dans le continent de la Sicile que les yeux d'un honnête homme ſont effrayés par cet horrible ſpectacle. La Calabre où l'agriculture avoit été portée anciennement au plus haut degré de perfection, qui contenoit une population immenſe & dont les peuples étoient des plus civiliſés & des plus induſtrieux de la terre, n'offre aujour-

d'hui que des déſerts, des forêts, des reſtes de villes détruites, d'autres villes qui dépériſſent à vue d'œil, des bourgs qui reſſemblent à des retaites de bêtes féroces, des troupes de bandits, de pauvres païſans hâves & défaits qui paroiſſent mourir de faim ſur le ſol le plus fertile de ſa nature. La Sicile qui au rapport de Pline, rendoit autrefois le centuple de la ſemence, & où il y avoit des terres qui produiſoient du bled & d'autres grains, ſans être labourées, s'il en faut crôire Homere & Diodore originaire de ce païs, ne rapportent pas aujourd'hui, dans les endroits même qui paſſent pour les plus abondants, la moitié de ce qu'elle rapportoit anciennement: car les païſans qui ſentent qu'il ne leur ſerviroit de rien de tirer de la terre plus qu'il ne leur en faut pour vivre, la labourent ſi peu, que ſouvent ils viennent à manquer même du néceſſaire. Le nombre des vaſſeaux qui ont droit de déſoler ainſi les états du roi, monte à neuf cent trente-cinq, dont trois cent ſoixante-huit ſaccagent la Sicile. Dans cette multitude il y a cent dix-neuf princes, cent cinquante-ſix ducs, cent ſoixante-treize marquis, quarante-deux comtes & quatre cent quarante-cinq barons. Ce qu'il

y a de pire, c'eſt qu'il y a des marquiſats & des baronies dont les revenus légitimes ne paſſent pas cent cinquante livres, ce qui engage meſſieurs les marquis & meſſieurs les barons à faire les plus grands efforts pour en tirer des profits illégitimes.

En général l'Italie eſt le païs du monde le plus propre à faire ſentir, par la diverſité de ſes gouvernements politiques, les horribles effets du gouvernement féodal. Après les Romains que l'invention du gouvernement eccléſiaſtique a écraſés d'une manière inconcevable, les Napolitains & les Siciliens ſont les peuples les plus malheureux de cette contrée, quoique les païs qu'ils habitent ſoient les mieux ſitués & les plus fertiles de leur nature. La Lombardie où le gouvernement féodal eſt plus reſſerré que dans les états du roi de Naples, vous préſente des peuples plus heureux, des villes plus floriſſantes, des campagnes plus riantes. Dans les états de Veniſe il n'y a point de fiefs, auſſi la population y eſt-elle plus grande que dans la Lombardie; le commerce y eſt plus floriſſant; les manufactures & les fabriques y ſont plus nombreuſes; l'artiſan & le payſan y vivent dans une plus grande aiſance; la nobleſſe &

les négociants poſſedent plus de richeſſes. Les Génois n'habitent que des rochers ſtériles, extrêmement reſſerrés d'un côté par une mer, où les poiſſons ſe plaiſent moins que par-tout ailleurs, & de l'autre par différents états de princes voiſins. On ne s'attendroit pas à voir ces rochers habités, cultivés & forcés à produire en dépit de la nature : cependant ils ſont plus peuplés que les campagnes les plus fécondes de tout le reſte de l'Italie ; & après l'Angleterre & la Hollande, il n'y a aucune nation non-ſeulement en Italie, mais dans toute l'Europe qui poſſede tant d'argent & tant de richeſſes. Mais qu'une révolution dans le gouvernement érige ces rochers en fiefs ou en terres ſeigneuriales, ou qu'elle change ſeulement l'eſprit de modération, que le négoce inſpire à la nobleſſe Génoiſe, en cet eſprit d'arrogance, de ſupériorité & d'audace que la naiſſance & certaines maximes d'une mauvaiſe politique communiquent à la nobleſſe Vénitienne & à celle des états de Terre ferme, & vous verrez les villes de la République de Gênes ſe convertir ſoudainement en miſérables hameaux, & la miſere & le déſeſpoir ſuccéder aux richeſſes immenſes, à l'aiſance générale & au contentement univerſel de ce peuple.

La plupart des philoſophes modernes s'imaginent qu'en général tout gouvernement monarchique eſt peu favorable à l'agriculture & au commerce, & qu'il n'y a que les républiques où ces deux choſes puiſſent véritablement réuſſir : un homme qui penſoit ainſi, diſoit un jour ; par-tout où il y a un conſeil de commerce, il n'y a point de commerce ; & par-tout où il y a un contrôleur général, il n'y a point d'agriculture. Je conviens ſans peine que plus un peuple eſt libre, plus il eſt actif & induſtrieux, & par là plus riche & plus floriſſant. Les exemples des anciennes républiques de la Grèce & de l'Italie, de celles qui ont exiſté dans les ſiécles du moyen âge, comme Florence, Piſe & Luques, enfin de celles qui ſubſiſtent encore aujourd'hui, le démontrent aſſez clairement. Les royaumes les plus puiſſants n'ont jamais fait des progrès auſſi rapides & auſſi conſidérables à la fois, que les plus petites républiques. Les ſujets actuels des plus grands princes dans les païs les plus favoriſés de la nature, ne ſont pas auſſi aiſés que les citoyens des plus pétites républiques dans les endroits les plus ſtériles. Mais l'ennemi le plus cruel de la liberté, c'eſt le gouvernement féodal ; &

même le monarchique où tous les veſtiges d'un tel gouvernement ſeroient abolis, pourroit à mon avis, devenir auſſi puiſſant que l'eût jamais été aucune république; car il faut ſans doute à un prince une nombreuſe & puiſſante nobleſſe; mais il ne faut pas de fiefs à la nobleſſe pour devenir, ou pour ſe conſerver puiſſante: s'il eſt néceſſaire pour cet effet qu'elle poſſede de grandes terres, il n'eſt pas néceſſaire qu'elle puiſſe écraſer par toutes ſortes de vexations les cultivateurs de ces terres: au contraire, plus le laboureur ſera à ſon aiſe, plus le propriétaire pourra compter ſur ſon exactitude à remplir ſes engagemens & à cultiver les terres. En Angleterre on a aboli les fiefs & conſervé les fidei-commis; cela maintient tout à la fois la puiſſance dans la nobleſſe & l'aiſance parmi les païſans. Il ſuffit à la nobleſſe d'avoir des terres, ſans avoir des droits propres à gêner les roturiers & les païſans dans la propriété & la jouiſſance de leurs héritages, dans l'exercice de leur induſtrie, & dans l'emploi de leurs talents & de leur argent.

Quand les loix fondamentales d'un gouvernement ont une fois établi la liberté dans toutes les claſſes des citoyens, les violations

que les princes & les grands ſont de ces loix, pourvu qu'elles ne ſoyent pas conſtantes & générales, ne ſont point capables de renverſer l'état ni d'occaſionner le malheur de la nation en général. Dans ce cas la bonne opinion tient lieu de la réalité ; & s'il y a des particuliers qui ſouffrent, ceux qui ne ſont pas dans ce cas, ſe perſuadent que ſi jamais le tour venoit à eux, ils trouveroient bien le moyen de faire reſpecter les loix. D'ailleurs où la liberté eſt aſſurée par les loix, il y a toujours d'honnêtes gens parmi les grands mêmes, qui entreprennent de tems en tems de les faire reſpecter, & qui par des actions éclatantes d'humanité, de bienfaiſance, de magnanimité & d'amour de la patrie, font oublier les violences & les outrages des autres grands : au lieu que dans les états où la liberté eſt nulle ſoit par le défaut des loix, ſoit par les vices du gouvernement, toute la nation n'eſt qu'une ſociété de vauriens & de lâches, où tout le monde endure patiemment les torts qu'on lui fait, & ſe conſole par l'eſpérance d'en faire à ſon tour à d'autres. Quand le Vénitien voit tant de villes floriſſantes dans les états de la république, tant de beaux palais, tant de ſuperbes jardins ſur les

bords de la *Brenta*, ſur le *terrazzo* de *Treviſo* à *Meſtre* & ſur les grands chemins de Breſſe, de Vicence & de Padoue, toutes les campagnes de la Terre ferme bien cultivées & toutes les collines miſes à profit; & qu'il compare tout cela avec les déſerts & la miſere du Ferrarois, il ſe dit à lui-même, *voilà ce que c'eſt que d'être libre:* il a ſans doute tort de ſe croire libre; mais la nature du gouvernement & les loix du païs le lui font du moins accroire. Quand le Génois promene ſes yeux ſur la riviere de *Ponente*, & qu'il voit à chaque lieue ſur le bord de la mer, aux pieds d'un rocher ſtérile, ſe montrer des villes & des villages plus beaux que ne le ſont la plupart des villes des autres païs, il s'imagine que c'eſt le gouvernement qui procure à la nation les moyens de bâtir & de ſe nourrir: de même quand dans ces deux états les particuliers des dernieres claſſes gagnent quelquefois des procès ſur ceux de la premiere, tout le monde ſe perſuade qu'il ne faut qu'avoir raiſon pour porter les juges à condamner les grands; & attribue volontiers à une prétendue liberté ce qui n'eſt dû qu'à la ſageſſe & à l'honnêteté de leurs tribunaux, qui oſent quelquefois im-

moler la grandeur à la juſtice. Quand les *Cambiaſi* de Gênes font bâtir à leurs frais des chemins publics, qui leur coûtent des ſommes immenſes ; quand le chevalier *Thron* brave à Veniſe les calomnies atroces & les perſécutions affreuſes des dévots & des méchants, pour engager le ſénat & le grand conſeil à délivrer le public de la vermine deſtructive des moines & de l'eſclavage onéreux de la cour de Rome, les Génois & les Vénitiens s'écrient, qu'il n'y a que des peuples libres qui donnent de pareils exemples de magnanimité, de grandeur d'ame & d'amour de la patrie : ce qui fait qu'ils s'imaginent être libres, quoiqu'ils ne le ſoient pas : & l'opinion fait chez eux le même effet que la réalité.

Il eſt certains philoſophes politiques qui ſoutiennent que les peuples des païs chauds ſont faits pour l'eſclavage, & ceux des climats froids pour la liberté. Les voyages & l'expérience m'ont fait voir tout le contraire. La cour de Pétersbourg ne peut faire goûter la liberté à ſes ſujets malgré toutes les peines qu'elle ſe donne depuis Pierre le Grand. Les états du Dannemark, après avoir joui quelque tems de la liberté, ſe ſont donnés

eux-mêmes un deſpote : ils pouvoient aſſujettir leur roi à des loix ; & ils ont mieux aimé l'exempter de toutes les loix. La Suéde, après avoir été abîmée par un prince abſolu, a voulu eſſayer l'état de liberté ; mais cette liberté lui devint bientôt ſi péſante qu'elle fut bien aiſe d'y renoncer. Différents autres peuples du Nord paroiſſent ne languir qu'après les chaînes & le bâton : les ſoldats & les païſans de ces païs font gloire d'avoir des officiers & des magiſtrats qui n'oublient jamais leurs dos : de même les employés dans les affaires publiques y ſont charmés d'avoir des ſupérieurs qui ne ceſſent de les occuper & qui les faſſent crever ſous le poids des travaux. Mais dès qu'on a paſſé les Alpes il ſe préſente une toute autre eſpèce de gens : ce ſont tous des peuples qu'il faut mener par la douceur & gouverner avec humanité. La méchanceté & la dureté du gouvernement les effarouchent & les révoltent. Le bâton, qui dans les païs du Nord vaut autant qu'une armée pour retenir les ſujets dans l'obéiſſance, a fait perdre, en Italie, l'état de Gênes à la maiſon d'Autriche. L'armée Autrichienne s'étant emparée en 1746, de la capitale de cet état, un ſergent eut la bruta-

lité de donner des coups de bâton à un païſan, parce qu'il ne faiſoit pas aller aſſez vîte, à ſon gré, un chariot chargé d'une piéce d'artillerie. Tous ceux qui furent témoins de cette barbarie en furent ſaiſis d'horreur & ſe jetterent dans l'inſtant ſur le ſergent & ſur ſa troupe : le ſergent eſt mis en pièces : on crie liberté : tout le monde court aux armes : le général Autrichien eſt obligé de ſe ſauver en chemiſe, & toute l'armée de prendre la fuite avec lui. Les habitants des climats chauds ſont plus ſenſibles que ceux du Nord aux injuſtices du gouvernement : c'eſt ce qui a fait chaſſer tant de fois les étrangers de l'Italie ; & ce qui y a cauſé dans tous les tems la deſtruction de tant d'armées Françoiſes & Allemandes : & c'eſt ce qui les y fera encore périr infailliblement à l'avenir, à moins que les uns ne renoncent à leur pétulance naturelle, & les autres à leur bâton. En paſſant, il y a quelques années, par Trente, je fus témoin d'un ſpectacle bien lugubre, occaſionné par la brutalité d'un officier Allemand. Un bataillon d'Autrichiens étant arrivé dans cette ville le matin, de très-bonne heure, cet officier vint loger dans l'auberge où j'étois. Toutes les chambres étoient occupées, & tout

le,

le monde étoit encore couché, hormis moi qui m'étois mis à la fenêtre pour prendre l'air: le garçon de l'auberge pria l'officier de paſſer dans la ſalle commune, juſqu'à ce que quelque voyageur s'éveillât & s'en allât, en ajoutant que les chevaux de poſte étoient déja commandés pour deux voitures qui devoient partir tout-à-l'heure; mais l'officier, au lieu de ſe tranquilliſer ordonna au garçon d'aller éveiller ces étrangers qui étoient des ſeigneurs Polonois, & de leur dire de ſa part qu'ils euſſent à lui céder une chambre: le garçon s'en excuſa le plus poliment qu'il put; mais l'officier s'emporta & leva ſa canne pour le frapper: alors le garçon tira un ſtilet de ſa poche & le plongea dans le cœur de l'officier qui expira ſur le champ: le domeſtique de cet officier voulut venir à ſon ſecours & fut tué de même, après quoi le meurtrier ſe ſauva, ſans qu'on ait jamais pu le déterrer. La chaleur du climat d'Italie n'eſt pas aſſez violente pour dégrader l'ame humaine. C'eſt au contraire une chaleur douce & agréable qui élève & qui agrandit l'ame au lieu de la retrécir: elle exalte tellement l'imagination, que bien des choſes regardées avec indifférence par les peuples du

Nord, offenſent vivement ceux du Midi. Tout cela fait voir combien le gouvernement féodal eſt contraire au climat de l'Italie & au tempérament des Italiens. Auſſi doit-il ſon origine à des nations venues du Nord.

Vous me direz que dans les états du pape le gouvernement féodal a été exterminé durant le pontificat d'Alexandre VI, Céſar Borgia ſon fils ayant aſſaſſiné lui-même à un grand repas tous les vaſſaux de St. Pierre; & que malgré cela les ſujets du St. Siège ſont les plus pauvres de toute l'Italie. Mais cela vient de ce que le gouvernement eccléſiaſtique eſt encore plus dur & plus mauvais que le gouvernement féodal. Ces princes qui ſont cenſés n'avoir point d'enfants, & qui ne peuvent tranſmettre leurs états à leurs parents, n'ont aucun intérêt à bien gouverner leurs païs & à faire le bonheur de leurs ſujets: il ne leur reſte donc qu'à ſatisfaire leurs fantaiſies & leurs paſſions. Je ne m'arrêterai pas davantage ſur cet article, puisque je me rappelle vous en avoir parlé fort au long dans une de mes premieres lettres.

Le marquis Tanucci, premier miniſtre de cette cour, frappe autant qu'il peut ſur le gouvernement féodal. Tous les procès qui

s'élèvent entre les vaſſaux de la couronne & leurs ſujets pour les droits exorbitans que ceux-là s'arrogent dans leurs fiefs, ſont toujours décidés à l'avantage des ſujets. Mais comme il n'y a point de loi qui prescrive les bornes qu'il faudroit aux droits immodérés des ſeigneurs, ceux-ci continuent toujours à opprimer leurs vaſſaux, & les opprimés aiment mieux, le plus ſouvent, ſouffrir que de plaider. Les païs de ce royaume, qui ne relevent que de la couronne, ſont beaucoup plus heureux que ceux qui ſont ſujets à des ſeigneurs. Quand on voyage dans cette contrée, on diſtingue aiſément les uns des autres: des corps preſque nuds: des viſages pâles & défaits vous annoncent la terre d'un vaſſal: une certaine aiſance, une eſpèce d'activité, des champs un peu plus cultivés vous indiquent les païs qui ne dépendent que du roi.

La nobleſſe Napolitaine eſt en général hautaine, & manque de bien des connoiſſances communes dans d'autres païs: celle de Sicile eſt plus polie, plus inſtruite, & déploye plus de talents dans la ſociété. L'éducation qu'on donne à Naples aux jeunes gentilshommes eſt ſans contredit la plus mauvaiſe de toute l'Italie: des prêtres ignorants

& vicieux, qui viennent de tous les coins du royaume, ſont les inſtructeurs ordinaires des Nobles: les parents ne cherchent que des gens qui les ſervent à bon marché, & s'embarraſſent très-peu des qualités & de la capacité de ceux qui doivent former leurs enfants. Je connois des maiſons de la premiere nobleſſe & des plus riches, qui ne donnent aux précepteurs de leurs enfants que le logement, un mauvais repas par jour & trente livres par mois, ſur leſquels appointements on tâche encore d'eſcamoter à ces pauvres prêtres quelques meſſes les jours de fête. La nobleſſe Napolitaine voyage peu: ces ſeigneurs font tout au plus un tour à Rome pour avoir l'honneur de baiſer les mules du pape: la nobleſſe Sicilienne voyage plus, & ſe hazarde d'aller plus loin: c'eſt encore une autre raiſon de ce que les nobles Siciliens ſont, indépendamment d'une éducation un peu meilleure qu'on leur donne, plus policés que les Napolitains. Ce défaut d'éducation dans les nobles fait que l'on trouve chez eux des vices que l'on voit rarement parmi la nobleſſe des autres païs. Le jeu & les contes ſont les ſeules reſſources de leurs ſociétés; mais il eſt dangereux de jouer ici parce que l'on joue

gros jeu, & que l'adreſſe l'emporte ſur le bonheur: il y en a même de ceux qui ne ſe font point de ſcrupule de l'employer en jouant avec le roi: les aſſiſtans le voyent, le roi lui-même s'en apperçoit quelques fois; mais ce qui eſt de mode, ne révolte pas. Les ſujets ordinaires des diſcours que l'on tient ici dans les aſſemblées, ſont les avantures du jour; & au défaut de vraies, on en forge des fauſſes, qu'il eſt facile de faire paſſer pour vraies dans une ville ſi grande & ſi peuplée. Les aſſemblées des Romains, leurs voiſins, ſont beaucoup plus intéreſſantes: les femmes Romaines reçoivent ordinairement une meilleure éducation & ont beaucoup plus de connoiſſances: les Romains aiment beaucoup à parler des affaires des cours étrangères: ils ſe mêlent de cenſurer toutes les actions & tous les règlements des princes: ils s'intéreſſent pour leurs guerres; & chacun prend, à ſa fantaiſie, le parti de l'une ou de l'autre des puiſſances ennemies. Les Napolitains au contraire ne s'embarraſſent de rien de ce qui ſe paſſe chez les étrangers: ils méconnoiſſent abſolument toutes les cours & toutes les nations de l'univers: il m'eſt arrivé plus de cent fois d'avoir été interrogé par des perſonnes

de la premiere qualité, ſi j'avois jamais vu dans mes voyages un autre roi, qui eût une cour auſſi brillante, des troupes auſſi belles, des revenus auſſi grands, que le roi de Naples. D'autres m'ont demandé, ſi les rois qui font la guerre & qui mettent deux ou trois cent mille hommes en campagne, poſſédoient des états auſſi puiſſants, & avoient des ſoldats auſſi braves que ceux de leur roi : pour lors j'avois ma réponſe toute prête, & je diſois que les Barbareſques devoient être bien plus puiſſants & bien plus braves encore, puiſqu'ils viennent tous les ans ſur les côtes d'*Otranto*, de *Tarento*, de la Calabre & de la Sicile enlever les païſans qui travaillent & les honnêtes-gens qui ſe promenent dans les villes près des bords de la mer, ſans que les braves Napolitains ayent jamais été enlever à ceux de Tunis ou d'Alger un ſeul mouton. Il n'eſt pas étonnant que le gros des Napolitains ait ſi peu de connoiſſance des nations étrangères & de ce qui ſe paſſe chez elles, puiſqu'on n'apprend à la jeuneſſe ni la géographie, ni l'hiſtoire moderne, ni la politique : on n'y lit pas même les gazettes étrangères, hormis les mauvaiſes gazettes d'Italie. Le directeur de la poſte m'a dit qu'il n'y a

qu'une ſeule perſonne qui faſſe venir une gazette Allemande, & deux ou trois qui ayent celle de Leyden. Du tems de la derniere guerre en Allemagne, Rome étoit partagée en deux factions, dont l'une tenoit pour le roi de Pruſſe & l'autre pour la maiſon d'Autriche: cette manie avoit gagné juſqu'aux couvents: les moines, ces ſpectateurs indolents des miſères humaines, étoient dans une guerre perpétuelle entr'eux, pour la guerre qui ſe faiſoit en Allemagne: toutes les fois qu'il arrivoit à Rome quelque nouvelle d'une bataille, il y avoit une autre bataille entre les moines de l'un & de l'autre parti, parce que les uns exagéroient trop la victoire & que les autres vouloient au contraire la réduire à rien. J'ai vu des moines qui ſont partis de Rome, les uns parce que dans leurs couvents ils ſe trouvoient les plus foibles, les autres parce que ces combats & ces diſputes les portoient à des excès. La canaille des *Transtevere*, qui eſt l'élite des Romains pour la bravoure, ne le cédoit pas aux moines; les enfants formoient deux corps ennemis, qui ſe livroient ſouvent des combats meurtriers: les Pruſſiens & les Autrichiens s'aſſembloient en troupes dans les places publi-

ques & commençoient la bataille en ſe lançant des pierres ; puis ils en venoient aux mains & terminoient le combat par des coups de poing & de pied. Durant la même guerre, je vins de Rome à Naples, où je trouvai tout le monde en paix ; & l'on n'y parloit pas plus des Pruſſiens & des Autrichiens, que l'on y parle aujourd'hui de la révolte d'Aly-Bey. Le commun des voyageurs ne connoît point du tout la nobleſſe Napolitaine, parce qu'il n'y a que quelques maiſons qui reçoivent les étrangers ; & ces ſeigneurs ſont tout différents du gros de la nobleſſe. En général les maiſons de Naples où il y a quelque dame étrangère, comme de Rome, de Gênes, de Florence, &c. ſont montées ſur un bien meilleur ton que les autres ; & ces dames y ont introduit les manieres & les goûts de leur païs.

Un voyageur François, qui a compoſé un Roman de ſes voyages, rapporte que la cour de Naples oblige la premiere nobleſſe de ſes états à reſter à Naples, tant pour l'empêcher de remuer, à force de l'avoir toujours ſous ſes yeux, que pour l'obliger à des dépenſes qui l'affoiblifſent. Mais il eſt conſtant que le roi ne gêne point la nobleſſe à

cet égard : il n'y a que ceux qui ont des charges à la cour, qui ne peuvent pas s'en éloigner ſans la permiſſion du roi ; & cela ſe pratique par-tout ailleurs : les autres nobles font leur ſéjour à Naples & à Palerme, pour ne pas s'ennuyer au milieu des païſans : car les campagnes de la nobleſſe de ces royaumes ſont les plus miſérables & les plus ennuyantes de tout l'univers ; ou pour mieux dire, cette nobleſſe n'a point de maiſons de campagne du tout, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques vieux châteaux délabrés, avec quelques vergers à côté : on ne rencontre de véritables maiſons de plaiſance, que dans les environs de Naples & de Palerme : mais il s'en faut de beaucoup qu'elles égalent pour la beauté & pour la magnificence, les maiſons de campagne qui ſe voyent dans le reſte de l'Italie. D'ailleurs, la vie que la plupart des Gentilshommes mènent à leurs campagnes, ne leur procure d'autre agrément que celui de pouvoir jouir de la ſolitude & d'un repos non interrompu, après le fracas, les peines & les débauches de la ville. Il y a en outre quantité de gentilshommes qui paſſent toute leur vie ſoit dans les villes des provinces, ſoit à la cam-

pagne ; & pour qui un voyage à Naples ou à Palerme eſt comme pour nous un voyage dans les païs étrangers. Dans les autres païs que je connois j'ai remarqué que l'abſence continuelle des gentilshommes de leurs terres, eſt très-pernicieuſe à l'agriculture & à l'intérêt de l'état ; mais dans ces païs-ci il me paroît que les païſans gagnent plutôt qu'ils ne perdent, par l'abſence de leurs ſeigneurs : car avec les droits qu'ils ont & le caractere que je leur connois, il eſt évident que la plupart ne feroient que vexer leurs ſujets : il eſt vrai que les officiers qu'ils y tiennent ne les ménagent pas non plus ; mais il eſt plus aiſé de ſatisfaire la cupidité d'un petit officier, qui ne connoit point le luxe des grandes villes & qui n'a pas de grands beſoins, que d'aſſouvir l'inſatiabilité des ſeigneurs, accoutumés aux vices qui regnent dans les capitales.

## LETTRE VINGTIEME.

*Naples le 28. Octobre 1775.*

On dit que les Italiens ne connoiſſent que le luxe extérieur, & qu'ils s'en dédommagent par une grande économie au dedans. Cela eſt vrai en général ; mais il faut en excepter les Lombards & les Vénitiens qui ſont de grandes dépenſes à la campagne, & de beaucoup plus grandes que le commun des voyageurs ne ſauroient ſe le figurer. Les Napolitains ſurpaſſent tous les autres peuples de l'Italie pour le luxe du déhors & pour la meſquinerie dans l'intérieur de leurs maiſons. Tout eſt brillant à Naples & tout y éblouit les yeux, ſans ſatisfaire le goût & le bon ſens : les égliſes ſont toutes pavées de marbre, toutes couvertes d'or, toutes ornées de tableaux ; mais on y a négligé l'architecture : les égliſes de Rome ſont belles & majeſtueuſes & celles de Naples ne ſont que jolies.

Quand j'ai vu, pour la premiere fois, l'égliſe de Ste. Claire dans cette derniere ville, j'ai cru entrer dans une ſalle deſtinée à des feſtins. Les hôtels de la nobleſſe frappent la vue par leur grandeur; mais ils choquent le goût par leurs défauts en fait d'architecture: les voitures des perſonnes aiſées ſont riches; mais il n'y a gueres que des voitures coupées, & pas trois beaux carroſſes de parade; les avocats, les marchands, la nobleſſe, enfin toutes les perſonnes d'une certaine condition & tous ceux qui veulent s'élever au deſſus du peuple, ſont obligés d'avoir des voitures bien peintes & bien dorées, de beaux chevaux, quantité de domeſtiques & une ſuperbe chaiſe à porteur, dont les dames ſe ſervent le jeudi & le vendredi de la ſemaine ſainte. La plupart de ceux qui ont équipage, ſe font précéder par des coureurs: les principales familles en ont quatre & même ſix: la nuit, chaque coureur porte un flambeau à la main, ce qui, dans les rues les plus fréquentées par les carroſſes, fait un très-bel effet. Les domeſtiques ont ordinairement deux ſortes de livrée, dont l'une eſt très-riche, & l'autre très-vilaine: celle-ci ſert pour tous les jours, & l'autre pour les jours de ſolem-

nité. Les dames Napolitaines ont deux jours dans l'année pour ſe montrer dans tout leur faſte : ce ſont le jeudi & le vendredi ſaint. Le matin du jeudi elles paroiſſent en carroſſe, où elles étalent tout ce qu'elles ont de plus beau & de plus magnifique en voitures, en chevaux, en livrées. Elles ne ſont elles-mêmes habillées qu'en noir ; mais la coëffure, les pierreries & la gorge découverte, dédommagent les yeux du public de la ſimplicité des robes. L'après dîner & le lendemain on ne voit plus de carroſſes dans les rues : les hommes vont à pied, & les femmes ſe ſervent de chaiſes à porteur, les plus belles & les plus riches du monde. Ceux qui n'ont vu de ces chaiſes qu'en France, en Hollande & en Angleterre, ne ſauroient s'en former d'idée. La dame eſt précédée d'une troupe de coureurs & de domeſtiques ; & la nuit tous ces coureurs portent des flambeaux : des pages ſuperbement habillés ſe tiennent aux deux côtés de la chaiſe, mais de façon qu'ils ne puiſſent pas empêcher les ſpectateurs de voir la dame de tous les côtés : d'autres domeſtiques ſuivent la chaiſe à une certaine diſtance : la dame aſſiſe s'y fait voir la gorge découverte & chargée de diamans : les glaces

ſont baiſſées des quatre côtés, & les ouvertures ſont ſi grandes, que tout le corps eſt expoſé à la vue, depuis la tête juſqu'aux pieds. Une dame Napolitaine aime autant reſter renfermée dans un coin de ſa maiſon, que de ſortir ſans ſe montrer toute entiere aux yeux du public. C'eſt ce qui fait que les voitures Napolitaines de toute eſpèce ont de plus grandes ouvertures & par conſéquent de plus grandes glaces que celles des autres païs: c'eſt avec cette pompe & cette coquetterie, que ces dames vont viſiter les égliſes & pleurer la paſſion de Jéſus-Chriſt.

Les hommes ont, à leur tour, leurs jours de parade qui ſont les vendredis du mois de Mars. Dans ces jours on les voit ſe promener dans leurs plus beaux équipages depuis la *ſtrada nuova* juſqu'au pont de la Madelaine. Six chevaux des plus beaux ſont ordinairement attelés à des carroſſes les plus riches que l'on puiſſe voir: les dames y accompagnent les hommes; mais dans ces jours ce ne ſont pas elles qui ſont la principale figure: ce ſont les équipages & ſur-tout les chevaux. Les promenades que les Pariſiens ſont aux *Longschamps* les derniers jours de la ſemaine ſainte, n'ont rien de comparable à celles des

Napolitains. Contre un bel équipage on voit, dans ces promenades des Parisiens, cinquante vilains fiacres, où un postillon Napolitain auroit honte de se montrer. Les files continuelles de carrosses qui se suivent presque sans interruption, des deux côtés de la rue *Toledo* & de celle de *St. Lucia*, présentent tous les jours ici, à certaines heures, un spectacle beaucoup plus brillant que ne l'est celui de la promenade aux *Longs-champs*; & il faut bien avoir la rage de se faire voir pour pouvoir essuyer les incommodités de cette promenade, qu'une poussière épaisse & continue rend détestable à ceux qui sont plus délicats que frivoles.

Les artisans ont de même leurs jours d'ostentation, qui sont ceux où chaque quartier fait la procession de la Fête-Dieu: dans cette procession les artisans & le reste du bas peuple, qui est au-dessus des Lazzarons & au-dessous des gens d'une certaine condition, paroissent dans le faste le plus ridicule que j'aie jamais vu. Figurez-vous deux à trois cents Hercules au teint couleur de bronze, aux mains noires & calleuses, marchant sur deux files, en habits galonnés & brodés, l'épée à côté & un bonnet blanc sur la tête: ce

bonnet m'a fait rire : on diroit qu'ils ont vuidé leur bourſe pour s'habiller, & que perſonne n'a plus le ſou pour s'acheter une perruque. J'ai demandé la raiſon de cette plaiſante coëffure, & on m'a dit que tous ces gens ſe font couper les cheveux pour pouvoir travailler à leur aiſe durant les chaleurs de l'été, & que pour cette même raiſon ils ne veulent point de perruque.

Les païſans ont auſſi leurs jours de parade qui ſont le 6 Mai, où l'on fait faire à St. Janvier ſon fameux miracle dans un des pavillons, *Seggi*, de la nobleſſe, & le 8 du mois de Septembre où l'on célébre la fête *de la Madonne di pié di grotta*. Pour lors une foule immenſe d'hommes & de femmes de la campagne, qui vont preſque nuds toute l'année, viennent en ville parés comme des poupées & les femmes ſur-tout, dont la plupart ont des corps & des tabliers de ſoie garnis de galons d'or ou d'argent. La fête du jour de la *Madonne di piè di grotta* eſt celle de toute l'année que l'on célébre le plus ſolemnellement à Naples ; & à cet égard la *Madonne* l'emporte ſur St. Janvier, quoique la ſainte Vierge ne ſoit dans l'eſprit des Napolitains qu'une pauvre ſainte en comparaiſon

raiſon du grand St. Janvier. Le roi, la reine & la famille royale vont en grande pompe viſiter ce jour-là l'égliſe de cette Madonne qui eſt au pied du Pauſilipe: les courtiſans, les autres gens de la cour, tout le monde enfin qui a équipage, ſuit en voiture la famille royale. Les têtes des chevaux ſont ornées de plumes plus grandes, plus variées & plus belles que celles des dames de Paris: le roi & la reine ſe montrent pour lors au peuple dans tout leur éclat: les carroſſes vont lentement, pour que tout le monde puiſſe les voir à ſon aiſe: le peuple leur témoigne la joye qu'il a de les voir par des acclamations & des geſtes plus ou moins énergiques ſelon qu'il leur eſt plus ou moins affectionné. Comme les ſouverains d'aujourd'hui ſont beaucoup chéris de leurs ſujets, je leur ai vu donner des témoignages extraordinaires d'allégreſſe, ſur-tout à la reine. J'ai vu entre autres, des femmes qui s'imaginant ſans doute qu'une ſi bonne reine ne ſauroit être qu'une ſainte, s'empreſſoient à lui préſenter leurs chapelets pour les faire bénir par l'attouchement de ſes mains: la reine ſourioit à ces bonnes femmes, & les contentoit. Si les princes ſavoient combien il leur eſt aiſé de ſe faire aimer de leurs

ſujets, je ne crois pas qu'il y en eût un ſeul aſſez inſenſible pour ne pas préférer ce plaiſir à tous les autres.

Les eccléſiaſtiques de Naples ſont ceux de toute l'Italie qui ont le plus d'occaſions de ſe livrer à l'oſtentation dans leurs égliſes, & qui le font avec le plus de pompe. Les quarante-heures, les fêtes des patrons, celles d'autres ſaints, une infinité de fêtes de la vierge, leur fourniſſent cent occaſions par an, de faire briller leurs égliſes & d'y briller eux-mêmes. Alors la grande meſſe s'annonce par la décharge d'une furieuſe quantité de très-petits canons qui font pourtant un très-grand bruit : l'égliſe eſt parée comme une ſalle de feſtins : deux orcheſtres de muſiciens font retentir l'égliſe avant & durant la meſſe : les meilleurs chanteurs, les plus habiles violons, les plus agréables joueurs d'inſtruments à vent ſe font entendre tour-à-tour *à ſolo* l'un à l'envi de l'autre : le monde accourt de tous côtés : on applaudit aux uns ; on critique les autres, puis on cauſe avec les voiſines, on fait des propoſitions, on s'accorde, on ſe donne des rendez-vous : en attendant la meſſe avance ſans que perſonne s'en apperçoive le moins du monde ; & lorſque tous les ſolos

ont fini, on s'en va, & on laiſſe les prêtres achever leur beſogne à leur aiſe.

Juſqu'à préſent vous n'avez vu, Monſieur, les Napolitains que dans leur extérieur : vous allez maintenant les voir dans l'intérieur de leurs maiſons. Venez avec moi à l'heure du jeu chez la ducheſſe de . . . . qui eſt la femme d'un des premiers officiers de la cour, & de la premiere nobleſſe du royaume : vous monterez dans l'obſcurité un bel eſcalier qui n'eſt point éclairé, & où perſonne ne vous empêchera de vous caſſer la tête : vous paſſerez enſuite dans une grande ſalle, où ſe tiennent quatre domeſtiques que vous ne verrez pas : mais qui viendront au devant de vous, & qui, faute de lumiere, vous marcheront ſur le pied, ou vous heurteront contre le nez : ceux-ci vous conduiront dans l'antichambre où vous trouverez une chandelle de ſuif, & de-là vous paſſerez dans la chambre de la ducheſſe, qui eſt éclairée par une belle bougie, avant que le jeu commence, & par deux durant la partie. Toutes les maiſons de Naples, hormis une vingtaine, ſont éclairées de cette façon, excepté dans le cas d'une aſſemblée extraordinaire. En échange on joue très-gros jeu &

les honnêtes gens y ſont toujours les dupes : ceux-ci de leur côté s'efforcent de réparer leurs pertes par de nouveaux réglements ſur l'épargne de la maiſon ; on diminue la table ; on retranche du ſalaire des domeſtiques ; on renvoye pour quelque tems les précepteurs des enfants ; on fait moins de ſoupers au Pauſilipe ; on ſe gêne en tout, & on fait bien pire encore. Je connois une dame qui, après des pertes continuelles au jeu, & après avoir ſongé à bien des moyens pour les réparer, trouva qu'il ne lui en reſtoit plus d'autre, que d'ordonner que dans l'antichambre une ſeule chandelle ſuffiroit déſormais pour deux ſoirées. Comme je ſuis faufilé ici avec quantité de ſeigneurs, il m'arrive de diner ſouvent chez eux en famille : mais leur table eſt trop frugale pour mon appétit : ce n'eſt guere que des légumes & quelques plats de mauvais poiſſons avec un peu de mauvaiſe viande : cependant il y a un certain nombre de maiſons, où l'on fait grande chére ; & telles ſont principalement les maiſons Siciliennes & celles où quelque dame étrangère a introduit le goût de ſon païs pour l'abondance & la délicateſſe. La nobleſſe de ces contrées tient un grand nombre de domeſti-

ques : ce ſont des pages, des chapelains, des maîtres d'hôtel, des valets de chambre, des coureurs, des cochers, des valets, des ſecrétaires, des écrivains, tous gens qui meurent de faim, car ils ne ſont pas nourris ; & leurs ſalaires ſont ſi petits, que s'ils veulent ſatisfaire leur appétit, ils ſont obligés de ſe paſſer de chemiſe. Ce ſeroit une famine générale dans la claſſe des domeſtiques, ſi quelquefois les dames n'avoient pas pitié de leurs pages ; ſi les maîtres d'hôtel qui n'ont ordinairement que trente ou quarante livres par mois pour ſe nourrir & ſe loger eux, leurs femmes & leurs enfants, n'en voloient pas cent par mois à leurs maîtres ; ſi les ſecrétaires & les écrivains ne s'entendoient pas avec les officiers que les ſeigneurs ont dans leurs fiefs, pour y exercer d'accord toutes ſortes de friponeries ; ſi les cochers n'étoient pas de moitié avec ceux qui livrent la paille & l'avoine ; ſi les chapelains ne portoient pas les billets doux, & ne ménageoient pas les entrevues des amans.

Si un Comte ou un Baron Allemand avoit la moitié des revenus qu'ont certaines grandes familles de ce païs, il feroit crever d'indigeſtion vingt perſonnes par an, qui vien-

droient écouter les diſcours de ſon grand aumonier ſur l'ancienneté de ſa famille, & de ſon grand veneur ſur les parties de chaſſe qui ſe font dans les forêts de ſon excellence ; & il iroit encore à Paris ſe faire admirer par les François, & en Italie clabauder contre les aubergiſtes & la frugalité de ſes habitans, au-lieu que ces grands ſeigneurs Napolitains ont bien de la peine à ſe tirer d'affaire eux-mêmes au milieu de tant de monde qu'ils affament, faute de connoître les vrais principes de l'économie.

Les étrangers qui viennent à Naples, ſont ordinairement adreſſés au prince de *Francavilla :* ceux-là n'apprennent rien de tout ce que je viens de dire : ils retournent chez eux en publiant par-tout que la nobleſſe Napolitaine eſt la plus ſplendide & la plus polie de l'Europe ; comme ceux qui ont connu le feu prince de *St. Severo* & le feu duc de *Noia* ont raconté que les grands ſeigneurs de Naples ſont remplis de connoiſſances profondes ; & comme ceux qui connoiſſent l'abbé *Galliani* & le pere *della Torre*, divulguent que Naples eſt le ſiége des beaux eſprits & des grands phyſiciens.

Les amuſements ordinaires des Napoli-

tains ſont le jeu, les promenades au bord de la mer, des ſoupers à *St. Lucia* & au Pauſilipe, les caffés, des parties de débauche, la muſique & les théatres. Les jeux ſont tous ruineux, & ils n'amuſent véritablement que les grecs : les promenades du ſoir & de la nuit, ainſi que les ſoupers à *St. Lucia* & au Pauſilipe valent mieux; mais il faut aimer la galanterie, ſans quoi on n'a d'autre plaiſir que d'être ſpectateur des amourettes & des intrigues galantes des autres. Les caffés ſont très-propres à égayer l'eſprit, parce qu'ils ſont très-fréquentés & qu'il y regne une liberté & une vivacité extrême ; mais les femmes n'y viennent pas comme à Véniſe & dans quelques autres villes d'Italie. Les théatres & la muſique ſont les choſes qui m'affectent le plus ici.

Le théatre de St. Charles, qui eſt grand & ſuperbe, mais où l'on entend à peine les acteurs, eſt deſtiné au grand opéra. On y joue ordinairement les opéras de Métaſtaſe, qui ſont bien autre choſe que certaines miſérables piéces que vous avez vues à Paris au jeu de paume que l'on appelle le théatre du palais royal : la muſique ne vaut pas beaucoup cette année à ſaint Charles : auſſi je m'en

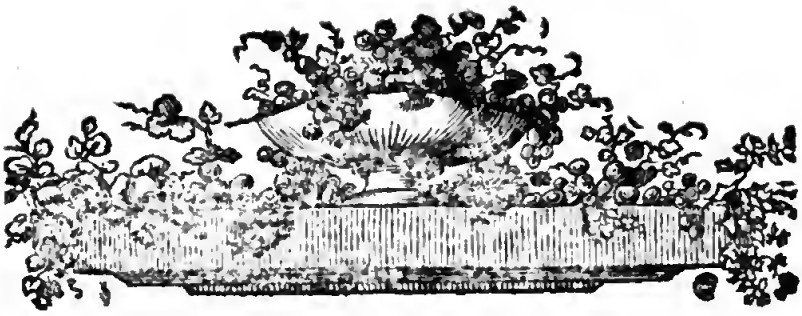
embarraſſe fort peu ; car je n'aime pas beaucoup l'opéra ſérieux des Italiens ; je n'aime pas voir Brutus & Caton défigurés par des caſtrats : je m'accommode beaucoup mieux de l'opéra comique : il eſt vrai que les piéces des Italiens en ce genre ne valent pas, pour le goût & le bon ſens, les opéras comiques des François : & certainement les Italiens ſeroient inſupportables avec leurs opéras comiques, s'ils ne ſuppléoient pas au défaut du bon goût par une foule d'extravagances & de bêtiſes ſi extraordinaires, que l'homme le plus ſérieux ne ſauroit s'empêcher d'en rire. D'ailleurs *Paiſiello* & *Piccini* compoſent la muſique pour les deux théatres où l'on joue ces opéras ; & il eſt inutile de vous dire quels hommes ſont ces deux compoſiteurs.

La muſique Napolitaine eſt, ſans contredit, la meilleure de toutes, & elle l'a toujours été. Les plus grands maîtres en cet art ont toujours été des Napolitains. En France on écrit aujourd'hui beaucoup ſur la muſique, mais on n'en fait point ; ici on n'écrit point ſur ce ſujet, mais on fait en échange d'excellente muſique. On veut en France de la muſique raiſonnée ; mais cette muſique rai-

ſonnée écorche les oreilles. Les maîtres de chapelle du reſte de l'Italie, s'efforcent de mettre beaucoup d'artifice dans leur muſique; mais les Napolitains aiment mieux qu'on n'y ſente point d'artifice du tout: ils font leur muſique pour les ſens & pour le cœur & non pour la métaphyſique.

Il y a ici pluſieurs ſéminaires qu'on appelle conſervatoires, où l'on apprend la muſique à de pauvres enfants qui y ſont auſſi nourris & logés. Cela fait que les théatres & les orcheſtres ſont toujours pourvus d'une certaine quantité de bons muſiciens. A Naples & dans tout le reſte de l'Italie on n'admet point ſur les théatres des opéras ſérieux, des chanteurs ou des chanteuſes qui ne connoiſſent point la muſique, & quant aux opéras comiques, on ne reçoit ordinairement de ces gens que pour faire les rôles de bouffons, & encore cela ſe fait-il rarement. Les Italiens ſont tous naturellement chanteurs: ils ne vont jamais au théatre, qu'ils n'emportent dès la premiere fois les airs qui leur ont plu, & qu'ils ne ſachent, pour la plupart, les rendre auſſi bien que l'ont fait les chanteurs eux-mêmes. En France c'eſt tout le contraire: leurs chanteurs de théatres ne ſavant pas chan-

ter ; & ils ne rendent jamais l'air, comme le maître de muſique l'a compoſé. Les François ſe vantent & ſe conſolent de ce que leurs opéras ſont courts ; & ils ont bien raiſon. Indépendamment de la muſique les Italiens ont, en fait de ſpectacles, encore un autre avantage ſur les François, qui eſt qu'ils ne vont pas aux ſpectacles comme l'on va à l'égliſe pour entendre la meſſe le dimanche, mais pour s'amuſer encore de pluſieurs autres manieres, à faire des viſites à leurs connoiſſances & à leurs belles, à cauſer, à ſe régaler de glaces, à jouer, à ſouper, à faire l'amour ; & tout ſpectacle que l'on joue plus d'une fois, ne mérite pas mieux à mon avis.



## LETTRE VINGT-UNIEME.

*Naples le 30. Octobre 1775.*

Je n'ai pas coutume de vous écrire des choſes que vous pouvez aiſément apprendre dans les livres des voyageurs. Je ne puis cependant pas m'empêcher de vous entretenir un peu ſur la ville de Naples; parce que je m'imagine que, comme elle m'a toujours extrêmement frappé, toutes les fois que j'y ſuis venu, vous devez de même relire avec un nouveau plaiſir les nouvelles deſcriptions qu'on vous en fait. Quand on eſt à environ une lieue de Naples, on s'apperçoit déjà qu'on s'approche de la ville la plus bruyante de l'univers. D'abord un bruit éloigné & confus frappe vos oreilles: enſuite vous diſtinguez inſenſiblement le chant des muletiers, des païſans, les cris des enfants, le bruit des carroſſes, des cabriolets, des chaiſes, la voix perçante des femmes, les diſcours vifs & ani-

més des hommes qui vont en ville & de ceux qui en reviennent en troupe. Ce bruit augmente à meſure que vous avancez ; & quand vous n'êtes plus qu'à une demi-lieue de la ville, vous entendez tout à la fois le tintamarre du dehors & le fracas du dedans. Vous vous imagineriez que le peuple le plus vif de la terre célèbre ce jour-là une fête extraordinaire : c'eſt cependant l'hiſtoire de tous les jours depuis l'aurore juſqu'à minuit. On ne voit rien de pareil dans les villes les plus grandes & les plus peuplées de l'Europe à l'occaſion de leurs plus grandes ſolemnités. Vous avez vu à Paris, les derniers jours de la ſemaine ſainte, les promenades à *Longchamp :* le bruit des carroſſes, des gens à pié & à cheval, que vous avez entendu alors, n'eſt qu'un ſilence en comparaiſon de ce qui ſe paſſe ici tous les jours.

La ville renferme, non pas ſix cent mille habitans, comme le dit un voyageur des plus modernes, mais certainement trois à quatre cent mille : on diroit que ſes habitans ſont toujours dans les rues & qu'ils crient tous à gorge déployée. Je crois qu'un homme curieux pourroit bien aiſément découvrir tous les ſecrets des gens qui vont à pied, s'il vou-

loit ſe donner la peine de ſuivre ceux qui parlent d'affaire entre eux : car tout Napolitain ne parle pas ſeulement haut ; mais il crie ; & comme la police & le gouvernement n'y maintiennent point d'eſpions, & que perſonne ne fait non plus ici ce métier de ſoi-même, tout le monde parle à ſes amis, en public, de ſes affaires, avec auſſi peu de réſerve, que ſi perſonne ne pouvoit l'entendre : c'eſt une expérience que je fais très-ſouvent & contre mon gré, lorſque je me promène tout ſeul dans les endroits les plus fréquentés ; mais lorſque je ſuis en compagnie, je ſuis bien ſûr que les avis de mes compagnons me garantiſſent de ce déſagrément.

Naples eſt la plus belle de toutes les grandes villes : elle eſt toute pavée de larges dalles : les rues ſont ordinairement droites & aſſez larges : on ne voit ni à Paris ni à Londres une rue égale à celle qu'on appelle ici *Strada di Toledo :* les maiſons ſont hautes & à toits plats : ces toits ſont faits ainſi, non pas pour y bâtir des jardins en l'air, comme le racontent bien des voyageurs, mais pour y mettre des pots à fleurs, & des vaſes avec des arbres fruitiers, pour s'y prome-

ner, pour y converſer avec les perſonnes qui ſont logées dans la même maiſon & avec celles des maiſons voiſines : les galants en tirent ſans doute encore d'autres avantages. La pluie ne fait aucun dommage à ces toits, parce qu'ils ſont bâtis d'une terre que l'eau ne fait qu'endurcir, & qui imite la fameuſe pouzzolane que vous connoiſſez aſſez. La ſituation de cette ville ne ſauroit être plus belle : vers le Nord, de riches côteaux couverts de vignobles, de vergers, d'arbres fruitiers, de figuiers, d'oliviers, d'orangers, de citroniers, & parſemés de villages, montent inſenſiblement à la campagne heureuſe : au Midi un golfe, large de douze milles & long de trente, arroſe la ville, & forme une taſſe, que les Napolitains appellent *cratere*, nom que les anciens lui ont déja donné. A l'Orient ſe préſente une plaine qui conduit au mont Véſuve ; & à l'Occident une partie de la ville s'élève vers le mont St. Elme, où eſt le château de ce nom, avec une chartreuſe au pied, d'où l'on jouit de la vuë la plus raviſſante qu'on puiſſe imaginer : car en face vous avez la mer & pluſieurs îles : ſous vos pieds vous voyez la grandeur & le plan de Naples, avec les jardinages qui l'environ-

nent : ſi vous promenez vos yeux ſur le rivage, vous êtes enchanté par quantité de petits caps, & par de jolis villages dont cette plaine eſt parſemée : un peu plus loin ſe préſente le mont Véſuve, qui envoye en l'air tantôt de la fumée, tantôt du feu.

Cette ville a pourtant, ainſi que preſque toutes les autres de l'Italie, un très-grand inconvénient : c'eſt de manquer de promenades publiques, où l'on puiſſe être à l'abri du ſoleil. Il n'y a point de jardins publics, ni de ces allées d'arbres ſous leſquels on ſe promène dans les villes de la Hollande, ſans voir les rayons du ſoleil ; faute de pareilles promenades ceux qui n'aiment pas de ſe promener dans les rues à l'ombre des maiſons, ſont obligés de ſe tenir à la maiſon juſqu'au ſoir, & de paſſer toute la journée ſoit à jouer ou à s'ennuyer. Cependant pour ne pas périr faute d'exercice, on va ſe promener le ſoir & la nuit après les ſpectacles au bord de la mer ; mais ces promenades nocturnes produiſent deux inconvénients, l'un eſt qu'à la faveur de l'obſcurité on ſe livre à toutes ſortes de débauches, & qu'il ſe commet, de tems en tems, bien des déſordres ; l'autre, que l'on perd le tems le plus précieux du

ſommeil, & que l'on fait du jour nuit, & de la nuit jour, au grand préjudice de la ſanté. Si les Napolitains avoient des promenades publiques, je crois que la nobleſſe y deviendroit peu-à-peu plus ſociable. La plupart des nobles n'étant accoutumés juſqu'à préſent de ſe voir que par des motifs de parenté, de jeu ou de galanterie, ils s'apprivoiſeroient inſenſiblement & deviendroient des êtres plus populaires & plus traitables par l'habitude de voir toujours une foule de monde dans les promenades.

Le commerce de Naples eſt peu conſidérable, & celui des Napolitains l'eſt encore moins: la Calabre, la Pouille, la Campagne heureuſe envoyent ici une partie de leurs productions, de la ſoie, du coton, des vins, du bled, de l'huile, de l'alun, des figues, des oranges, des citrons, de la manne, du ſuc de régliſſe; & les Anglois, les Hollandois, les François, les Danois, les Suédois viennent tirer tout cela des magaſins, tandis que le gros du peuple Napolitain ſe borne à faire des maccarons, des cordes de violon, des boëtes de la lave du mont Véſuve; à tricoter des bas; à courir de couvent en couvent mendier la ſoupe; à voler

des

des mouchoirs ; à vendre des fruits ; à revendre les draps, les étoffes de goût, les bijoux, les quincailleries, venues de l'étranger. Cependant Naples eſt de toutes les villes d'Italie, celle qui devroit avoir le commerce le plus floriſſant par ſa ſituation auprès de la mer, par ſa grande population, par l'affluence d'une nobleſſe très-riche, par la commodité qu'elle a d'attirer chez elle toutes les productions des deux royaumes, par la fécondité du terrein, par la douceur du climat de ces contrées ; enfin par la pareſſe & l'indolence de ſes voiſins. Les étrangers qui viennent ici, ſont dans la coutume d'attribuer ce défaut de commerce à la pareſſe & à l'indolence de ce peuple. J'ai moi-même apporté ici cette prévention, lorſque j'y ſuis venu pour la premiere fois ; mais un plus long ſéjour & plus d'attention m'ont perſuadé du contraire : les Napolitains ne ſont point naturellement pareſſeux : le climat n'engourdit point les hommes : cela ſe voit à l'activité & à l'aſſiduité de ceux qui exercent quelque métier : mais il y a d'autres inconvénients qui s'oppoſent au commerce, & qui étouffent l'induſtrie. La nobleſſe, les curiaux, les gens en place, le clergé & les moines ſur-tout

poſſédent toutes les terres & preſque tout l'argent de ce Royaume. Tous ces gens fuyent le commerce; la nobleſſe par orgueil; les curiaux & les gens employés aux affaires de la cour & de l'état par néceſſité, les moines & le clergé par un principe de leur profeſſion: le reſte des habitans ne peut pas faire le commerce, parce qu'il manque de terres & d'argent: cette claſſe d'hommes ne peut embraſſer que des profeſſions qui exigent peu de fonds; & ces profeſſions ne ſont pas ſuffiſantes pour faire proſpérer le commerce. Outre cela, la vanité des nobles & des gens de loi, qui veulent tous avoir un grand nombre de domeſtiques, rendent fainéans & inutiles à jamais une immenſe quantité d'individus, néceſſaires aux fabriques & au commerce; de plus, tant de curiaux ont fait de cette ville le ſiége de la chicane; & où il doit y avoir du commerce, il ne faut pas de chicane: enfin les officiers du port & de la marine ſont de vrais brigands qui vexent & pillent tous les vaiſſeaux qui apportent des marchandiſes, & tous ceux qui en exportent; de ſorte que le port de Naples eſt plus décrié chez les mariniers modernes pour les avanies qu'ils y reçoivent, que ne l'étoient

chez les anciens ſylla & Caribde, pour les dangers qu'ils y couroient.

Vous me demanderez ici comment il peut ſe faire après cela, que trois à quatre cent mille ames trouvent de quoi ſubſiſter au milieu de cette pareſſe. Je vais vous l'expliquer. La nobleſſe, qui eſt très-nombreuſe, vit des revenus qu'elle tire de ſes terres. Trente ou quarante mille curiaux ſubſiſtent de la rage des nobles qui ſont tous en procès ſoit entre eux, ſoit avec leurs ſujets; de la pauvreté des débiteurs qui plaident pour retarder les payements; de la rapacité des couvents qui diſputent à tous les propriétaires leurs maiſons & leur terrein; enfin de l'ignorance de tout le monde, qui, comme par-tout ailleurs, eſt gouverné par des loix que perſonne n'entend, & que des Juriſconſultes ont faites pour qu'elles ſoyent toujours le jouet des juriſconſultes. Cent mille domeſtiques de toute eſpèce, ſecrétaires, écrivains, pages, valets de chambre, laquais, coureurs, cochers, cuiſiniers vivent en partie des petits ſalaires, en partie des grands vols qu'ils font à tant de nobles & à tant de curiaux, leurs maîtres. Cent quarante-neuf couvents, quatre égliſes principales, deſſervies par des chanoines, qua-

rante-trois égliſes paroiſſiales, ſoixante-dix autres égliſes, cent trente oratoires, cinq ſéminaires eccléſiaſtiques nourriſſent pluſieurs milliers de fainéans vigoureux, qui ſavent par cœur quatre mots de latin: onze hôpitaux, dont le principal, qui s'appelle de l'Annonciate, jouit de plus de quatre cent mille écus de revenus; & les ſoupes qu'on diſtribue tous les jours dans pluſieurs couvents, font végéter les fainéans foibles ou malades, & nombre de ceux qui ſont trop orgueilleux pour mendier, & trop pareſſeux pour travailler, qu'on appelle ici comme dans tout le reſte de l'Italie, pauvres honteux. Les *Lazzaroni*, dont le nombre monte à environ quarante mille, n'ont beſoin que de culottes, de *macaroni*, des légumes, ou des fruits; car c'eſt là tout leur habillement & toute leur nourriture: ils ſe procurent le peu d'argent qu'il faut pour cela, par mille petits ſervices qu'ils rendent dans les maiſons des particuliers, où ils ſe donnent ordinairement bien de garde de faire le moindre mal; par les mouchoirs & les tabatieres qu'ils volent aux paſſants dans les rues les plus fréquentées; par l'aſſiduité de leurs femmes qui s'occupent toute la journée à tricoter & à faire d'autres

petits ouvrages; car les femmes des *Lazzaroni* ſont la ſeule partie des habitans de Naples, qui travaille. Ajoutez à tout cela, les gens qui ſubſiſtent des emplois de la cour & de différents tribunaux; le petit nombre de fabriquants, de négociants & d'artiſtes, les artiſans, les caffetiers, les aubergiſtes & les petits cabaretiers; & vous voilà au fait des moyens dont tout le monde ſubſiſte ici.

Les Napolitains ſont extrêmement ruſés, intrigans & remuants: l'intérêt eſt leur Dieu: tout eſt ſacrifié à cette idole: le pere perd ſes droits ſur ſes enfants; ceux-ci comptent envain ſur l'amour paternel; les chaines de l'amitié ſont briſées; les gênes de la bienſéance levées dès que l'utilité l'exige. La volupté n'occupe que la ſeconde place dans le cœur de ce peuple; cette malhonnêteté générale a occaſionné ici une méfiance générale: ſi vous avez une lettre de change ſur un négociant de cette ville, celui-ci, au lieu de vous compter votre argent, vous donne un billet ſur une des banques, qui ne vous ſert encore de rien, ſi vous ne venez à la banque avec un document authentique d'un notaire du corps de ceux que les officiers de la banque connoiſſent, qui faſſe foi que vous

êtes celui dont parle le billet. Pour cet effet, les négociants ont ordinairement des dépôts dans les banques; & quand ils n'en ont pas, ils y apportent alors l'argent qu'il faut, pour que vous alliez l'y prendre avec la formalité établie. La volupté de ce peuple produit une méfiance générale d'un autre genre. Les femmes qui craignent les insultes, n'osent paroître en public qu'en voiture : ou si elles vont à pied, elles se font escorter de quelqu'homme de leur rang & accompagner de leurs domestiques. Sans cette précaution elles courent risque, principalement la nuit, d'être attaquées dans les rues : malgré cette précaution il arrive encore très-souvent que les honnêtes femmes qui vont la nuit à pied, sont insultées. Il n'y a pas long-tems qu'un marquis marié, très-connu dans cette ville, ayant vu, au sortir de la comédie, une jolie demoiselle à qui son oncle donnoit le bras, il la fit enlever par ses domestiques, la viola & l'abandonna dans la rue. J'accompagnai, il y a quelques jours, une dame qui se retiroit à pied chez elle après minuit : un coureur alloit devant avec un flambeau, un domestique nous suivoit avec un autre flambeau : malgré cela, nous ne fûmes pas plutôt arrivés

à une rue un peu étroite, que deux hommes aſſez bien mis ſe jetterent ſur le coureur pour lui enlever ſon flambeau; mais il fut aſſez adroit pour leur brûler la figure; ce qui les obligea de ſe retirer. Un dimanche j'allai à la meſſe avec une autre dame à une égliſe, où il y avoit une grande muſique & par conſéquent une foule de monde: il falloit monter un eſcalier; des domeſtiques nous précédoient qui faiſoient faire place; d'autres domeſtiques nous ſuivoient; mais nous n'étions pas encore au haut de l'eſcalier, que la dame cria *miſéricorde:* elle avoit ſenti une main d'homme ſous ſes jupes; & la foule nous empêcha de découvrir le fripon. Ce déſordre gêne extrêmement les femmes qui n'ont point de carroſſe: la plûpart de celles-ci ſont obligées de demeurer toute l'année à la maiſon; & les maris ſont forcés de ſouffrir que des galants viennent les déſennuyer, pendant qu'ils vont eux-mêmes en déſennuyer d'autres.

Après cela il n'eſt pas, je crois, néceſſaire de m'étendre beaucoup ſur la police de cette ville: n'allez cependant pas vous imaginer qu'il n'y en ait point du tout: des eſcouades de ſbirres ſont diſtribuées dans

toute la ville, qui font la ronde pendant la nuit, chacune dans ſon quartier. Les ſbirres ſont conduits par un écrivain de la juſtice criminelle & accompagnés de quelques ſoldats: ces commandants de ſbirres ſont eux-mêmes des fils de ſbirres ou d'autres méchants coquins: car les honnêtes gens ont ici de l'averſion pour le ſervice de la juſtice criminelle; ainſi les ſcélérats n'ont qu'à gagner un de ces hommes incorruptibles pour commettre impunément tous les excès. Après les récits que je viens de vous faire, vous vous figurerez, ſans doute, que Naples eſt un coupe-gorge, où il doit ſe commettre des aſſaſſinats ſans nombre, où la moitié des femmes qui ſortent la nuit, ſont violées, où les hommes reviennent tous les jours chez eux ſans mouchoir, ſans montre & ſans tabatiere; point du tout: à Rome où il n'y a pas le tiers de la population de Naples, où la police eſt un peu meilleure & où l'on adore deux Dieux dont l'un ſiège dans la ville même, il ſe commet plus de meurtres en ſix mois, qu'il ne s'en commet en pluſieurs années à Naples, où l'on ne reconnoît d'autre Dieu que *St. Janvier*. A Veniſe les voleurs briſent & pillent les boutiques & attaquent les

gens pour les dépouiller, tandis que les pauvres *Lazzaroni* de Naples ſe contentent de gliſſer leurs mains dans les poches des paſſants ſans les effrayer. A Paris où la police eſt portée au plus haut point de perfection, où tous les caffés, tous les hôtels garnis, toutes les maiſons de jeu, toutes les ſales de ſpectacles, tous les cabarets, toutes les promenades, toutes les grandes rues fourmillent de mouches; où tant de Savoyards, tant de filles & tant de beaux Mrs. à habits galonnés font l'honnête métier d'eſpion; où il n'arrive pas un étranger que la police ne ſache mieux que lui, ce qu'il y fait, par les mouches qu'elle met à ſes trouſſes; où le guet à pied & le guet à cheval vont continuellement à la découverte; où toutes les rues & toutes les avenues de la ville ſont éclairées par des réverberes à deux & à trois mêches, à Paris, dis-je, l'hôtel du lieutenant général de police fourmille tous les matins de monde, qui vient rapporter de nouveaux crimes & de nouvelles fourberies de la nuit & du jour précédents, tandis que les rapports qu'on fait au préſident de la Vicarie de Naples, rempliſſent à peine une page d'écriture.

Les *Lazzaroni* de Naples ne ſont pas une

populace auſſi mépriſable qu'on la croit communément. Ce ſont de beaux hommes, couleur de bronze, en chemiſes & en culottes, les jambes nues, de belle taille, carrés, nerveux, robuſtes, qui font tout ce qu'ils peuvent pour gagner leur vie honnêtement, & qui ſe procurent par des vols légers le reſte de ce qu'il leur faut pour ne pas mourir de faim. S'il y avoit du commerce & des manufactures, il eſt évident que ces gens qui forcent les paſſants à cacher leurs montres & à porter leurs poches en dedans des habits, aimeroient mieux travailler dans les atteliers que de guéter les gens dans la rue *Toledo*. La populace des autres grandes villes eſt bien plus inſupportable que ces pauvres *Lazzaroni*. Rien de plus facile à contenter qu'un *Lazzaroni* qui vous rend quelque ſervice, & rien de plus difficile que de ſatisfaire, à Londres & à Paris, les porte-faix, les bateliers, les fiacres & les Savoyards dont on a beſoin. On accuſe les Lazzarons d'être portés à la révolte; mais je crois que ce reproche n'eſt fondé que ſur l'exemple de *Maſaniello* qui fit éclater une rebellion, laquelle s'étoit formée d'elle-même. Les Lazzarons prirent alors les armes, parce que le Viceroi d'Eſpagne

avoit ſi fort chargé d'impôts les légumes & les fruits qui entroient dans la ville, que les pauvres gens devoient ou mourir de faim, parce qu'ils n'étoient plus en état d'acheter leur nourriture, ou de ſauver leur vie par la révolte. Je crois que dans un cas pareil toute la canaille du monde en feroit autant; & il n'y a pas long-tems qu'à Paris il y a eu une eſpèce de révolte, parce que l'on avoit fait accroire au public qu'il y avoit une diſette de bled, tandis qu'il y en avoit ſi grande abondance, que la canaille, qui demandoit du pain, jettoit des ſacs de pain & de froment dans la riviere.

La ville de Naples s'eſt ſouvent révoltée : de grands ſeigneurs ont tramé les conſpirations, comme cela arrive ordinairement; & la canaille, qui eſt par-tout aux ordres des grands pour leur argent, les a exécutées : cependant cette ville ſi remuante s'appelle *fedeliſſima*, très fidelle. J'ai lu une rélation imprimée où ce titre fait un beau contraſte : elle eſt intitulée : *Relazione della quaranteſima rebellione della fedeliſſima città di Napoli*, Rélation de la quarantieme rebellion de la très-fidelle ville de Naples. Actuellement le gouvernement étant changé à Naples, le ca-

ractere des habitans eſt auſſi changé. Autrefois c'étoient de méchants vice-rois qui déſoloient la ville & tout le royaume : à préſent le roi y réſide lui-même ; & ſi de méchants miniſtres s'aviſoient de s'enrichir par la famine des ſujets, les rois qui n'aiment pas à être ſans ſujets, éclairés par d'autres miniſtres, émus par les plaintes du peuple peuvent aiſément remédier à des maux qu'ils ne verroient pas s'ils étoient éloignés. Ce roi, par la bonté de ſon cœur, paroît fait pour changer entiérement le caractere des Napolitains.

Les troupes du roi de Naples ne ſont point nombreuſes : elles ne paſſent guere les vingt-ſix mille hommes ; mais ſi les revenus actuels de la couronne le permettoient, ces troupes pourroient être augmentées, ſans le moindre inconvénient, de trente mille hommes de plus : puiſque le nombre des ſujets va au delà de cinq millions. Les troupes de ce monarque ſont des plus belles de l'Europe, pour la beauté & la vigueur des ſoldats ; mais elles ont très-mauvaiſe mine par la ſaleté de leurs uniformes & le défaut total de diſcipline. Il n'y a qu'un ſeul régiment qui ſoit bien entretenu & bien diſcipliné : c'eſt celui des Liparotes : le roi a commencé à le former

des beaux hommes qu'il tira des Isles de Lipari. Le régiment des cadets eſt bien habillé; mais on n'y voit pas ombre de diſcipline quelconque : ce corps, qui eſt nombreux, fournit des galans aux femmes qui ne trouvent rien de mieux & qui ſont en état de leur donner de petits repas & quelque peu d'argent pour ſe tenir propres. Les régiments des gardes Italiennes & des gardes Suiſſes ſont ce qu'il y a de mieux après les Liparotes.

Les Napolitains font grand cas des régiments Albanois : ils les préferent, pour la bravoure, aux Suiſſes & aux Liparotes. Je ne ſais pas ſur quoi cette prévention eſt fondée : car perſonne n'a pu m'en donner la raiſon : mes obſervations ne leur feroient pas auſſi favorables : ils ſont auſſi mal habillés & auſſi mal diſciplinés que le ſont communément les autres : ces Albanois viennent de la Calabre ; mais leurs ancêtres ſont paſſés de l'Albanie en Calabre : ils s'y ſont établis en différents endroits, où ils ont conſervé leur langue, & adopté les rits de la religion dominante.

La garniſon de Naples eſt d'environ neuf mille hommes : ce nombre ſuffit à préſent

pour maintenir le bon ordre & la tranquillité publique, puiſque la nobleſſe ne remue plus & que le peuple aime le gouvernement actuel. Mais ſans cette bonne diſpoſition de la nobleſſe & du peuple, les neuf mille hommes de garniſon, quoiqu'armés, ne pourroient pas contenir quarante mille Lazzarons ſans armes & en culottes. Les Lazzarons de Palerme, qui ſont bien moins nombreux, eurent bientôt déſarmé la garniſon dans la révolte qui y éclata il y a un an; & ce ne furent pas les ſoldats, mais les négociations & les bonnes paroles, qui firent, ſix mois après, rentrer dans ſon devoir, une populace ſans chef, qui ne demandoit pas de ſecouer le joug, mais ſeulement du bled & du pain. Deux Lazzarons ſans armes valent bien un ſoldat tout armé, comme je l'ai vu en pluſieurs occaſions: je paſſai, il y a quelques ſemaines, devant la *Vicaria*, qui eſt le palais où l'on rend la juſtice, ou pour mieux dire, l'antre de la chicane: quatre ou cinq Lazzarons avoient, dans ce moment, entamé une querelle: des paroles ils paſſerent aux ſoufflets: cette ſcène m'arrêta; car il eſt curieux de voir les Lazzarons ſe ſouffleter: ce jeu de mains ſe fait avec une gravité & une

généroſité dignes de l'attention d'un étranger: les coups tombent lentement ſur la tête & ſur le cou: lorſque l'un a porté ſon coup, il retire gravement la main, & ſemble attendre que l'autre lui porte le ſien à ſon tour: en attendant d'autres Lazzarons ſurvinrent & prirent parti dans cette querelle: le combat en devint de plus en plus ſérieux: & bientôt on en vint aux pierres, par où finiſſent ordinairement les combats de ces braves. Pour lors j'ai cédé la place aux combattans & je me ſuis ſauvé dans une maiſon pour voir en ſureté l'iſſue de cette bataille. Le nombre des combattans augmentoit à chaque inſtant de part & d'autre: il y eut bientôt plus de vingt Lazzarons de chaque côté: durant ce combat un corps de cent hommes à cheval, vint pour diſſiper ces furieux; mais ces cavaliers n'eurent pas plutôt tiré le ſabre que les Lazzarons finirent, comme s'ils avoient été d'accord, le combat entre eux, & s'étant tournés tous contre la cavalerie, ils l'accablerent d'une grêle de pierres qui l'empêcha d'avancer ſur eux; & comme les ſoldats bleſſés tomboient de cheval, les autres prirent la fuite & laiſſerent-là leurs camarades: après cela, les Lazzarons quitterent auſſi tranquillement

le champ de bataille que s'ils étoient venus de boire enſemble. Les deux cocagnes que l'on a données cette année pour célébrer la naiſſance du prince, dont la reine eſt accouchée, m'ont fait voir d'une autre façon la bravoure des *Lazzaroni*.

Savez-vous ce que c'eſt qu'une cocagne? Figurez-vous un amphithéatre élevé dans la place qui eſt devant le palais du roi: des vaches, des veaux, des moutons, des cochons & des tas de pain couvrent la platte-forme de cet édifice: on voit ſur les côtés des oyes, des dindons, des poulardes, des chapons &c. &c. Tous ces animaux y ſont attachés tous vivants, de ſorte qu'il eſt triſte de les voir. Le roi livre tous les ans, au carnaval, une de ces cocagnes au peuple: cela ſe fait par fois auſſi en d'autres occaſions, comme lors qu'il y a quelque diſette extraordinaire dans la ville, ou quelque réjouiſſance à la cour: dans ces cas les cocagnes ſont encore plus abondantes: les deux que j'ai vu cette année, étoient plus chargées que ne le ſont les cocagnes ordinaires: elles étoient flanquées de fontaines de vin: il y avoit des figures de Dieux & de Déeſſes ſuperbement habillées; & ces divinités furent livrées au pillage, auſſi bien

que

que les vaches & les cochons. Trois rangs de ſoldats à pied & à cheval entouroient l'édifice, pour que le peuple ne pût ſe jetter ſur la proye avant le ſignal donné : à ce ſignal, les troupes doivent s'ouvrir, & les Lazzarons en chemiſe & en culotte courent à la cocagne : malheureuſement ces deux fois la populace prit pour ſignal ce qui ne l'étoit pas : elle courut avant que les troupes ſe fuſſent ouvertes : celles-ci s'efforcerent d'arrêter le torrent qui venoit à elles ; mais les Lazzarons enfoncerent d'un côté l'infanterie qu'ils trouverent ſur leur paſſage, & d'un autre côté ils ſauterent par-deſſus les cavaliers qui s'efforçoient envain de remuer leurs ſabres.

Je vous ai dit plus haut, que les Lazzarons volent les mouchoirs ; j'ai oublié d'y ajouter, que ceux qui ſont quelque choſe de mieux, volent les montres, & tout ce qui peut être volé commodément. Cet été il y a eu pluſieurs grands feſtins à la ſuite des fêtes que l'on a données à la cour : des princes, des ducs, des miniſtres étrangers, des officiers de pluſieurs régiments ont voulu ſe ſignaler par des repas & des bals de la plus grande magnificence : à quelques-unes de ces fêtes pluſieurs milliers de bougies & de flam-

beaux répandoient, durant la nuit, dans les jardins & dans les hôtels une ſplendeur éblouiſſante: chez le prince de *Jaci* la table, où étoient le roi & la reine avec les premières dames & ſeigneurs de la cour, fut ſervie en vaiſſelle d'or depuis le commencement juſqu'à la fin. Enfin chacun s'efforçant de ſe diſtinguer de quelque façon, les officiers du régiment des *Liparotti*, qui donnerent le dernier feſtin, imaginerent de donner un bal maſqué en permettant l'entrée à tout le monde qui ſeroit proprement habillé; & tout ce monde devoit être ſervi avec profuſion de glaçes, de confitures & de toutes ſortes de vins étrangers: mais ce monde proprement habillé y vola par trois fois tous les verres, toutes les taſſes & toutes les bouteilles, de ſorte que le lendemain il n'y eut plus de verres, ni de gobelets dans les boutiques de la ville.

Je vous ai aſſez parlé de Naples & des Napolitains. Cependant il me reſte encore un mot à ajouter ſur le climat, & ſur les femmes. Ce climat eſt également doux en hyver & en été. Les chaleurs de l'été ſont temperées par la briſe de la mer: quand il ne fait point ſiroc, & qu'on connoît bien la ville,

on peut ſe promener même ſur le midi, à l'ombre des maiſons, ſans être incommodé par la chaleur. Dans l'arrière ſaiſon & au gros de l'hyver les pluies ſont fréquentes & de longue durée: mais il y a toujours dans la journée quelques heures de beau temps, où l'on peut prendre de l'exercice; car le pavé de la ville eſt ſec preſque dès l'inſtant où la pluie ceſſe. Pendant tout l'hyver dernier j'ai toujours eu les fenêtres de ma chambre ouvertes, & je n'ai fait du feu que le mois de Decembre, & au commencement de Janvier. Nous ſommes à préſent à la fin d'Octobre: cependant les enfants de la populace ſe baignent encore en foule dans la mer. Ces garçons ne font point de façon: ils s'amaſſent en troupes dans la *Strada Nuova* au bord de la mer, où eſt la promenade la plus fréquentée de la ville. Là ils ſe deshabillent à leur aiſe devant tout le monde, c'eſt-à-dire, qu'ils s'ôtent la chemiſe & les culottes: puis ils vont lentement ſe jetter dans la mer: & les dames en carroſſe, ainſi que les filles & les femmes de la populace jouiſſent en paſſant de ce ſpectacle: ces corps couleur de bronze avec toutes les marques de la plus parfaite vigueur ne les effarouchent point.

Les femmes de Naples paſſent pour belles; & pour très-belles même chez ceux qui s'en tiennent aux rélations de certains voyageurs. Cependant ces femmes feroient un ſingulier contraſte avec les Saxonnes & les Suiſſeſſes, qui ſont auſſi très-belles. Dans celles-ci dominent la blancheur & le vermillon, ou comme diroit notre ami, les lys & la pourpre: dans celles-là la pâleur & le brun: les Suiſſeſſes & les Saxonnes ont les cheveux blonds & les yeux gris ou bruns; les Napolitaines ont les cheveux noirs & les yeux couleur de jais: les premieres ſont naturellement gaies & aiment le babil: les ſecondes ſont ſérieuſes & font plus de geſtes que de paroles. Il y a des étrangers qui ſont infatués de ces ſignes de tête & de ces mouvemens d'yeux dont les Napolitaines expriment leur oui & leur non: mais pour ceux, qui ont la vue baſſe, ces ſignes de tête ſont des réponſes bien obſcures; & pour ceux qui aiment la politeſſe, ils y trouvent une ſorte d'impoliteſſe. Quant à moi je vous avoue ingenuement, que je trouve ces beautés un peu trop laides, pour que je puiſſe m'accorder avec meſſieurs les voyageurs. Les hommes ſont aſſurément beaux

& bien faits : j'ai auſſi vu une douzaine de femmes de la plus grande beauté : mais ce nombre eſt trop petit, à mon avis, pour pouvoir donner du luſtre & de la réputation à cent mille femmes, qui n'ont de beau que les yeux.

## LETTRE VINGT-DEUXIEME.

*Naples le 15. Novembre 1775.*

Je vous ai écrit plusieurs lettres sur Naples, sans vous avoir dit un mot ni de ses Antiquités, ni du mont Vésuve. Cela n'a pas le sens commun. Cependant on a tort d'exiger de ceux qui viennent à Naples, qu'ils parlent beaucoup d'antiquités : celles de Pouzzole, de Cumes & de Bayes sont trop connues, pour qu'on puisse avoir du plaisir à en entendre de nouvelles rélations, qui ne peuvent être que des répétitions des précédentes. Quant aux antiquités d'*Herculaneum* & de *Pompeia*, personne n'est en état d'en donner des détails que ceux que le roi à chargé de travailler à l'ouvrage, connu sous le titre d'antiquités d'*Herculanèum*. Tout ce que l'on a déterré dans ces deux villes a été transporté dans le cabinet royal de *Portici* ; & il

y a une ordonnance qui défend à ceux qui voyent ces antiquités de s'arrêter pour en tirer des copies, ou pour faire des remarques par écrit. L'eſprit de cette ordonnance eſt d'empêcher les curieux qui pourroient quelquefois mieux obſerver que ceux qui en ſont chargés, de faire des cenſures ſur un ouvrage qui ſe publie ſous les auſpices du roi. Il y a une autre ordonnance dont je ne conçois pas également l'eſprit : elle défend l'entrée de ce cabinet aux étrangers & aux eccléſiaſtiques du royaume, à moins qu'ils ne ſoient pourvus d'une permiſſion du premier miniſtre. Quant aux eccléſiaſtiques, on m'a dit que leurs manteaux & leurs longues robes, ſous leſquelles ils pourroient aiſément cacher quelques priapes ou autres petits antiques, les rendent ſuſpects. C'eſt peut-être la même crainte qui a fait étendre cette défenſe aux étrangers pour en pouvoir éloigner les gens ſans aveu. Il ne me reſte donc plus rien à dire ſur Naples, à moins que vous ne me faſſiez reſſouvenir de quelque choſe dans vos lettres. Mais comme je ne vous ai encore rien mandé de mes voyages en Calabre & en Sicile, je profiterai du tems que je reſterai encore ici, pour vous communiquer les ob-

ſervations que j'ai faites ſur ces païs, qui ſont encore peu connus aux étrangers.

Quand je partis pour la Calabre, je pris la route de Salerne. Le chemin de Naples à cette ville eſt ſi beau, & les chevaux Napolitains vont ſi vîte, que j'y ſuis arrivé dans une demie journée. Salerne eſt dans une belle plaine. La mer la baigne à l'oueſt, & le reſte eſt environné de fertiles côteaux. Treize couvents de moines & quatorze de religieuſes atteſtent aſſez la fécondité de ſon terrein. Les Arabes & les Sarraſins ont fondé dans cette ville une école, qui a commencé à dépérir, dès que les ténèbres de l'Alcoran ont été diſſipées par les lumieres de la religion Romaine, que les catholiques victorieux y ont rétablie, après en avoir chaſſé les ſectateurs de l'Alcoran. Cette univerſité étoit ſur-tout célèbre par ſon école de Médecine: je me trompe, ce n'étoit pas une univerſité, quand les Muſulmans y enſeignoient l'art d'Eſculape: elle ne le devint qu'après que les Arabes eurent été remplacés par les Bénédictins, qui continuerent à enſeigner & à pratiquer la médecine comme les Muſulmans, juſqu'à ce que les papes le leur defendirent dans la ſuite, parce qu'ils ne trouvoient pas

décent que des gens qui font profeſſion de renoncer au monde, s'occupaſſent toute leur vie à gagner de l'argent & à guérir des femmes, qui ſont la choſe du monde la plus mondaine. Les médecins de Salerne ont publié en 1100 ce fameux ouvrage, connu ſous le nom de *Schola Salernitana*, dont le rédacteur, qui n'étoit pas moine, a renfermé, dans des vers léonins, tous les préceptes de cette école. Cet ouvrage fut approuvé par tous les autres profeſſeurs de médecine; & il fut pendant long-tems le charme de tout le monde, qui étoit bien aiſe d'apprendre à peu de frais toutes les règles de la médecine alors connues, à l'aide de ces beaux vers, faciles à graver dans la mémoire, tels que celui-ci: *poſt prandium ſedeas, poſt cænam mille paſſus eas.* On enſeigne encore de nos jours la médecine dans cette univerſité; mais pour ce qui eſt de faire des médecins, on en laiſſe le ſoin à Mrs. *Serao* & *Cotugno* de Naples, qui ſont plus habiles que les eſculapes de Salerne. En revanche l'Académie de Salerne forme d'habiles gouverneurs d'enfants, qui viennent enſeigner le *Credo* & les ſept péchés mortels à la jeune nobleſſe de Naples, pour la gloire de Dieu & de

St. Janvier ; car leurs ſalaires ſont bien minces.

Vous jugez bien, Monſieur, qu'étant dans le voiſinage de *Poeſtum*, je n'ai pas manqué d'aller voir les murailles de pierres, taillées en pointes de diamans, l'amphithéatre dont il ſubſiſte encore dix rangs de ſiéges avec les voûtes qui les ſoutiennent, les trois temples & la baſilique d'une ville, qui étoit autrefois une des principales de la Lucanie. Trois de ces édifices ſont après le Panthéon tout ce qui nous reſte de mieux conſervé de l'antiquité. Vous en trouvez les deſcriptions détaillées dans des ouvrages anglois & françois. Je vous avertis ſeulement que preſque tous ces livres débutent par un conte romaneſque, par lequel on prétend faire accroire au public, que les ruines de Poeſtum n'ont été découvertes que depuis quelques années, tandis qu'il eſt conſtant, que les étrangers les connoiſſoient déja avant 200 ans: car Paul Merula dit au liv. 4. de la partie 2. de ſon *Italia ſpecialis* dans le chapitre, où il parle de la Lucanie, que des gens qui ont ſéjourné long-temps dans cette contrée, lui ont raconté, que l'on voyoit encore dans cet endroit les reſtes de la muraille de la ville & d'autres bâtimens anciens.

*Amalfi* que je fus voir depuis, me ſurprit. Je n'aurois jamais cru qu'une ville ſi puiſſante pût tomber, en ſi peu de tems, dans un état ſi déplorable. Dans le moyen âge *Amalfi* étoit une république floriſſante qui faiſoit des conquêtes juſques dans l'orient. Aujourd'hui elle n'eſt plus que le réduit des gens les plus pauvres de toute cette côte, ſujets d'un baron du royaume, de la famille des princes *Piccolomini*. Son bord étoit fréquenté de tous les négociants de l'Europe, de l'Aſie, de l'Afrique; & aujourd'hui ce port & toute ſa côte ne ſont qu'un déſert. Les Amalfitains ont autrefois fondé pluſieurs égliſes dans l'orient: ils ont même inſtitué l'ordre de St. Jean de Jéruſalem; & à préſent ils n'ont eux-mêmes qu'une ſeule égliſe paroiſſiale, & les moines qui profeſſent la pauvreté pour l'amour de Dieu, & la fuient pour l'amour d'eux-mêmes, ont déſerté de tous les anciens couvents de cette ville, de ſorte qu'il ne leur en reſte que deux.

De retour à Salerne, j'y ai trouvé le prince.... qui eut la bonté de me prendre en ſa compagnie pour faire le voyage de la Calabre, où il poſſede de grandes terres. La Calabre eſt infeſtée par des bandits qui ſont fort à craindre par leur nombre & par leur hardieſſe. S'ils

laiſſent paſſer tranquillement les Calabrois, parce qu'ils ne portent pas beaucoup d'argent ſur eux, les étrangers qui ſont toujours cenſés avoir la bourſe bien garnie, pourroient leur donner des tentations plus ſéduiſantes, s'ils avoient l'imprudence de faire ce voyage, ſans être accompagnés par des gens armés. Il eſt ridicule de vouloir ſe mocquer, comme le prétendent certains voyageurs, des bandits du royaume de Naples; puiſque le gouvernement lui-même montre qu'il faut les craindre: car le *Procaccio* qui vient de Rome à Naples, eſt accompagné par des ſoldats, la plus grande partie de la route. Le prince avoit à Salerne pluſieurs hommes armés, qu'il avoit mandés de ſes terres pour venir à ſa rencontre. C'eſt en partie par grandeur, en partie pour leur propre ſûreté, que les grands ſeigneurs voyagent de cette façon dans la Calabre. Autrefois ils ſe faiſoient ſuivre par de nombreuſes troupes; mais la cour leur a défendu ces compagnies trop reſpectables & trop dangereuſes pour le repos de l'état, & pour la ſureté des terres par où elles paſſent. Le duc de *Monteleone*, qui eſt le plus riche ſeigneur du royaume, alla peu de tems avant nous, dans ſes terres en Calabre, avec une troupe de gens

armés qu'on auroit pris pour un beau bataillon de ſoldats : mais on m'a dit qu'il lui a fallu pour cela une permiſſion de la cour.

Figurez-vous de beaux hommes grands & bien faits, tous en veſtes courtes & bien ſerrées au corps, ayant chacun quatre piſtolets attachés à la ceinture & un beau fuſil ſur l'épaule, qui viennent demander les ordres pour le départ du prince, fixé au lendemain. Les uns furent envoyés en avant pour aller à la découverte & donner par-tout les ordres pour ſa réception : les autres, ſavoir les plus beaux & les plus braves, furent choiſis pour nous accompagner.

Les mauvais chemins de cette contrée me donnerent tout le loiſir de faire des excurſions à droite & à gauche pour aller reconnoître le païs, & m'informer de ſes productions & des reſtes de l'antiquité : car le prince que ce voyage fatiguoit beaucoup, & qui avoit des connoiſſances par-tout, s'arrêtoit volontiers pour ſe reſtaurer à ſon aiſe. En me déterminant à ce voyage je m'étois flatté de faire de prodigieuſes découvertes d'antiquités dans un païs anciennement rempli de villes célebres & floriſſantes, & qui depuis long-tems, avoit été négligé par des voyageurs curieux de ces ſor-

tes de choſes. Mais je ne tardai gueres à m'appercevoir que je m'étois trompé : car mes tentatives échouerent dès le commencement. Je me tranſportai d'abord *à Caſtell' à mare della Bruca* pour y chercher des veſtiges de l'ancienne *Helea* ou *Velia*, colonie des Phocéens que l'école de Parménide & de Zénon le Pythagoricien, & plus encore la ſageſſe de ſes loix, & les bonnes mœurs de ſes habitants avoient rendue célebre chez les Anciens : mais je n'y ai pu rien découvrir. Les habitants ſont trop ignorants pour fournir les moindres lumieres à un étranger. Des forêts impénétrables, ou des endroits habités par des gens à demi nuds, & déſolés par les barons & le clergé, couvrent actuellement les ruines des villes qui anciennement rendoient cette côte floriſſante. La ſurface de la terre eſt par-tout ſi fort changée que les antiquaires, même les plus inſtruits de ce païs, n'ont pu, le plus ſouvent, que deviner par conjectures, l'emplacement des anciennes villes, de ſorte qu'il y a ſur cela autant d'opinions différentes, qu'il y a de différents écrivains ; & ce qui plus eſt, les écrivains étrangers tels que Cluverius & Ortelius ne s'accordent pas avec les Calabrois, ni ceux du ſiécle paſſé avec les modernes :

en voici un exemple. Quand je fus à *Policaſtro*, ville ſituée à l'extrêmité ſeptentrionale de l'ancien païs des Bruttiens, qui ſont les Calabrois modernes, je fus tenté de ſavoir ſi l'on y avoit découvert des veſtiges & des monuments de l'ancienne *Temeſa*: à cet effet je m'informai s'il y avoit là quelque antiquaire, & tout le monde m'indiqua le curé de . . . . . j'allai donc auſſitôt chez lui, portant avec moi un volume de Strabon, de Pline & de Tite-Live pour me concilier l'eſtime de ce ſavant: il venoit de diner & il reſtoit encore un verre de vin ſur la table, ce qui me fournit l'occaſion d'entrer en matiere ſans détour. Je lui demandai ſi c'étoit là du vin de *Temeſa* dont Pline parloit avec éloge. Non, repondit le curé: nous n'uſons guéres de vins étrangers, car les nôtres ſont aſſez bons. Mais n'eſt-ce pas ici le lieu de l'ancienne *Temeſa? Non, Monſieur, c'eſt Policaſtro: vous êtes bien bon de vous en laiſſer impoſer à ce point. Je ne connois aucune ville de ce nom dans tout le royaume.* Cela eſt bon; mais je vous parle de ſon ancien nom du tems des Grecs & des Latins: car Leander prétend que *Temeſa* étoit dans cet emplacement. Le curé fit un éclat de rire

& s'écria: *ah, mon Dieu: quel conte! Que ces gens là déraiſonnent! ſon nom latin eſt Polæcaſtrum & non Temeſa: je poſſède les regîtres baptiſtères de deux ſiècles & ce lieu y eſt conſtamment appellé Polæcaſtrum & jamais Temeſa: apres cela croyez les auteurs ſur leur parole.* Heureuſement pour moi il ſe trouva là un cordelier de *Conſenza*, de ceux qui ont la ferme des aumônes & qui courent les païs pour mettre les ſots à contribution au nom de St. François. Ce moine ſe rangea de mon parti & dit au curé, qu'il y avoit dix ans que ſon couvent lui avoit affermé le droit excluſif de lever les aumônes des fidèles dans le diſtrict de *Scalea* & les endroits voiſins; que depuis ce tems il voyageoit continuellement d'un lieu à l'autre de ce canton; & que dans ſes courſes il lui étoit ſouvent arrivé d'entendre raiſonner les ſavans d'entre les moines & les prêtres ſur les anciennes dénominations des villes modernes; qu'il leur avoit entendu nommer pluſieurs fois ce même Leander; qu'on l'avoit même cité au ſujet de la ſituation de Temeſa; mais qu'il ſe rappelloit auſſi que d'autres ſavants s'appuyoient ſur d'autres auteurs pour prouver que cette ville n'étoit pas dans l'emplacement

cement de *Policaſtro*, mais dans celui de *St. Marco*; & qu'encore d'autres prétendoient que l'ancienne *Temeſa* étoit à *Longo Bucco*, & encore d'autres à *Malvito*; & qu'il avoit en outre remarqué que les ſavans s'accordoient de la même façon à l'égard de toutes les autres villes de l'antiquité. Ce moine avoit raiſon ſans doute: car ayant depuis conſulté différents auteurs, tels que Cluver, Barrius, Pontanus, Laurentius Ananienſis & autres, j'ai vu que chacun d'eux plaçoit *Temeſa* dans un endroit différent. Le pere cordelier après avoir ainſi terraſſé & confondu le curé, continua, tout fier de ſa victoire, ſon diſcours en ces termes que j'ai marqués dans mon journal, „ Monſieur l'étranger, les gens de ce „ païs-ci ſont de ceux dont la Ste. Bible dit: „ *pedes habent & non ambulant: aures habent* „ *& non audiunt.* Ils ne vont nulle part: ils „ ne voyent perſonne, ils n'entendent rien: „ je ne ſuis point antiquaire; mais *Limnea-* „ *nus:* je connois les productions du païs & „ vous allez le voir: depuis la riviere *Laus* „ qui ſépare la Lucanie d'avec la Calabre „ juſqu'à *Turtura*, le terrein eſt riche en pâ- „ turage & en forêts, où l'on fait quantité „ de manne de la meilleure eſpèce: ancien-

» nement on y cultivoit *ſaccharum & oriza*;
» mais à préſent cette culture a été rempla-
» cée par les figuiers & les vignes, qui don-
» nent des vins des plus reſtaurans, qui me
» font beaucoup de bien dans mes courſes,
» & dont les bons chrétiens me régalent,
» après les vendanges, de pluſieurs tonneaux.
» Il y avoit auſſi des mines de fer & d'acier
» qu'on a laiſſé périr: au delà de *Policaſtro*
» le terrein eſt également fertile en vin &
» en coton, dont je fais tous les ans une abon-
» dante récolte: car les habitans ſont fort dé-
» vots à St. François: il y a auſſi une fo-
» rêt toute remplie de chênes, & par conſé-
» quent on y nourrit quantité de cochons,
» dont on fait un grand commerce & les
» meilleurs ſauciſſons de la terre: mais les gens
» de ce canton ſont ſi avaricieux & ſi peu
» dévots qu'ils n'en donnent que pour de l'ar-
» gent, hormis quelques petites tranches plus
» propres à aiguiſer l'appétit qu'à le ſatisfaire.
» En ſuivant la côte vous rencontrez *Scalea*
» où l'on cultivoit autrefois les cannes de ſu-
» cre, à la place duquel on y cultive aujour-
» d'hui le coton: tout ce canton eſt d'ailleurs
» fertile en huile, en manne, en vin, en
» miel, & *Ceres & Pomona rident in abundan-*

„ *tia.* Sur les montagnes de la Cerella, il y
„ a un endroit appellé Grisolin, remarqua-
„ ble par les mines d'or, d'argent & de plomb
„ qu'il y avoit autrefois: & sur le mont *Pol-*
„ *lino* qu'un grand savant de notre ordre
„ croit être l'ancien mons apollinæus, il y a
„ encore actuellement un mine d'or. C'est sur
„ ce mont que j'exerce principalement mes
„ talents botaniques, car il est fertile en tou-
„ tes sortes d'herbes médicinales que je livre
„ ensuite aux apoticaireries de nos couvents.
„ Près de la mer on remarque, de ce côté,
„ un lieu renommé par des vestiges d'ancien-
„ nes thermes, où je n'entends rien. N'ou-
„ bliez pas, Monsieur, d'aller voir la belle
„ ville de *Paula* qui vaut bien plus que tous
„ les restes d'antiquité: car elle a donné nais-
„ sance à St. François de Paule, fondateur
„ de l'ordre des Minimes, nos rivaux, le-
„ quel leur a donné de grands exemples de
„ chasteté qu'ils n'ont garde d'imiter. Après
„ cela le révérend pere me demanda l'aumô-
„ ne au nom de St. François & s'en alla."

Après avoir quitté *Policastro* nous allâmes à la *Scalea*, & comme le continent est ici extrêmement resserré par les deux mers, j'ai fait de là une excursion dans l'Apennin,

dans le deſſein de pouſſer juſqu'à Sybaris, tandis que le prince pourſuivit ſon voyage juſqu'a *Paula* où il devoit s'arrêter quelques jours pour ſes affaires : il m'a fallu traverſer les terribles montagnes de l'Apennin, qui rendent ce voyage extrêmement incommode, d'autant plus que les habitans de ces lieux montueux ſont ſi farouches & ſi groſſiers, qu'on n'en peut tirer le moindre parti. J'ai voulu paſſer par *Murano e Caſtro Villari*, parce qu'on m'avoit flatté que j'y trouverois des veſtiges de l'ancien Syphæum : mais à mon arrivée je n'y ai trouvé que des décombres de nulle importance. Fruſtré de mes eſpérances & fatigué d'un voyage ſi incommode, je pris le parti de retourner à le côte occidentale en paſſant par *Saracina*, où des moines des environs me dirent qu'étoit l'ancien *Seſtium* ſans pouvoir m'en donner aucune preuve, & par *Altomonte* où je fus tout ſurpris de trouver un jeune homme que nous avons autrefois vu, vous & moi, preſque tous les jours à Paris. Vous ſouvenez vous de ce drôle qui ſe trouvoit tous les matins au palais royal & qui crioit aux paſſans : *voici l'Italien : c'eſt ici la véritable éponge d'Italie avec des cordes de violon dedans ; voici l'Italien ?*

C'eſt ce même drôle. Il fut le premier à me reconnoître : & ſur le champ il me prit par la main & me mena chez ſon pere, qui eſt une eſpèce de gentilhomme de ce païs, & me régala de bon vin, d'excellent fromage & de fruits délicieux. Il me demanda ſi j'avois donc commis de ſi grands péchés à Paris, pour devoir venir les expier dans les montagnes & les auberges de la Calabre : je lui dis que c'étoit la curioſité qui m'y avoit amené & je le priai de m'aider à la ſatisfaire. Ah vraiment, c'eſt bien là, s'écria mon Calabrois franciſé, la ſource de nombre de grands péchés : je vais de ce pas vous mener chez un moine des plus doctes & des plus bavards, qui vous en fera bien porter la peine par ſon bavardage. Dans un inſtant nous fûmes chez le moine : après les premiers compliments je lui demandai des notices ſur l'antiquité & les autres choſes curieuſes d'*Altomonte*. Le pere entendit cette demande avec plaiſir. » Mais » dit-il, ſi vous êtes un voyageur ſolide, ti- » rez votre journal de la poche & marquez » ce que je vais vous apprendre : car vous » n'apprendrez pas de choſes triviales chez » moi, comme chez la plupart des antiquai- » res. Altomonte, continua-t-il, s'appelloit an-

» ciennement *Balbia*. Ce beau nom qui ſent
» la belle antiquité, ſe changea dans les tems
» barbares & impurs en *Bracillum* que le vul-
» gaire prononçoit *Bragat*, comme on l'ap-
» prend par différents documents qui nous reſ-
» tent encore, & que j'ai lu de mes yeux
» auſſi bien que le ſavant Thomas Aceta mon
» compatriote. Ce nom Barbare ayant déplu
» au comte Philippe *Sanginetti*, baron de ce
» lieu, il préſenta, en 1337, une requête
» au roi Robert pour le prier de vouloir im-
» poſer à ce lieu le nom d'*Altiſluvium*. Ro-
» bert agréa la demande du baron; mais ce-
» lui-ci s'en repentit peu de tems après, &
» obtint de la reine Jeanne qu'il fût déſor-
» mais appellé *Altimontium*, nom qui lui
» reſta parce qu'il lui convenoit mieux que
» tout autre, étant placé, comme vous le
» voyez, ſur une haute montagne. Cet en-
» droit étoit célébre chez les anciens par la
» bonté de ſes vins: c'eſt le *Vinum balbi-*
» *num* de Pline dont Athenæus dit au L. 1.
» que *ſemper ſe ipſo melius naſcitur*. Vous
» allez apprendre à préſent, Monſieur, une
» choſe bien remarquable & qui eſt peu con-
» nue des antiquaires: c'eſt de *Balbia*, &
» par conſéquent d'Altomonte que la Sicile,

» ce païs jadis ſi riche & ſi cultivé, a reçu » ſes premieres vignes. Pollis Argivus ancien » roi de Syracuſe envoya en cet endroit pren- » dre les premiers ſeps: après quoi les Sy- » racuſains & les autres Siciliens en tirerent » auſſi d'autres endroits de l'Italie & même » de la Grèce. Mais le vin que produiſent » à Syracaſe les vignes transplantées d'*Alto-* » *monte* y a toujours maintenu ſa couleur na- » turelle: car il eſt noir, au lieu que celui » des autres vignes de Syracuſe eſt rouge ou » blanc: c'eſt pourquoi les Syracuſains ap- » pellent encore cette eſpèce de vin, vino » *calabreſe.*" Mon journal va plus loin au ſujet des antiquités d'*Altomonte*; mais je vous en fais grace. Cependant vous ne trouverez pas mauvais, j'eſpère, que j'inſere de tems en tems, dans mes lettres des lambeaux des diſcours que l'on me tient dans ce païs: car le diſcours décèle le mieux le caractère des hommes. J'oubliois de vous dire que ce même moine m'informa qu'à cinq milles d'*Altomonte* on voyoit les ruines de l'ancienne ville de *Pandoſia*, mais qu'on n'y trouvoit rien de bon ni de curieux, ce qui m'empêcha d'y aller.

En continuant mon chemin vers la côte

occidentale, il m'a fallu traverſer d'autres horribles montagnes & paſſer les nuits dans des cabanes de païſans encore plus horribles: cependant ces montagnes & les vallées préſentent les perſpectives les plus riantes: figurez-vous les hauteurs toutes couvertes de forêts, de pâturages, de plantes médicinales & odoriférantes qui embaument l'air du plus délicieux parfum. De tems en tems mes braves qui s'efforçoient de me faire oublier mes fatigues, me mettoient ſous les yeux différentes eſpèces de marbres, de talc, de béril. Au pied des montagnes & dans les plaines des vallons, les vignes, les champs, les oliviers, & d'autres arbres fruitiers vous charment la vue. Enfin je regagnai des yeux, au milieu de ces fatigues du corps & de ces plaiſirs, la côte occidentale & j'arrivai à *Cetrara* qui eſt une abbaye du mont Caſſin, ſituée ſur un rocher au bord de la mer. Barrio eſt d'opinion que c'eſt là l'endroit où étoit ſituée l'ancienne *Lampetia* ou *Clampetia* dont Polibe, Tite-Live & Pline ont fait mention; mais il en eſt de ce lieu comme de tous les autres de cette côte: perſonne ne ſauroit dire, que par conjecture, ce qu'ils étoient & comment ils ſe nommoient dans les anciens tems. *Faula*

qui eſt à dix milles de *Cetrara*, eſt une des plus belles villes de la Calabre ; auſſi les moines s'y ſont-ils établis en grand nombre ; & la plus grande partie de la campagne leur appartient : ce qui ne pouvoit pas manquer d'arriver dans un païs où St. François de Paule a étonné & faſciné tout le monde par ſa prodigieuſe chaſteté & par ſes miracles.

De *Paula* nous allâmes à *Coſenza*, capitale de la Calabre citérieure. Cette ville eſt bâtie ſur ſept collines, & eſt baignée de deux rivieres qui la ſéparent de ſes fauxbourgs, dont l'une eſt le *Crathis* & l'autre le *Buſento*. Elle eſt la patrie d'un grand nombre de gens de mérite & de ſavans, dont je ne vous ferai point ici l'énumération, parce que je ne me mêle pas d'hiſtoire littéraire, comme notre ami de . . . . qui nous a tant de fois ennuyé par ſes contes littéraires. Mais voici un conte qui eſt plus plaiſant que littéraire. Un certain drôle, connu ſous le nom de *Stocco da Coſenza*, homme de beaucoup de talents, grand littérateur & ennemi des papes & du clergé, s'aviſa un jour de vouloir faire vénérer publiquement des os d'un âne pour des reliques d'un ſaint : il joua ſi bien ſon rôle qu'il vint à bout de faire canoniſer ces os d'a-

bord par l'archevêque de Cosenza & puis par le Pape même en plein consistoire. Les Cosentins ravis de cette découverte instituèrent une fête pour la vénération de ces reliques, & *Stocco* composa l'Hymne, que l'on y devoit chanter : les ecclésiastiques se reposerent sur la piété de leur héros ; & les musiciens, qui n'entendoient pas le latin, reçurent cette hymne directement de la main de *Stocco :* ils la chantèrent à l'église & l'auditoire fut tout étonné de les entendre finir la pièce par ces mémorables paroles. *O beati asini, qui tot meruistis honores, quot romulei quondam meruere duces.* On envoya sur le champ les sbirres pour saisir *Stocco :* mais il s'étoit déja sauvé. On tâcha dans la suite d'effacer de la mémoire des hommes cette fête & son méchant auteur : mais il s'en est pourtant conservé des mémoires authentiques. Il en est arrivé de même d'un certain *Masuccio* surnommé Salernitano, parce qu'il étoit de Salerne, que l'on m'a dit avoir été contemporain de ce *Stocco :* cet homme avoit composé cent nouvelles, dans le goût de celles de *Boccaccio ;* où il s'est répandu en satyres les plus mordantes contre le clergé & sur-tout contre les moines, & où il s'est même permis

des expreſſions les plus indécentes contre des myſtères, particuliers à nous autres catholiques. Le clergé a ſupprimé dès lors l'édition de cet ouvrage, de ſorte qu'il reſta long-temps inconnu auſſi bien que ſon auteur, hormis quelques exemplaires, que les curieux gardoient dans leurs bibliothéques avec la plus grande circonſpection. Du temps des diſſenſions de la république de Veniſe avec le pape Rezzonico, un libraire Vénitien crut pouvoir profiter des circonſtances du temps pour réimprimer ce même livre, & il le publia ſous le titre de *Cento Novelle* di *Maſuccio Salernitano.* Mais le ſénat trouva la plaiſanterie trop forte : la nouvelle édition fut confiſquée, & il n'en échappa qu'une centaine d'exemplaires, dont il en tomba un entre mes mains. Ainſi Maſuccio de Salerne retomba tout de nouveau dans l'oubli, & il n'eſt pas plus connu que Stocco de Coſenza. Les environs de Coſenza ſont des plus beaux : une centaine de bourgs & de villages qui ſe joignent conſécutivement les uns les autres, & qui entourent de tous côtés la ville, la font enviſager de loin comme une ville d'une prodigieuſe étendue. La campagne de ce canton eſt bien cultivée & fertile en bled, en toutes

ſortes de fruits, en huiles & en vin. On y a auſſi planté une grande quantité de meuriers pour les vers à ſoye, qui ſont avec l'huile la principale branche des revenus des habitans.

De Coſenza nous allâmes à *Monte-Leone*, ville qui donne le nom à une branche de la famille Pignatelli : qui paſſe ici pour être le plus riche ſeigneur de toute l'Italie. Entre cet endroit & *Bivona* on trouve encore par ci par là des décombres qui ſont les reſtes de l'ancienne ville de *Hipponium*, colonie des Locriens, à laquelle les Romains changerent dans la ſuite ſon premier nom en celui de *Vibo Valentia*. Les prairies de cette ville étoient anciennement ſi rénommées pour la beauté & le parfum des fleurs qui y naiſſoient, qu'il y avoit une tradition que Proſerpine ſe tranſporta exprès de la Sicile à *Hipponium* pour y cueillir de ces fleurs : c'eſt pourquoi les habitans avoient bâti à cette déeſſe un temple magnifique dont Roger & Guiſcard firent tranſporter les colonnes de marbre dans l'égliſe épiſcopale de *Mileto*. Aujourd'hui les figues & le coton l'emportent ſur les fleurs. Il y a ſur-tout à une certaine diſtance de *Bivona* & à huit milles de *Monte-*

*Leone* un endroit appellé *Filocaſo*, où viennent des figues d'une excellente qualité.

Je ne vous ai point fait mention des endroits ſitués entre *Paula* & *Tropea*, parce que cette partie de la côte occidentale a été déſolée en 1638. par un furieux tremblement de terre, de ſorte que, quoique le terrein en ſoit naturellement très-fertile, ce canton eſt néanmoins un des moins cultivés & des plus dépeuplés de la Calabre. Depuis ce tremblement les habitans de *Lametia* quitterent leur ancienne demeure & allerent ſe retirer dans les Apennins à dix-huit milles de la mer, où ils bâtirent *Lamato*, dont les figues ſont renommées. C'eſt la patrie de notre ami don Michel Torcia que nous avons vu à Londres & à Paris, & que j'ai revu avec un grand plaiſir à Naples, où il vient de publier des ouvrages qui lui font beaucoup d'honneur, & qui ſont remplis d'obſervations curieuſes & intéreſſantes ſur l'état préſent de différens pays de l'Europe. Il y a pluſieurs années que l'ordre de Malthe a entrepris de cultiver de nouveau ſes terres à *St. Euphemia*, & cette entrepriſe a eu tout le ſuccès imaginable: ainſi il eſt à eſpérer, que les propriétaires des

terres dans le diſtrict d'*Amanthea* imiteront un jour un ſi bel & ſi utile exemple.

A *Mileto*, qui eſt une ville avec titre de principauté, commence une grande & délicieuſe plaine riche en oliviers, qui s'étend, le long de la côte, juſqu'à *Seminara*: cette plaine eſt toute parſemée de villages, qui, dans les temps anciens, étoient pour la plûpart, des villes célèbres, & très-peuplées, telles que *Metauria*, *Taurianum*, *Portus Oreſtis*, dont il ne reſte pas ſeulement aujourd'hui de foibles veſtiges, hormis ceux d'une ville, que quelques-uns prétendent être *Taurianum*, près du village de *Laureana*. Mais on ne le peut prouver que par des conjectures, qui ſont d'ailleurs ſi légères, que d'autres ſoutiennent avec autant de probabilité que ce *Taurianum* étoit ſitué où eſt à préſent *Seminara*. Depuis ce dernier endroit on marche long-temps ſur un terrein de talc, de ſorte qu'en frappant un peu fortement ſur le ſol, on le fait retentir. J'ai fait ce voyage ayant à la main les vues du front de l'Italie, que le ſavant père Minaſi a deſſinées, qui ſont extrêmement curieuſes & très-intéreſſantes pour les amateurs de l'antiquité. Par

une de ces vues, qui n'eſt pas encore gravée, il paroît, que la Sicile avant qu'elle eût été détachée de l'Italie, arrivoit juſqu'au deſſus de *Molochio*, endroit ſitué au pied de l'Apennin. Entre *Palma* & Scylla on ne rencontre aucuns reſtes d'antiquité, à l'exception d'une ancienne muraille, que les uns attribuent à Anaxilaüs tyran de *Rhege* & les autres à M. Craſſus, qui, ſelon eux, l'a faite élever pour renfermer Spartacus chef des eſclaves révoltés, qui s'étoit campé dans cet endroit. Auprès de Scylla il y a une haute montagne où l'on exploite de la marcaſſite: en général les montagnes près de Scylla & Reggio ſont toutes riches en mines de toutes ſortes de métaux: en 1734. on découvrit dans le diſtrict de la ville de *St. Agata* près de *Reggio* des mines d'argent, de plomb & d'étain: depuis peu de temps on en trouva d'autres ſur les montagnes de Bova vers le cap de *Leucopetra*. Ces découvertes font beaucoup de peine aux barons, à qui appartiennent les diſtricts où elles ſe font, parce que dès lors ils perdent tous leurs droits ſur de pareilles montagnes, qui ſont auſſi-tôt réunies aux biens de la couronne.

De Scylla nous allâmes droit à Reggio.

Mr. d'Orville a beaucoup parlé, dans ſon grand ouvrage ſur la Sicile, des antiquités de cette ville. Mais l'abbé *Moriſano* chanoine de cette cathédrale, qui paſſe pour très-verſé dans les antiquités de ſa patrie, a refuté, ou corrigé tout ce qu'il en dit. Pendant notre ſéjour dans cette ville, il m'eſt arrivé d'y être ſpectateur d'un ſingulier phénomene, qui m'a fait beaucoup de plaiſir. Je m'étois levé de bon matin pour aller reſpirer l'agréable parfum de la campagne toute couverte d'arbres, de plantes & de fleurs. Tout d'un coup je vois courir de toutes parts vers la mer des troupes d'hommes & de femmes qui crient à la *Fata Morgana*. Je me mets à leurs trouſſes & arrive au bord de la mer, je vois, comme dans un miroir, ſur la ſurface de l'eau, qui étoit tranquille & unie, des maiſons, des égliſes, des couvents, des hommes, des femmes, des cavaliers, des jardins, des maiſons de plaiſance, des champs cultivés, des bœufs qui labourent, des ânes chargés de fruits, & d'autres différentes figures: à meſure que le ſoleil s'approchoit de l'horiſon, ces figures ſembloient ſe détacher de la mer & s'élever en l'air: enfin le ſoleil ſe montra & toutes ces figures, qui un moment auparavant ne

faiſoient

faiſoient déja plus qu'un chaos en l'air, diſparurent tout-à-fait. Le pere Minaſi a écrit une belle diſſertation ſur ce ſujet pour faire voir aux Rhéglens que ce phénomène, qu'ils attribuent à la *Fée Morgana*, eſt purement naturel. Cependant tout naturel qu'il eſt, on le voit rarement, parce qu'il faut pour cet effet qu'il ſe réuniſſe pluſieurs circonſtances à la fois.

*Reggio* étoit anciennement une ville très-conſidérable: dans le moyen âge elle étoit le ſiége des gouverneurs grecs de la Lucanie; mais aujourd'hui il ne reſte aucun veſtige de ſon ancienne ſplendeur. Le clergé s'eſt emparé des meilleures terres de ſon diſtrict; & les habitans ſont tombés dans une miſere qui forme un contraſte bien frappant avec leur ancienne magnificence. La ville eſt petite; & il y a pourtant quatorze égliſes, ſix couvents de moines & un de religieuſes. Ces couvents ſont bâtis, ainſi que pluſieurs autres égliſes & bien des maiſons de particuliers, des décombres des anciens édifices: ce qui fait qu'on voit ici dans les murailles des couvents & des maiſons quantité d'inſcriptions, qui ſont tout ce qui reſte de l'antiquité. La ſituation de Reggio eſt des plus charmantes: elle eſt

assise sur une colline dont le pied est arrosé par la mer du détroit de Sicile. Les environs sont des plus beaux que l'on puisse voir : ils sont couverts d'orangers, de citroniers, de mûriers & de vignobles : sur les côtes on trouve un coquillage qui donne de la laine qu'on appelle *lana fucida*, dont on fait à Reggio des gants & des bas. La soie qui est réputée la meilleure de toute la Calabre, fait le principal revenu de cette ville ; mais le ministère de Naples entend si bien les finances & l'économie publique, qu'il a chargé d'impôts excessifs les terreins plantés de mûriers, les feuilles de cet arbre & la soie même : ce qui fait que les habitans en négligent la culture au point, qu'au lieu de planter ou de semer de nouvaux arbres, ils ne se soucient pas même de remplacer ceux qui meurent. Il est vrai que le terrible inventeur des impôts, qui font tant murmurer les Napolitains, le marquis de *Squillace*, fut éloigné des finances ; mais on s'est contenté d'éloigner l'inventeur, & on a gardé l'invention. Dans les campagnes des particuliers j'ai vu des cannes de sucre ; mais en si petite quantité, que les propriétaires m'ont paru vouloir plutôt faire l'épreuve de la bonté du climat & du sol, que

ſe propoſer aucun profit. On m'a dit, & il me ſemble même avoir lu dans un ancien Géographe de ce païs, qu'autrefois on cultivoit beaucoup ici cette production ; mais les habiles financiers Napolitains ont eu ſoin d'arrêter ſur cet article, ainſi que ſur bien d'autres, l'induſtrie des habitants.

Tout cela me confirme encore plus dans mon ſentiment, que ce n'eſt pas la chaleur du climat, ni la bonté naturelle du terrein, mais les mauvaiſes loix & les mauvais principes de politique & d'économie publique qui ont gâté ce païs, comme le reſte de l'Italie. Lorſque cette contrée fourmilloit de villes conſidérables & nouriſſoit un peuple immenſe, qui envoyoit encore, de ſon ſuperflu, une quantité prodigieuſe de denrées à Rome, la chaleur & la douceur du climat ne rendoient point les habitans pareſſeux, comme on prétend qu'elles les rendent aujourd'hui. Mais voici ce qui a changé le ſol & les hommes. Les Goths, les Lombards, les Francs, les Allemands, les Sarraſins, les Normans, tous peuples ennemis de l'induſtrie & du travail, qui venoient preſque tous du Nord, qu'on regarde comme le ſiége de l'induſtrie, ont d'abord ravagé ces païs, détruit l'agri-

culture & diminué des deux tiers la population : enſuite la Religion catholique a enfanté des moines qui diſoient aux Chrétiens : donnez-nous vos terres pour racheter vos péchés : nous prierons pour vous, & ſoyez tranquilles : ſur-tout ne penſez jamais au lendemain ; ſi vous avez de la confiance en nos prières, nous ferons enſorte que Dieu chargera ſes anges de ne vous laiſſer manquer de rien : dès lors la pareſſe fut établie, & les habitans s'habituerent peu-à-peu à marcher preſque nuds & à vivre de légumes ; & ceux qui ne trouvoient pas cette manière de vivre à leur goût, ſe faiſoient prêtres & moines, & travailloient à leur tour dans la vigne du ſeigneur pour augmenter les richeſſes d'un côté, & la miſere avec la dépopulation de l'autre. Les mauvaiſes loix des Nations du Nord, qui ont introduit le gouvernement féodal ; & l'ignorance de ces mêmes Nations qui ont adopté les loix civiles du léger & imbécille Juſtinien, la ſource de la chicane la plus affreuſe, ont achevé la ruine des habitants de ces païs, auxquels le clergé avoit encore laiſſé quelques reſſources.

La côte occidentale de la Calabre abonde en toutes ſortes de productions, en huile,

en fruits, en vin, en bois. Les montagnes ſont couvertes d'arbres très-propres à la charpente, & principalement de pins, de ſapins, de chênes & de frênes. Tout le bois dont le magnifique château de *Caſerta* eſt bâti, a été pris ſur ces montagnes: les frênes, les pins & les ſapins, qui s'y trouvent en quantité, donnent la meilleure manne: les fruits de cette côte, comme les figues, les raiſins les amandes, les marrons &c., ſont meilleurs qu'à Naples. Il eſt plaiſant d'entendre preſque tous les étrangers qui viennent à Naples, exalter la délicateſſe, le goût & le parfum des fruits qui croiſſent aux environs de cette ville: je ne ſais où ils ont pu attraper ces bons fruits: car pour moi, je n'en ai jamais goûté de bons pendant tout le tems que j'y ai été: j'accuſois mon palais de ne pas trouver le moindre goût où les voyageurs que j'avois lus, en avoient trouvé un ſi délicieux; mais je ne fus pas long-tems à m'appercevoir que je me faiſois une pure chicane à moi-même, parce que les mêmes eſpèces de fruits que je trouvois fades à Naples, me parurent délicieuſes à *Coſenza*, à *Catanzaro*, à *Reggio*, à *Lecce*, à *Bari*, à *Terracine*. Les Calabrois, les Apuliens, les Romains, qui avoient fait

la même expérience que moi, m'ont assuré que j'avois raison; & que les voyageurs qui font des livres, raisonnent des fruits de Naples d'après ce qu'ils croyent qu'ils devroient être dans ce beau climat, & non d'après leur propre sensation. Les Napolitains sont les plus grands mangeurs de fruits que je connoisse: des centaines d'ânes & de barques en apportent, dans cette ville, tous les jours; & tous les soirs, cette immense provision se trouve consommée; mais il ne faut pas en conclure, que leurs fruits soient bons. Il faut se borner ici aux fruits, aux légumes, aux pâtes blanches, parce que la viande ne vaut rien, & que cette viande coriasse est plus indigeste dans les païs chauds qu'ailleurs. Il n'y a que le veau de *Sorrento* qui soit excellent; mais on ne peut pas toujours manger du veau; & les trois quarts des Napolitains ne sont pas en état d'en faire leur ordinaire, parce qu'il est trop cher. Dans la saison des melons, il n'y a pas jusqu'aux Lazzarons qui ne s'en régalent; mais ils ne laissent pas d'être très-mauvais. Au mois d'Octobre & de Novembre on a les melons verds, qu'on appelle Turques: les voyageurs trouvent que c'est ce que la nature a produit de mieux en fait de melons;

& moi qui ai goûté les excellents melons de la Lombardie & les bons melons cantaloups de la Hollande, je trouve qu'on ne peut comparer ces Turqueſques qu'à cette mauvaiſe drogue que l'on mange à Paris, & que l'on y appelle auſſi melons, quoiqu'ils n'en aient que la figure. Les fruits & les raiſins & par conſéquent le vin du mont Véſuve, du Pauſilipe & de l'iſle de Procita ſont meilleurs que ceux qui viennent dans les autres environs de Naples : mais pour moi, je donnerois la préférence aux vins de *Piédimonte*, petite ville de la campagne heureuſe, & aux fruits d'une grande partie de la Calabre : les pommes & les poires qui, dans les païs chauds, n'ont ordinairement point de goût, réuſſiſſent très-bien dans pluſieurs endroits de la Calabre, & ſur-tout au pied des montagnes de l'Apennin & dans le voiſinage des grandes forêts.

Les étrangers tirent de la Calabre des figues, des amandes, des olives, de l'huile, de la manne, du ſuc de régliſſe, de la ſoye crue & du vin. Ces productions devroient enrichir les habitans ; mais preſque tout le terrein appartient aux vaſſaux de la couronne & au clergé : ainſi, le clergé & les barons ſont riches, pendant que le peuple eſt très-

pauvre. Sans les Génois, les habitans de la côte occidentale de la Calabre périroient de faim, parce que cette côte n'a point de ports; ce qui empêche les François, les Anglois & les autres nations qui viennent dans la méditerranée avec de grands vaiſſeaux, d'y aborder; mais les Génois ont leurs petites pinques avec leſquelles ils abordent où ils veulent, & enſuite ils grimpent ſur les rochers, & vont faire le tour des villages, où ils achetent chez les païſans à bon marché, le peu d'olives, de vin, de figues & d'amandes qu'ils ont cueillis dans leurs petits champs, ou volé dans les grandes terres de leurs ſeigneurs: le petit bourg de *Lengueggia* envoye ſur cette côte plus de vingt pinques par an, ce qui fait que les pauvres païſans de cette contrée, ſont encore en état d'acheter des culottes.

Cette même côte produit auſſi beaucoup de chataignes, de lin, de miel, de ſaffran, & de ſel: elle abonde en cochons: les brebis & les moutons ſont très-beaux; & on pourroit en tirer de la très-belle laine; mais on ne ſait ſoigner ni la laine ni les bêtes. La laine, le lin, le miel, les marrons & le bled ſont la monnoye la plus commune des villageois, dont ils ſe ſervent pour payer les meſ-

ſes, pour gagner les bonnes graces des officiers de leurs ſeigneurs, & pour faire des procès. Tout le monde en Calabre a ces trois articles de dépenſe, même les plus pauvres. Il ne meurt pas un pere, une mere, une perſonne enfin qui ait le droit de teſter, qui ne faſſe dire des meſſes: il n'y a perſonne qui poſſéde une maiſon & un petit champ qui n'ait un procès, & qui ne ſouffre en outre quelque vexation de la part des miniſtres du ſeigneur du lieu: faute d'argent on paye tous ces frais avec les denrées que les étrangers ont laiſſées en arriere. Les païſans, qui ont beſoin d'argent, ne vont jamais le chercher, qu'ils ne portent à celui dont ils eſpèrent de l'avoir, quelques livres de laine ou de lin, ou un boiſſeau de bled, ou quelqu'autre préſent pareil; quand ils vont demander à leurs créanciers quelque délai pour le payement des intérêts, ils s'y rendent encore avec de la laine, des chataignes, du miel, &c. Les gens d'eſprit, témoins de ces miſeres, ſe font Prêtres, ou Moines, ou Curiaux, & vont augmenter le nombre de ceux qui prennent, au préjudice de la foule des ſots qui donnent. Voilà comment ce païs s'eſt abîmé, & pourquoi l'on voit en Allemagne

tant de prêtres Calabrois qui disent quatre messes par jour, & se contentent de manger les restes des valets des seigneurs Allemands.

Avant que les Génois eussent commencé à fréquenter les villages éloignés, le païs étoit encore moins peuplé & les habitans plus pauvres: ce qui a obligé plusieurs barons Calabrois à faire venir des Albanois dans leurs terres. Le plus grand nombre de ces Colons Grecs s'est établi dans le diocèse de *Cassano* & dans celui de *Bisignano:* à *Lungro* le nombre de ces Grecs est de deux mille ames: il y en a plus de six mille à *St. Basilio*, *Frascineto*, *Porcile*, *Cività* & *Plataci*, sans compter ceux de Firme, dont on n'a pu me dire le nombre. Tous ces endroits appartiennent au Diocèse de *Cassano.* Ceux du Diocèse de *Bisignano* ne sont pas moins nombreux. Presque tous ces Albanois ont renoncé à leur schisme, & embrassé la Religion Catholique Romaine; mais ceux de *Firme* & de quelques autres endroits moins considérables, ont conservé leurs anciens rites. Tous ces Colons parlent, outre l'Italien de Calabre, le Grec de leur païs natal.

Les montagnes de la Calabre citérieure sont abondantes en marbre de toute espèce;

quelques-unes ont auſſi des mines d'or & d'argent. Les mines d'*Altomonte* & celles de *Corigliano* ſont les plus conſidérables; mais les archevêques de *Coſenza*, de *St. Severino*, de *Reggio*, les autres évêques & les couvents, les familles *Pignatelli*, *Spinelli*, *Caraffa*, *Orſini*, *Ruvo*, *Caraccioli*, *Borgheſe*, *Grimaldi*, *Ferrandina*, *Aquilar*, *Campitello*, *Sanſeverino*, *Saluzzo*, &c. ont bien d'autres mines dans ce païs: ce ſont les terres qui donnent les productions; & celles-ci attirent l'or & l'argent de toutes les mines du monde.

Après avoir fait quelque ſéjour à *Reggio*, le prince s'en alla à ſes terres par la côte orientale. L'occaſion de voir cette partie de la Calabre étoit trop bonne pour n'en pas profiter. Nous prîmes notre route vers Gierace. Le premier jour de ce voyage le prince eut ſouvent occaſion de rire à mes depens: car, comme j'avois la tête remplie des antiquités de Locres, de Caulonia & d'autres villes ſituées ſur cette côte & dans ce voiſinage, je me faiſois mettre à terre toutes les fois que je croyois voir quelques vieilles ruines, ou que j'appercevois quelque couvent, où je me flattois de déterrer quelque antiquaire, dont je puſſe tirer des lumières propres à ſatisfaire

ma curioſité. Mais après bien des recherches & des diligences, j'allois toujours rejoindre notre bateau tout éſoufflé & tout confus : car ce que j'avois pris de loin pour des reſtes de villes, ſe trouvoit être de près des maſures de quelques miſérables maiſons de païſans tombées en ruine ; & les antiquaires que je trouvois dans les couvents, étoient des freres convers qui me donnoient des nouvelles des terreins, qu'ils faiſoient valoir. Ainſi tout ce que j'en appris, fut, que toute cette côte eſt en proie aux barons & aux couvents : car, me diſoient-ils, cette partie de la Calabre eſt plus fertile que la partie occidentale, tant à cauſe des vents du midi qui y regnent, qu'à cauſe des fréquens ruiſſeaux qui l'arroſent. C'eſt pourquoi les barons, après s'être ruinés à Napies, à Coſenza, à Catanzaro par le jeu & par les femmes, viennent s'établir ici, & foulent leurs vaſſaux de toutes les manieres, pour ſe remettre en état d'aller jouir de nouveau du luxe des capitales. Les ordres religieux en font autant pour l'amour de Dieu & de leurs ſaints patrons. „ Mais il y a une grande „ différence, me diſoit un de ces freres con„ vers, entre couvent & couvent. Ceux d'entre „ les différens couvents, qui ont des freres laïcs

„ qui s'entendent à l'agriculture, proſperent „ aſſez : mais ceux qui n'ont que des chan- „ teurs de chœur & des prédicateurs, ne font „ pas grande fortune, à moins qu'ils n'ayent „ des terres immenſes & quantité de païſans „ qui travaillent pour eux. Les chartreux „ l'emportent ſur tous les autres ordres reli- „ gieux, parce que tous leurs couvents ſont „ riches en bien-fonds & qu'ils ont leur *Bar-* „ *betti* qui ſont admirables pour la culture „ des terres : c'eſt ainſi qu'on appelle leurs „ freres convers. Les chartreux de St. Steſa- „ no in boſco ſont auſſi riches que les plus „ riches barons de la Calabre. Mais ces ri- „ cheſſes exceſſives ſont dangereuſes dans les „ temps préſens, où l'impiété triomphe de „ la religion. Les abbayes de *Bagnara* & de „ Milete ont été confiſquées par le gouver- „ nement pour avoir été trop riches : le tour „ en viendra bientôt à d'autres. " Sur la rou- te de Gierace on rencontre un méchant pe- tit endroit appellé *Motta di Burzano.* Là on voit les veſtiges de la puiſſante ville de Lo- cres ; mais ces veſtiges ne ſont que des rui- nes de briques, quelques monceaux de pier- res & des tombeaux, où l'on ne s'eſt pas mê- me donné juſqu'à préſent la peine de fouil-

ler. Locres étoit au bord de la mer, au lieu que *Gierace* eſt ſur la hauteur d'une colline. Cela prouve que la plaine de cette côte étoit déja déſerte du tems des anciens Romains, puiſqu'ils n'auroient point bâti leur *Hieracium*, qui eſt la *Gierace* moderne, ſur une hauteur, s'ils avoient pu y envoyer une aſſez grande multitude de colons pour purifier l'air marécageux par des ſaignées, le défrichement des terres & une nombreuſe population. Cette côte a commencé à être mal-ſaine, dès que les Romains & les Carthaginois y ont détruit les anciennes villes, qui leur faiſoient ombrage par leurs richeſſes & leur immenſe population : c'eſt ce qui a déterminé dans la ſuite les hommes à rebâtir des villes ſur les rochers & les montagnes où l'air eſt naturellement plus pur. Toute cette côte n'eſt plus aujourd'hui qu'un déſert en comparaiſon de ce qu'elle étoit autrefois, quand *Crotone*, *Sybaris*, *Locres*, *Rhege* contenoient toutes ſeules autant d'habitans qu'en contient aujourd'hui la moitié du royaume de Naples.

En allant de *Gierace vers Capo di Stilo*, lequel dans les temps les plus anciens étoit appellé *promontorium Carcinum*, nom qui depuis fut changé en celui de *Scyllacium*, on

ne rencontre que de très-mauvais villages ſitués pour la plûpart au milieu des marais, dont les habitans annoncent la miſere & le mauvais air par leurs viſages pâles & leurs corps exténués. A ces chétifs endroits ſuccede au Cap di Stylo un couvent magnifique, tout entouré de campagnes riantes & fertiles, où une trentaine de chartreux, qui font labourer leurs terres par un petit nombre de miſérables colons, jouiſſent en toute oiſiveté d'un revenu qui pourroit rendre heureux cent familles de païſans. Après cela vient *Squillace*, l'ancien *Scyllacium*, ville appartenante au marquis *Gregori Squillace*, perſonnage que les plaintes ameres des Napolitains & des Eſpagnols ont rendu fameux. Si, au lieu d'inventer de nouveaux impôts, ce ſeigneur avoit imaginé, pendant ſon miniſtère, les moyens de rétablir dans ces contrées l'agriculture de la même maniere qu'il a ſçu la rétablir dans les terres de ſa ſeigneurie, le roi de Naples auroit aujourd'hui cent fois plus de revenus qu'il n'a; au lieu que ces nouveaux impôts, loin de les avoir augmentés, les ont diminués de beaucoup: ſi les campagnes dans l'intérieur de ce canton ſont auſſi bien cultivées, que celles que l'on voit au bord de la mer,

ce marquiſat eſt tout entier un jardin des plus beaux de l'Italie. Après avoir rangé la côte de *Squillace* je mis pied à terre pour aller à *Catanzaro*, qui eſt à quelques milles de la mer. Cette ville eſt la capitale de la Calabre ultérieure, ou méridionale, & le ſiége du tribunal de la chicane: les environs de cette ville ſont rians: & il y a pluſieurs autres petites villes, & bien des bourgs & des villages dans le voiſinage. En continuant notre route nous arrivâmes à *Simori*, où quelques auteurs s'imaginent avoir été la fameuſe Sybaris. Le nom de ce bourg, & un couvent de Sybarites, marque certaine de la bonté du terrein, pourroit le faire ſoupçonner. Mais ces auteurs ſe ſont aſſurément trompés, car l'ancienne Sybaris étoit ſituée bien au delà de *Croton* ſur le golphe de Tarante. *Croton* la plus floriſſante & la plus puiſſante des républiques de cette contrée, eſt à préſent détruite juſqu'aux fondemens: il n'en reſte que des ruines de maiſons, de tombeaux & de temples, où l'on ne peut rien diſtinguer: le temple de *Juno Lacinia* eſt le ſeul qu'on puiſſe reconnoître par les reſtes conſidérables qui ſubſiſtent encore: il paroît qu'il devoit être d'une grandeur & d'une magnificence étonnante.

nante. Toutes ces ruines démontrent que l'ancienne *Crotone* étoit ſituée à environ ſix milles de la nouvelle, dans un endroit d'où l'on avoit, de tous côtés, la plus belle vue du monde. Le Cap Colonne, emplacement de l'ancienne Crotone, n'eſt donc aujourd'hui que décombres & marais: ces derniers s'étendent le long de la mer, des deux côtés, ce qui fait que la nouvelle Crotone, qui porte bien indignement ce nom, eſt un très-chétif endroit, où cinq mille pauvres habitans vous annoncent, par leurs viſages pâles & défaits, la miſère où ils ſont & l'air marécageux qu'ils reſpirent. Vous ſavez que les Crotoniates ont détruit *Sybaris*; le ſiége du luxe & de la volupté. Ils l'ont fait ſi bien, que ce canton eſt aujourd'hui couvert de bois, de pâturages & de marais qui exhalent un air mal-ſain: & que l'on ne ſauroit pas déterminer au juſte le lieu, où cette ville célebre a exiſté. Après avoir bien examiné tout ce que les auteurs anciens & modernes ont écrit ſur ce ſujet, je croirois volontiers, que Sybaris étoit où eſt aujourd'hui *Terra nuova*, bourg ſitué entre le Crathis & le Sybaris: & que *Buffalaria* eſt l'endroit, où les Athéniens & les autres Grecs fonderent la nouvelle ville de Thurium, de-

puis que Sybaris eût été détruite par les Crotoniates. Car les anciens auteurs rapportent que Thurium fut bâti par les Grecs près d'une fontaine appellée Thurie qui n'étoit pas loin de Sybaris, & que la nouvelle ville étoit plus près de la mer que l'ancienne. Or on voit encore aujourd'hui, tout près de *Buffalaria*, les reſtes d'un aqueduc, que les antiquaires prétendent avoir emmené à Thurium l'eau de la fontaine Thurie, laquelle eſt appellée par les naturels du païs *aqua favellina* eau qui parle, dénomination, dont je ne ſaurois vous dire la raiſon.

Toute la campagne des environs eſt extrêmement fertile: les vins, les oranges, les amandes, les autres fruits y viennent en perfection: on y fait une grande quantité de ſuc de régliſſe & de manne. Le ſeul article du ſuc de régliſſe donne au duc de Corigliano, de la maiſon de Saluzzo, tous frais faits, un revenu de dix-ſept à dix-huit mille livres par an. Les montagnes ſont abondantes en bois qui fournit une quantité conſidérable de poix & de réſine: elles ont de riches carrieres de marbre & d'albâtre, & des mines de différens métaux: mais toutes ces mines ſont actuellement négligées. A meſure que l'on

avance vers le golfe de Tarente, la plaine va toujours en s'étendant & augmentant en beauté & en fertilité. Il n'eſt pas ſurprenant que cette plaine ſi riche, ſituée d'ailleurs entre des montagnes couvertes des meilleures eſpèces de bois, & une mer extrêmement poiſſonneuſe, ait non-ſeulement nourri, mais rendu très-puiſſantes deux républiques célébres dans l'antiquité, ſavoir celle de Tarente & celle de Metapontum. Je ne vous rappellerai pas tout ce que les anciens on rapporté des immenſes richeſſes, que l'agriculture a procuré aux Metapontins, ni les éloges qu'ils ont faits des fruits, du miel, de la laine, des légumes, du ſel, des poiſſons & des huîtres de Tarente: mais je vous avoue, qu'un voyageur a beſoin de ſe rappeller tout cela, pour être en état d'apprécier au juſte le mérite de ce ſol: car à en juger par l'état, où il eſt actuellement, on auroit de la peine à ſe figurer, que deux peuples floriſſants lui fuſſent autrefois redevables de leur puiſſance & de leur bonheur. Cette partie de la côte orientale eſt aujourd'hui extrêmement dégarnie de villes & même de villages. Metapontum étoit ſitué entre *Trebiſaccia* & la mer; & tout cet emplacement ne préſente aujourd'hui qu'un mé-

chant petit fort, lequel y a été élevé contre les Barbareſques, qui ne laiſſent pas pourtant d'y mettre pied à terre toutes les fois qu'il leur en vient la fantaiſie. Ils font bien pis encore: car ils viennent ſouvent porter l'alarme juſque dans Tarente même, où ils enlevent ceux qui par malheur ſe trouvent alors dans les rues de la ville qui ſont près de la mer, ſans parler des gens, qu'ils emportent à la campagne, & des pêcheurs qu'ils attrappent dans le port. Ce port étoit autrefois fameux: les anciens Tarentins y avoient plus de cent triremes à la fois: mais les rois de Naples ont été obligés de le faire combler pour en rendre aux Barbareſques l'entrée plus difficile. Enfin cette côte où, depuis *Sybaris* juſqu'à *Locres*, étoient ſituées quatre puiſſantes républiques & pluſieurs autres villes très-conſidérables; qui nourriſſoit un peuple immenſe, & qui a vu pluſieurs fois ſe former dans ſon ſein des armées de trois cent mille combattans, eſt actuellement ſujette à ſix ou ſept barons de la couronne & à quelques couvents, excepté trois ou quatre villes qui ne relevent que du roi, & dont la principale, qui eſt *Catanzaro*, ne vaut pas la plus petite des villes anciennes. Cependant la

mer n'a pas englouti le ſol ; le climat n'eſt pas changé ; le terrein n'eſt pas devenu ingrat : il n'y manque donc que des hommes ; mais pour en avoir, il faut d'autres principes de gouvernement, d'autres loix, d'autres mœurs, moins de ſuperſtition, moins d'eccléſiaſtiques, moins d'avocats, point de moines, point de barons avec le droit d'exercer la juſtice criminelle, & point de loix romaines.

De retour de Tarente à *Reggio*, je me tranſportai à *Fiumara di muro* pour paſſer de là à Meſſine ; mais la marée étant alors contraire à cette navigation, quoique le vent fût très-favorable, on me dit qu'il étoit très dangereux de faire alors le trajet. Ainſi en attendant la marée favorable, je fus à *Sciglio* ou *Scylla* qui eſt le cap ſi décrié chez les Anciens par les naufrages ſi fréquents des vaiſſeaux. Ceux qui viennent en Sicile par la méditerranée, ſont obligés de paſſer entre ce cap & le cap oppoſé, appellé le Phare de Meſſine : ce paſſage eſt très-dangereux dans le temps où la marée & le vent ſont contraires : quand le vent eſt favorable & la marée contraire, on fait tirer les vaiſſeaux par des bœufs le long de la côte de Calabre ; mais avec une bonne marée & un bon vent, on

peut paſſer ce détroit, ſans aucun riſque, dans le plus petit bateau : ceux qui craignent ce paſſage, viennent en Sicile par la mer Adriatique, ou font le voyage par terre juſqu'à *Fiumara di muro*, où le trajet eſt très-aiſé, dès que le courant eſt favorable.

Le prince de *Scylla* fait un grand commerce par mer où il gagne conſidérablement : mais les marchands d'huile, de viande ſalée & de ſauciſſons clabaudent furieuſement contre ce prince. Toutes ſes terres ſont très-bien cultivées. Il a défriché beaucoup de terrein qui juſqu'alors avoit été couvert de bois & de brouſſailles. Son entrepriſe a eu le plus grand ſuccès ; & l'on voit que ce ſol anciennement ſi fertile, le ſeroit également aujourd'hui, pour peu qu'on le fit valoir ; mais les particuliers de *Scylla* ſont trop pauvres pour entreprendre des défrichements. D'ailleurs à quoi ſerviroit-il à de petits particuliers de faire de pareilles dépenſes, quand le gouvernement, par toutes ſortes d'entraves, & les barons par leurs vexations ordinaires, les empêcheroient de jouir des fruits de leur induſtrie. Ainſi la plupart de ces terres qui étoient autrefois toutes cultivées, ne produiſent aujourd'hui que des buiſſons & des plantes ſau-

vages & une verdure qui accuſe la négligence des hommes. Je vous ai déjà mandé que les vaſſaux de ce prince ſont en procès avec lui pour les vexations qu'ils prétendent éprouver de ſa part.

On accuſe aſſez communément les Calabrois d'avoir l'ame baſſe, & l'eſprit tourné à la fourberie. Je connois quantité de braves & honnêtes gens de cette contrée: mais le gros de la nation juſtifie bien aſſez ce jugement. Ce mauvais caractere leur a été ſans doute imprimé par les anciens Romains: ceux-ci les ont ſi fort avilis, qu'il auroit été inutile pour eux d'avoir la moindre teinture d'aucune vertu: car un peuple, que le gouvernement tient, par principe, dans un aviliſſement perpétuel, ne peut être bon que par ſtupidité; & s'il a de l'eſprit, il ne ſera que vicieux; parce que dans ſon état mépriſable le vice peut le mener à quelque choſe & la vertu à rien. Aulugelle rapporte la raiſon, qui a déterminé les Romains à dégrader ſi fort les Calabrois. „ Annibal, général des „ Carthaginois, ayant conduit, dit cet au- „ teur, ſon armée en Italie, & ayant battu „ les Romains en quelques occaſions, les „ Bruttiens (*les Calabrois modernes*) furent

„ le premier peuple d'Italie qui embraſſa le „ parti du vainqueur. Quelque temps après, „ nos légions ayant obligé les Carthaginois „ de repaſſer la mer, Rome ſe ſouvint de „ la défection de ſes alliés: & pour la punir „ d'une maniére éclatante, elle ordonna qu'au- „ cun membre de cette nation ne pourroit „ ſervir dans les troupes de la République; „ qu'ils ſeroient retranchés du tableau des al- „ liés, & que, déclarés eſclaves publics, ils „ ſeroient obligés de précéder les magiſtrats „ qui partent pour leurs gouvernements & „ de leur rendre les derniers devoirs de la „ ſervitude. . . . Les officiers Romains les „ employoient dans l'exécution des ſentences „ portées dans leur département."

Ces anciens Romains avoient une horrible politique. Quand ils avoient affaire à un peuple doux & paiſible, ils l'opprimoient par les impôts, & le livroient au pillage de leurs gouverneurs, de leurs fermiers, de leurs banquiers, de leurs uſuriers & enfin de tous ceux d'entre leurs citoyens qui vouloient s'enrichir par les dépouilles de leurs ſujets. C'eſt ainſi, par exemple, qu'ils traitèrent les nations molles & voluptueuſes de l'Aſie. Quand ils avoient affaire à un peuple brave & belliqueux, ils

s'attachoient à l'exterminer pendant la guerre, & à l'avilir pendant la paix : ils mettoient tout le pays à feu & à ſang : les villes priſes ſur l'ennemi étoient d'abord livrées au pillage ; puis elles étoient détruites, les plus puiſſantes, de fond en comble, les plus foibles, autant qu'il falloit pour qu'elles ne puſſent jamais ſe rétablir : les habitans étoient en partie tranſportés hors du pays & en partie vendus à l'encan pour eſclaves : tout ce qu'ils avoient poſſédé de précieux ou de curieux en or, en argent, en meubles, étoit emporté à Rome. C'eſt ainſi que les Romains traiterent les différens peuples des contrées qui forment aujourd'hui les deux royaumes de Naples & de Sicile, depuis l'Abbruzze juſqu'aux extrémités de la Sicile. Dans l'Abbruzze ils avoient exterminé, déja avant la ſeconde guerre punique, plus d'un demi-million d'habitans, de ſorte que, ſelon l'expreſſion de Florus, on ne trouvoit plus le *Samnium* dans le *Samnium*, & qu'il fallut faire venir des milliers de Liguriens pour repeupler ce païs. Après la ſeconde guerre punique les Capouans & le reſte des Campaniens furent ou vendus, ou tranſportés au delà du Tybre :

la principale nobleſſe & tous les ſénateurs furent exécutés à mort : les biens des particuliers & ceux du public furent confiſqués, de maniere que ſans les colonies que l'on y envoya depuis de temps en temps, & ſans le luxe des vainqueurs, qui y vinrent dans la ſuite rebâtir des villes, élever de ſuperbes palais, & établir de ſomptueux lieux de débauche, la belle & délicieuſe Campanie ſe fût convertie en un affreux déſert. Durant la même guerre les Syracuſains, les Agrigentains, les Tarentins, les autres Salentins furent traités de même : près de trente mille citoyens d'*Agrigentum*, qui à la priſe de cette ville tomberent entre les mains des Romains, furent tous vendus à l'encan. Polybe, Tite-Live & Diodore de Sicile qui rapportent les détails de cette affreuſe conduite des Romains envers les nations que je viens de nommer, vous apprendront auſſi, comment ces fiers vainqueurs ſe ſont dans le même temps conduit envers les peuples de la moderne Calabre ; & vous y verrez que les pauvres Bruttiens, pour avoir été les plus braves & les plus fourbes de tous ces peuples, furent auſſi les plus maltraités. Ainſi il n'eſt point du

tout étonnant que tant de villes célébres, qui fleuriſſoient dans cette contrée, ſoient à préſent converties en chétifs villages & en forêts, où l'on n'en voit pas les moindres veſtiges.

## LETTRE VINGT-TROISIEME.

*Naples le 20. Novembre 1775.*

Je craignois de vous avoir trop entretenu dans ma longue lettre précédente, ſur ce qui concernoit la Calabre ; mais les queſtions que vous me faites ſur ce même ſujet dans celle que je viens de recevoir, me font preſſentir que les détails que je vous en ai envoyés, ne ſuffiront pas encore pour contenter votre curioſité : ainſi il ne me reſte plus qu'à vuider le ſac & à vous tranſcrire ici entièrement mon journal, ſans y faire d'autre changement, que de l'accommoder à l'ordre des queſtions que vous me faites.

Dans ma lettre précédente, je vous ai aſſez parlé des principales productions de cette contrée. Je ne m'arrêterai donc à préſent qu'à vous rapporter les autres obſervations que j'ai faites à ce ſujet & que j'avois alors jugé à propos d'omettre. La plaine de la Calabre ultérieure eſt ſur les deux bords oppoſés preſque toute plantée d'oliviers, de façon

qu'on la prendroit de loin pour un païs tout couvert de forêts. Autrefois ces mêmes bords n'étoient preſque que des champs de bled ; mais d'un côté les impôts que le gouvernement eſpagnol a mis ſur cette denrée, & de l'autre les fourberies des monopoleurs ont empêché les habitants de tirer de cette culture les avantages qui lui ſont attachés dans les païs bien réglés : ainſi ils ſe ſont inſenſiblement tournés à la culture des oliviers dont ils tirent plus de profit. Un tiers des olives leur ſert de nourriture ; ils les mangent ſéchées au four & au ſoleil : des deux autres tiers on fait de l'huile dont la plus grande partie ſe vend aux étrangers. Le bled que l'on recueille dans les lieux où l'on n'a pas encore planté d'oliviers, eſt tout exporté par les Génois & les Eſpagnols : ainſi les habitans ſe nourriſſent communément d'olives, comme je viens de le dire & de pluſieurs ſortes de légumes, tels que les fêves, les haricots & les lupins. Les petits endroits du continent des deux Calabres n'ont gueres qu'une ſorte de nourriture commune, ſavoir les chataignes & les marrons ; auſſi ces cantons ſont-ils tous couverts de chataigners ; car les habitans des bords des deux mers s'étant ſi fort

appliqués à la culture des oliviers, ceux du continent ne trouveroient pas leur compte à faire de grandes plantations de ces arbres. Les deux Calabres ſont auſſi abondantes en lin, dont il y a deux ſortes, ſavoir le lin mâle & le lin fémelle : le premier réuſſit tellement qu'il ne céde en rien à celui d'Alexandrie : cette culture ſe multiplie toujours de plus en plus. Au contraire, le chanvre eſt rare dans cette contrée, au lieu que la Terre de Labour en produit abondamment. Les moutons y donnent auſſi beaucoup de laine ; mais comme on ne ſait ni ſoigner ces animaux, ni ſéparer la bonne laine de la mauvaiſe, elle eſt conſommée, pour la plus grande partie, dans le païs même, où l'on en fait des draps, des couvertures & autres choſes pareilles pour l'uſage des païſans & du menu peuple. Ce ſont là, outre la ſoye, les vins, les différents fruits, & les différentes eſpèces de bois dont je vous ai fait mention dans ma précédente, les principales productions de ce païs ; mais il y en a une infinité d'autres qui ſont ni ſi abondantes, ni d'un ſi grand uſage, ni ſi avantageuſes ; telles ſont par exemple la manne & le ſuc de réglifſe, dont le commerce va toujours en diminuant, à cau-

ſe des impôts dont le gouvernement les a chargés, & des redevances dont les propriétaires accablent les colons. Entre les différents gramina de ce païs, j'ai vu en pluſieurs endroits de la Calabre ultérieure ou méridionale, la *ſulla Arabica* que les Sarraſins y ont apportée avec eux de l'Arabie, qui fait une admirable nourriture pour les chevaux, de ſorte que les plus beaux chevaux de la Calabre, qui paſſent pour les meilleurs de ce royaume, ſont nourris de ce *gramen*. Il croît à la hauteur d'un homme, & une fois ſemé il ſe reproduit de lui-même. Je vous marquerai ici en paſſant que les meilleures races de chevaux de la Calabre ſont à préſent celles des princes de *Monte-Leone*, de *Scylla*, de *Cinque-Frondi* ou *Carvizzano*, de *Crucoli* & de *Belmonte Pignatelli*. Dans le diſtrict de Crotone j'ai vu des poivriers ſauvages, qui donnent du poivre aſſez bon pour aſſaiſonner les mets, ſur-tout lorſqu'on le mêle avec le poivre des Indes. Parmi les différentes ſortes de raiſins de ce païs, il y en a une qui eſt la plus délicate de toutes, laquelle eſt connue ſous le nom de Malvoiſie. On a tâché de l'introduire à Naples : les chartreux de cette ville en ont fait venir des ſeps qu'ils ont pris chez leurs

confreres de *St. Stefano del Boſco* & les ont plantés dans leur jardin, dans l'endroit le plus expoſé au ſoleil; mais les raiſins n'y ſont jamais encore parvenus à maturité. Les lieux de la Calabre où viennent les meilleurs vins, ſont *Reggio*, *Gieracci*, *Scylla*, *Palmi*, *St. Blaſe*, *Monteleone*, *Troppea*, *Bagnara*, *Piſa*, *Corigliano* & *St. Mauro*. Les vins Grecs de *Geraci*, qui ſont blancs, ſecs & doux, l'emportent à mon goût ſur ceux de Malaga. Les vins rouges de *Reggio* tiennent un peu de ceux de la Côte rôtie; & les vins que l'on appelle de la Foſſe, endroit des environs de *Reggio*, acquiérent après avoir repoſé trois ou quatre ans dans la cave, le goût du plus parfait bourgogne, de façon que les plus grands connoiſſeurs s'y trompent: les meilleurs vins des autres lieux que je viens de vous nommer, approchent tant, par la couleur que pour le goût, de ceux de Madère, de *Tintillas*, de *Xérès*, de *Peralta*, de *Setuval*, de *Carcavello*.

La ſoye pourroit faire rentrer de groſſes ſommes d'argent dans le païs, ſi le gouvernement n'y mettoit pas trop d'entraves. Mais d'abord les impôts ſur cette marchandiſe ſont exceſſifs; outre cela, les propriétaires ſont obligés

obligés de la vendre au prix que le gouvernement y met tous les ans, & qui ne passe jamais, même dans les années les plus stériles, les dix-huit carlins qui font sept ou huit livres de France: enfin les soyes qui s'exportent hors du royaume, doivent être envoyées à Naples, où elles payent cinq carlins de droit, à moins qu'on n'obtienne une permission expresse pour en vendre & en charger une certaine quantité sur les lieux, ce qui ne s'accorde que très-difficilement. Malgré ces obstacles, les deux Calabres envoyent à Naples, pour les païs étrangers, environ un million de livres tous les ans, ce qui fait presque les deux tiers de la soye qui y vient, pour le même objet, des autres provinces Napolitaines, parmi lesquelles la Sicile n'est pas compriſe: outre cela il en sort de la Calabre une grande quantité en contrebande, sur-tout pour Livourne, Londres & Messine. Enfin il en reste encore une grande quantité dans le païs, tant pour l'usage ordinaire que pour les manufactures. *Catanzaro* est la ville de toute la Calabre, qui a le plus de ces manufactures: il y a des fabriques de moires, de taffetas, de satins & de velours, qui sont recherchés chez l'étranger, tant à cause de leur bas prix que

de leur durée. Les fabriques de *Reggio* ne ſont pas, à beaucoup près, ni ſi conſidérables, ni ſi nombreuſes que celles de *Catanzaro*.

Quant aux huiles, il y en a de commune & de celle que l'on appelle vierge: celles de la premiere ſorte ſont preſque toutes deſtinées pour Marſeille, où il s'en fait une grande conſommation dans les fabriques du ſavon. Celles de la ſeconde reſtent preſque toutes dans le païs, & ſont nommées vierges, parce qu'on les laiſſe découler d'elles-mêmes des olives entaſſées, au lieu que l'huile commune eſt tirée des olives preſſées. *Don Demetrio Grimaldi* a établi à *Seminara* une fabrique très-propre à perfectionner les huiles de Calabre, & à laquelle il a donné pour cette raiſon, le nom de fabrique d'huile de Provence. Cet eſtimable gentilhomme a auſſi publié différents ouvrages pour éclairer ſes concitoyens, tant ſur la culture des terres, que ſur la maniere d'améliorer leurs huiles; & nombre de barons & de gentilshommes ont profité de ſes lumieres & de ſon exemple, tels que les princes de *Cariati* & de la *Rocella*, les ducs de *S. Demetrio Pignatelli*, de *Fragnito*, de *Spezzano*. Les oliviers de la Calabre, ainſi que ceux de la Sicile ſont incom-

parablement plus grands & plus gros, que ceux de la Provence : auſſi me ſemble-t-il que je puis dire ſans exagération, que les premiers donnent cinquante fois plus de fruit que les derniers. Le célebre Antoine *Genoveſi* appelle dans ſon livre ſur l'économie publique, les plantations d'oliviers, *le miniere ſopra terra*, des mines ſur la ſurface de la terre; & il a raiſon, ſur-tout à l'égard de celles de ce païs-ci : car elles donnent un revenu des plus conſidérables, & fourniſſent une très-bonne nourriture pour les païſans & les artiſans. En 1773, la récolte des olives valut à toute cette contrée huit millions de ducats de Naples, ce qui fait environ trente quatre millions de livres de France. Il eſt vrai que cette année-là la récolte en fut extrêmement abondante. Mais ſelon le cours ordinaire elle eſt, dans ce païs, aſſez conſidérable tous les deux ans, au lieu que les Génois m'ont dit qu'ils ſe croient aſſez heureux quand ils font une abondante récolte tous les dix ans.

Il y a dans ce païs pluſieurs eſpeces de bled : les plus communes ſont le maïs, le ſegle, l'orge & pluſieurs ſortes de froment : le *grano duro* eſt l'eſpece de froment dont on fait la farine qui eſt appellée *ſemola*, dont

ſe font les *macaroni* & autres pâtes pareilles. La Calabre ne produit pas plus de bled qu'il lui en faut pour la conſommation intérieure, hormis le marquiſat de Crotone & une autre grande partie de la côte orientale, qui en peuvent donner à l'étranger. La ſemaille ſe fait en Octobre & dure juſqu'à Noël: la moiſſon de l'orge ſe fait au commencement de Mai & celle du froment en Juin. La moiſſon finie, on expoſe le bled en gerbes au ſoleil ſur une aire où le vent domine de tous côtés, & lorsque ces gerbes ſont bien ſeches, on fait paſſer par deſſus un gros bloc applati, qui eſt traîné par des bœufs. Cette opération faite, on ſouleve les gerbes en l'air, de ſorte que le bled retombe en terre, & la paille eſt emportée par le vent. De là on tranſporte le bled dans des foſſes ſouterraines de la profondeur de 50 pieds plus ou moins. Les parois ſont revêtues de couches de fougere & de *Sulla*, dont je vous ai parlé plus haut; on a ſoin de tenir ces foſſes bien couvertes & le bled ſe conſerve de cette façon auſſi long-tems que l'on veut dans la plus grande perfection: on a trouvé des foſſes oubliées depuis nombre d'années, ſans que le bled y ait aucunement ſouffert.

Je vous ai déja marqué que les montagnes de la Calabre contiennent des mines de toutes ſortes de métaux ; mais il y a des inconvénients qui en empêchent la découverte & l'exploitation : l'un eſt que les barons s'oppoſent de toutes les façons à la découverte des mines, parce que les montagnes où l'on découvre des métaux, ſont immédiatement réunies aux biens de la couronne au préjudice des droits des vaſſaux : l'autre inconvénient vient de ce qu'on ne connoît pas encore dans ce royaume la maniere la moins coûteuſe d'exploiter les mines. Les minieres de fer de la Calabre ſont plus abondantes que celles des autres minéraux : celles du Comté de *Stilo*, à quinze milles du cap de ce nom, donne environ quarante cinq *rotoli* de minérai, poids de trente-trois onces, pour chaque *cantaro*, qui eſt de cent *rotoli*. Dans ce même Comté de Stilo, on a encore découvert, il n'y a pas long-tems, des mines d'argent de la meilleure eſpèce ; mais le produit n'ayant pas répondu aux frais, on les a abandonnés : c'eſt pour cette même raiſon que l'on a ceſſé d'exploiter celles de *Longobucco* dans la province de *Coſenza*, qui contiennent du plomb, de l'ar-

gent & de l'or, & celles de *Corigliano* qui donnoient de l'or & de l'argent: à *Lavella* il y a une mine de *lapis lazuli*: à *Altomonte* une riche mine de ſel, ainſi qu'à *Paduli* de *Roſſano*, dont le prince de *Stromboli* & quelques autres particuliers ont entrepris l'exploitation, par une permiſſion particuliere du roi. Le préſent roi d'Eſpagne, lorſqu'il étoit encore à Naples, a fait venir en 1745, de la Saxe, des mineurs, des fondeurs & des experts pour faire viſiter toutes les montagnes de la Calabre: ils y ont découvert en beaucoup d'endroits toutes ſortes de minéraux; mais après qu'ils en eurent fait les expériences, on trouva que les frais de l'exploitation égaleroient ou ſurmonteroient même le produit.

Notre ami don Michel *Torcia*, qui a l'inſpection de la bibliothèque des Jéſuites de cette ville, vient de me faire voir un manuſcrit très curieux & très intéreſſant d'un frere convers de cet ordre; qui, dans le ſiécle précédent, avoit eu le ſoin de la campagne du collège de *Poticore* dans la Lucanie. Ce manuſcrit eſt deſtiné à montrer aux Jéſuites les manieres de bien gouverner leur campagne: entre autres choſes très-remar-

quables, il y eſt fait mention d'une plantation de cannes à ſucre que le collège y poſſédoit : il leur apprend qu'elle rapportoit, une année portant l'autre, ſoixante pour cent. On voit par là de quelle utilité de pareilles plantations pourroient être pour la Calabre, ſi le gouvernement, au-lieu d'en arrêter la culture, s'aviſoit de l'encourager. . . . . .

La population de la Calabre va, depuis quelque temps, tous les ans en augmentant; & le nombre des prêtres & des religieux diminue en proportion. C'eſt le fruit du changement qui s'eſt fait dans le gouvernement, & des lumieres qui ſe ſont peu-à peu- répandues dans l'Italie. Tandis que ce royaume étoit ſous la domination d'Eſpagne & ſous la tyrannie des vice-rois, il ne faiſoit que dépérir; mais à peine le roi don Carlos vint s'établir à Naples & commença à goûter les conſeils d'un miniſtère Italien, que ce même royaume changea de face, & ſe rétablit ſucceſſivement d'une maniere prodigieuſe: on en voit la preuve la plus frappante dans les liſtes authentiques des dénombrements que l'on a faits depuis 1765 jusqu'à l'année courante, & que le gouvernement a faites imprimer.

| *Année.* | *Population.* |
|---|---|
| 1765. | 3953093. |
| 1766. | 3974423. |
| 1767. | 4017694. |
| 1768. | 4029620. |
| 1769. | 4075499. |
| 1770. | 4093666. |
| 1771. | 4146694. |
| 1772. | 4199267. |
| 1773. | 4249430. |
| 1774. | 4449602. |

La population de la ſeule ville de Naples étoit dans

| *Année.* | *Population.* |
|---|---|
| 1765. | 337095 |
| 1775. | 364848. |

Ainſi dans l'eſpace de dix ans la population s'eſt accrue, dans le ſeul royaume, de près d'un demi-million; au lieu que ſous le gouvernement paſſé elle alloit diminuant de jour en jour. Le gouvernement paſſé fouloit ces peuples par une dureté inflexible, une bigotterie monacale, une fourberie de petits eſprits, & par toutes les maximes abominables de politique que les miniſtres ſans talens mettent en œuvre à la place des moyens ſalutai-

res & dignes des éloges & de la reconnoiſſance de tout le genre humain, que les hommes de génie ſavent employer pour gouverner le peuple. Le gouvernement actuel de Naples ne peut pas s'empêcher de ſentir, par les effets qu'il voit naître ſous ſes yeux, l'importance de réformer tous les abus qui reſtent du gouvernement paſſé: & ſi cette réforme ſe fait, comme tout porte à le croire, il ne ſeroit pas ſurprenant, que nos neveux viſſent un jour S. Pierre aller rendre hommage à S. Janvier: car enfin tous les états doivent, par une loi immuable, attachée aux choſes de ce monde, ſubir des éternelles révolutions; & il n'eſt rien de plus naturel que de juger qu'une nation qui s'aggrandit, ſe ſoumette un jour un peuple voiſin qui dépérit.

## LETTRE VINGT-QUATRIEME.

*L'auteur a écrit cette lettre & la ſuivante durant ſon ſéjour en Sicile, avant ſon retour à Naples.*

*Palerme le 6 Mai 1775.*

Je ne crois pas qu'on puiſſe traverſer plus doucement une riviere paiſible, que j'ai fait le trajet de *Fiumara di Muro* à Meſſine. Notre bateau a paſſé par le milieu de Caribde, ſans que j'aie pu m'appercevoir d'aucune choſe qui annonçât cet endroit ſi décrié. Les bateliers me dirent que cela venoit de ce que la mer étoit tranquille: ces gens ſont perſuadés qu'il n'y a point de gouffre dans cet endroit, comme on le prétend communément; & que le tournoyement ordinaire des eaux y eſt uniquement produit par des courants contraires, qui, dans cet endroit où le détroit eſt encore reſſerré par une autre langue de terre qui s'avance de l'extrêmité de la ville de Meſſine, s'entrechoquent avec plus de vio-

lence, qu'à l'entrée du canal, entre le cap de Scilla & celui du Phare : mais, comme ces courants ſont réguliers, les mariniers qui les ont obſervés, ſavent prendre leur tems pour faire ce trajet, de ſorte que quand le vent n'eſt pas au ſud, ils paſſent & tournent Caribde avec les plus petits bateaux. Ces mêmes bateliers m'ont aſſuré que l'eau de ce détroit eſt ſi gluante, qu'elle donne au ſable la dureté d'un rocher. Quand j'ai quitté la Calabre, un parfum des plus ſuaves m'a accompagné juſqu'à une certaine diſtance de la côte ; j'ai d'abord cru que cela venoit des fleurs des arbres, des plantes aromatiques & des herbes odoriférantes dont la côte étoit couverte ; mais je fus bien ſurpris, lorſque je recommençai à ſentir le même parfum, à meſure que je m'approchai du havre de Meſſine, où il n'y a pas de côte verdoyante, mais un Lazaret, des forts & la citadelle : quelle qu'en ſoit la raiſon, ce délicieux parfum inſpire d'abord à un étranger l'idée la plus favorable de ces pais : les Meſſinois mêmes ignorent la cauſe de ce parfum, quoique pluſieurs ſe ſoient donnés la peine de la rechercher.

Le parfum qu'on reſpire à l'entrée, ſe fait

ſentir de nouveau en bien des endroits à ceux qui font le tour de cette Iſle dans la belle ſaiſon : il ne devient dans la ſuite que plus vif & plus varié : on diſtingue aſſez que l'odeur, que l'on ſent dans le détroit, approche de celle de la violette ; mais le parfum qui s'exhale dans l'Iſle même, eſt un mélange d'odeurs que l'on ne peut plus diſtinguer. Cet effet eſt produit par mille eſpèces d'herbes, d'arbres, d'arbriſſeaux, de plantes dont toute l'Iſle eſt revêtue, & qui viennent ici dans la derniere perfection : les citroniers, les orangers, les cèdres, les figuiers communs, les figuiers d'Inde, les amandiers, les pommiers d'or, les pommiers de raquette, les oliviers, les vignes, les pattes d'alouette, les fleurs d'Adonis, les herbes à l'épervier, les doucettes, les lupins, le trèfle blanc, auxquels, dans la partie méridionale, ſe joignent le thym & la calamante qui y croiſſent naturellement, l'aloës dont on borde les chemins & dont on entoure les champs, enfin quantité d'autres herbes & de plantes que je ne connois point, envoyent tout-à-la fois leurs exhalaiſons en l'air pour l'embaumer de mille agréables odeurs : ce parfum eſt quelquefois ſi vif, que l'organe de l'odorat en

eſt incommodé. Ce qui vous eſt arrivé en faiſant le tour du lac de *Garda*; ſur les confins du Trentin & du Vénitien, où l'odeur des citroniers vous a trop vivement affecté, vous arrivera de même en parcourant, au printemps, les environs de *Vittoria*, de *Raguſa*, de *Modica* & d'autres endroits de la côte méridionale, par la reſpiration d'un air imprégné de toutes ſortes d'odeurs les plus vives. Les chemins qui menent à *Girgenti*, & à pluſieurs autres villes de la côte méridionale & de la côte occidentale, ſont bordés de gros aloës d'Amérique, dont les tiges ont quelquefois plus de trente pieds de haut, & ſont couvertes de fleurs qui ſe terminent en pointe réguliere, & ſe renouvellent tous les cinq & au plus tard tous les ſix ans, tandis que de ſavants botaniſtes aſſurent dans leurs ouvrages, qu'elles ne pouſſent que tous les cent ans.

Je ne voudrois pas que ce début vous fit ſoupçonner que je vais vous faire une deſcription Romaneſque de cette Iſle: vous m'en croirez plus aiſément, ſi vous vous rappellez ce que vous en avez lu dans Homere, dans Cicéron dans Strabon & dans Diodore de Sicile. Trouvez bon, qu'à cet effet je re-

mette ici ſous vos yeux un paſſage de Diodore qui ſe trouve au commencement du cinquiéme livre de ſon Hiſtoire univerſelle.

„ Les Hiſtoriens, dit-il, qui paſſent pour „ les plus fidèles, diſent que c'eſt dans la Si- „ cile que Cérès & Proſerpine ſe firent voir „ aux hommes pour la premiere fois; & que „ cette Iſle eſt le premier endroit du mon- „ de, où il ait crû du bled. Le plus céle- „ bre des poëtes a ſuivi cette tradition lorſ- „ qu'il dit, en parlant de la Sicile,

Sans le travail du ſoc, ſans le ſoin des ſemailles,
Le terre fait ſortir de ſes riches entrailles,
Tous ſes dons arroſés auſſi-tôt par les Cieux.

„ En effet on voit encore dans le Léontin „ & dans pluſieurs autres lieux de la Sicile, „ du froment ſauvage qui pouſſe de lui-mê- „ me. Il étoit naturel d'attribuer à une terre „ ſi excellente l'origine des bleds: & l'on voit „ d'ailleurs que les Déeſſes qui nous en ont „ montré l'uſage, y ſont dans une vénéra- „ tion particuliere. C'eſt là même qu'on a „ placé l'enlevement de Proſerpine; parce „ que ces Déeſſes qui aimoient uniquement „ ce ſéjour, y avoient établi leur réſidence. „ Ce fut dans les prairies d'Enna que Pluton „ ravit Proſerpine. Ces prairies qui ſont au-

„ près de la ville de ce nom ſont dignes de
„ curioſité, par les violettes & par les fleurs
„ de toute eſpece qui y croiſſent, & qui ré-
„ pandent une telle odeur dans l'air, qu'elle
„ fait perdre aux chiens de chaſſe la piſte
„ des animaux qu'ils pourſuivent. La ſuper-
„ ficie du terrain qui eſt plane dans le mi-
„ lieu & traverſée de pluſieurs ruiſſeaux,
„ s'éleve du côté des bords qui ſont des pré-
„ cipices: on prétend que cette plaine fait
„ préciſément le milieu de l'Iſle. Non loin
„ de là on voit des prés, des jardins, des
„ marais & l'on trouve enfin une grande ca-
„ verne, dans laquelle il y a une ouver-
„ ture ſouterraine tournée du côté du nord.
„ Les violiers & les autres plantes, dont
„ cette campagne eſt couverte, portent des
„ fleurs pendant toute l'année & la rendent
„ auſſi charmante à la vue qu'à l'odorat. Au
„ reſte les habitans de la Sicile en mémoire
„ du ſéjour que Cérès & Proſerpine avoient
„ fait chez eux, inſtituerent des fêtes en leur
„ honneur: l'appareil en eſt éclatant & ma-
„ gnifique: mais dans tout le reſte le peuple
„ aſſemblé affecte de ſe conformer à la ſim-
„ plicité du premier âge. Il eſt auſſi d'uſage
„ durant les dix jours, que dure cette fête,

„ de mêler dans les converſations quelques
„ paroles libres & deshonnêtes; parce que ce
„ fut avec de pareils propos que l'on fit rire
„ Cérès, affligée de la perte de ſa fille."

Prenez votre carte de la Sicile, & faites, dans votre cabinet, le tour de cette iſle avec moi, pour conſidérer en détail la beauté & la fertilité de cette contrée: vous ne ſouffrirez pas tant que moi, qui ai été obligé d'en faire le tour, tantôt en bateaux découverts & tantôt ſur des mulets, par des chemins raboteux, pierreux, eſcarpés & dangereux; expoſé à tout le feu du ſoleil & quelquefois à de groſſes pluies, ſans pouvoir ſouvent m'en garantir qu'en me mettant ſous quelque arbre, faute d'auberge; & ſans avoir d'autre nourriture, que du pain ſec, des fruits & des raiſins avec de la viande ſalée ou du poiſſon gâté. Mais ne gâtons pas la beauté du tableau par de ſi hideux contours: detournez-en les yeux & portez-les ſur Meſſine. Tous les environs de cette ville ſont délicieux: des jardins, des vergers, des champs de bled, entrecoupés en droite ligne de hautes vignes, mariées avec des arbres encore plus hauts, ou de différentes rangées de mûriers; des hauteurs couvertes d'oliviers & d'autres arbres entourent

tourent la ville & s'étendent juſqu'au-delà de *Taormina.* Suivez le chemin le long de la côte, & gardez-vous bien de ne pas trop vous écarter à la droite; car vous trouveriez du terrein en friche, & enſuite une chaîne de montagnes, habitées & égratignées par des gueux qui végétent ſans travailler. Après avoir monté & deſcendu la montagne ſur laquelle eſt ſituée *Taormina*, prenez à droite & approchez-vous des villages aſſis ſur le terrein que l'on appelle la région cultivée du mont *Etna:* vous commencez à y voir de la lave de ce terrible volcan, qui eſt de la plus haute antiquité, & qui s'étend juſqu'à la mer; mais cette lave eſt couverte d'une terre extrêmement fertile qui produit d'excellents vins rouges, couleur rare dans les vins de cette Iſle, du bled, de l'huile & des fruits en abondance. Ces productions ne ſont pas la ſeule preuve de la fertilité de ces environs: il y en a de plus étonnantes à huit milles du bord de la mer: ce ſont des maroniers d'une prodigieuſe grandeur, entre leſquels il s'en éleve un que l'on regarde comme le prince des forêts de l'*Etna:* il eſt appellé, *il caſtagno di cento cavalli*, le maronier de cent chevaux: on prétend que trente hommes à cheval peu-

vent tenir dans le creux de cet arbre ; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'il a deux cents quatre pieds de tour : il y a d'autres arbres de la même eſpece qui ont ſoixante-dix-ſept pieds de circonférence : ſept autres qui ſont tous d'une même grandeur, ſont appellés les ſept freres : c'eſt ainſi que la lave qui n'eſt d'abord qu'une matiere noire & brûlée, devient avec le tems un ſol des plus fertiles de la terre, par la pouſſiere que le vent y apporte inſenſiblement, & par les pluies abondantes de cendres imprégnées de nitre, que le volcan y répand, & qui pénétrent inſenſiblement les pores de la lave.

De ce côté, on ne peut pas monter ſur le mont *Etna* ; ainſi il faut revenir ſur ſes pas, & ſe remettre ſur le chemin qui conduit à *Catania*. Dès-lors vous marchez ſur les cendres & le ſable brûlé d'une côte noire & eſcarpée, toute formée de différentes éruptions de cette montagne enflammée. La lave qui a crée cette côte, eſt ſortie de fournaiſes qui ont trente à quarante milles de profondeur : en beaucoup d'endroits elle a chaſſé en arriere les eaux de la mer, l'eſpace de plus d'un mille, & formé dans ſon lit même, des promontoires larges & d'une profondeur énorme.

Il y a des laves dont le rapport unanime des hiſtoriens & les inſcriptions que l'on y a trouvées, nous aſſurent qu'elles ont été vomies par cette montagne, les unes il y a deux mille ans, & les autres plûtôt, & qui cependant ne ſont pas encore couvertes d'aſſez de terreau pour pouvoir être labourées ; tandis que, dans d'autres endroits, les rochers qui ſont viſiblement de la lave, ſont couverts d'un ſol fertile qui a cinq à ſix pieds de profondeur, ce qui prouve manifeſtement qu'ils ſont ſortis de l'*Etna*, pluſieurs milliers d'années avant ces rochers qui n'ont que deux mille ans. Toutes les villes de cette côte ſont viſiblement fondées ſur des rochers immenſes de lave, entaſſés les uns ſur les autres. Ce n'eſt pas tout : à force de fouiller, on a découvert dans quelques endroits pluſieurs couches de lave, dont chacune avoit déja été anciennement labourée, & enſuite couverte d'une nouvelle lave, qui a été labourée de même, & recouverte à ſon tour par une nouvelle éruption du volcan. Enfin toute cette côte n'eſt certainement que de la lave ; & à l'exception des couches & des rochers formés dans des ſiecles connus par l'hiſtoire, elle eſt toute labourée & extrêmement fertile depuis les bords de la mer,

juſqu'à quinze & vingt milles vers la montagne. En voyageant le long de la côte, vous voyez à droite des prairies, des champs couverts du plus beau bled, des vignes qui donnent un vin délicieux, des arbres fruitiers, des oliviers, des mûriers, des citroniers, des vergers, des potagers, où tout vient en abondance & en perfection. En montant de *Catania* vers le mont *Etna*, vous paſſez, durant l'eſpace de dix-milles, au milieu d'un terrein riche en toutes ſortes de productions, & des pâturages ſi abondants, que les païſans ſont ſouvent obligés de ſaigner leurs bœufs & leurs vaches, pour les empêcher d'étouffer: après cela vient un terrein couvert des plus beaux mûriers & enſuite la région de bois où, dans de vaſtes & épaiſſes forêts, s'élevent des chênes ſolides, qui ont ſouvent plus de quarante pieds de circonférence. *Catania* eſt après Palerme la meilleure ville de Sicile; car Meſſine eſt ſi déchue, qu'elle peut à peine mériter la troiſième place. Catane a été pluſieurs fois preſque entiérement détruite, tantôt par le volcan de l'*Etna*, au pied duquel elle eſt ſituée, tantôt par les tremblements de terre. Cependant on l'a toujours rebâtie; & ſi Ste. Agathe qui eſt la ſainte pa-

trone de cette ville, la préſerve à l'avenir de pareils déſaſtres, elle égalera dans peu & ſurpaſſera même en beauté la ville de Meſſine: car Meſſine ſe dépeuple tous les jours; & ſes habitants, au lieu de bâtir de nouvelles maiſons, laiſſent tomber celles qu'ils poſſédent; Catane au contraire augmente ſenſiblement en population; & les habitans bâtiſſent, comme ſi les malheurs paſſés ne devoient jamais plus revenir. Cette décadence de Meſſine vient des impôts dont le gouvernement l'a chargée depuis ſa derniere rebellion: ce qui fournit une preuve frappante de la ſupériorité qu'ont les gouvernements ſur tous les volcans, ſur tous les tremblements de terre, & ſur toutes les peſtes les plus terribles pour détruire les villes par le ſeul moyen des impôts. Meſſine qui a été ravagée par la petite vérole, avoit encore quatre-vingt-dix mille ames, avant qu'elle ſe fût aviſée de prendre le parti de la France contre les Eſpagnols, qui alors en étoient les maîtres. Bientôt après cette rebellion ces impôts la réduiſirent à ſoixante mille ames: la durée de ces impôts lui a encore ôté dans la ſuite quarante mille habitans; de ſorte qu'elle n'en a à préſent qu'environ vingt mille. Catane enſévelie pluſieurs fois ſous

les maſſes énormes de rochers vomis par le mont *Etna*, & engloutie à la fin du dernier ſiecle par un tremblement de terre, s'eſt toujours relevée; & elle va éclipſer la célébrité, la beauté & la fortune de Meſſine. Les malheurs paſſés n'effrayent pas les habitants de Catane; parce qu'ils ſont dans l'opinion que Ste. Agathe les a pris ſous ſa protection, & qu'elle s'eſt chargée d'éloigner pour jamais de leurs murs & de leurs campagnes les rochers enflammés de l'*Etna*, & d'arrêter les convulſions intérieures de la terre tandis que les Meſſinois ont appris par l'expérience qu'il n'y a point de Sts. Patrons aſſez puiſſants contre les impôts. Mais pourſuivons notre chemin.

Quittons Catane & allons vers Syracuſe. Ici la côte eſt baſſe & ſes productions ſont moins variées que celles de la côte qui eſt plus près du mont *Etna*: elle eſt auſſi moins garnie d'arbres: les champs de *Leontini* ſi célebres dans l'ancien temps par leur incroyable fertilité, ne ſont pas aujourd'hui plus abondants que ceux du reſte de la Sicile. Près d'*Agoſta*, qui eſt une petite ville agréablement ſituée ſur une Ilôte, il y a des maitéries où l'on cultive des cannes de ſucre, qui ne donnent que de très-petits profits aux propriétai-

res, parce qu'ils vendent les cannes mêmes à ceux d'*Avola* qui ont les ſucreries. Depuis *Agoſta* juſqu'à Syracuſe on ne voit que des oliviers d'une prodigieuſe grandeur, & des vignes d'une extrême petiteſſe : les premiers donnent d'excellente huile, & les dernieres produiſent ces bons vins que tout le monde connoît, & dont on fait douze différentes ſortes. La culture des vignes & des oliviers fait que les Syracuſains négligent celle du bled, parce qu'ils trouvent les autres plus lucratives, & qu'il leur eſt aiſé de tirer le bled, dont ils ont beſoin, de *Catania* & de *Noto* où cette denrée abonde.

Ne vous arrêtez pas à la ville même de Syracuſe : l'aſpect de ſon état actuel vous effrayeroit après ce que vous en avez lu dans les anciens hiſtoriens. Cette ville qui avoit anciennement vingt-quatre milles de circonferençe, n'en a aujourd'hui que deux : l'eſpace occupé par les autres vingt-deux milles eſt converti en vergers, en vignobles & en champs de tabac : autrefois elle contenoit, dans l'enceinte de ſes murailles, des flottes & des armées : aujourd'hui elle n'a que des bateaux de pêcheurs ; dont les expéditions ſe bornent tantôt à pêcher tout près de la côte,

tantôt à aller chercher du bled à Catane & à *Noto*: dans le temps de ſa gloire elle a réſiſté aux flottes les plus nombreuſes des Carthaginois & des Athéniens, & à des armées de deux cents mille hommes: aujourd'hui ſes habitans qui ne montent pas à plus de 14000 ames, n'oſent pas ſeulement ſe promener loin de leur ville de peur de tomber entre les mains des Corſaires. On voit encore des reſtes de cette ville prodigieuſe, mais ils ne ſont pas ſi brillans que ceux d'Agrigente: ce qui fait voir que les Romains qui ont détruit Syracuſe, étoient des brigands plus terribles que n'étoient les Carthaginois qui ont raſé Agrigente. La fameuſe Latomie, ouvrage magnifique & immenſe des anciens tyrans de Siracuſe, forme à préſent un jardin ſouterrain d'une prodigieuſe étendue, à environ cent pieds au deſſous du niveau de la terre: il eſt tout couvert d'oliviers, d'orangers, de citroniers, de figuiers, de pommiers de grenade & autres arbres fruitiers, qui, pour être, dans cette profondeur, à l'abri de tous les vents portent des fruits d'une ſinguliere groſſeur qui ne ſe gâtent jamais. L'Oreille de Denys eſt une caverne d'une immenſe grandeur, creuſée dans le roc, de façon qu'elle

vient à avoir parfaitement la forme d'une oreille humaine. La chambre, où ſe tenoit le tyran Denys pour entendre en ſecret les diſcours des perſonnes qu'il faiſoit empriſonner dans cette caverne, par le moyen d'un petit trou qui y communiquoit, eſt devenue depuis peu inacceſſible: outre cela il y a encore les reſtes d'un théatre, d'un amphithéatre, & de quantité de ſépulchres. La célebre fontaine d'Aréthuſe ſe remarque encore ſans peine à l'aide des deſcriptions que les anciens nous en ont laiſſées. Elle eſt à l'extrêmité de Syracuſe & ſort de terre, à ſa ſource, auſſi grande qu'une riviere, & va ſe jetter auſſi-tôt dans la mer prochaine. Strabon rapporte, qu'il y avoit une ancienne tradition, que cette ſource étoit le fleuve Alphée, lequel, prenant ſon origine dans le Pélopponneſe, entre ſous terre près d'Olympie, & continuant ſon cours l'eſpace de cinq à ſix cents mille deſſous la mer, reſſort en cet endroit, d'où il va enfin tomber dans la mer, par deſſous la quelle il a paſſé. Mais il ajoute que cela eſt une pure fable. La priſe de Syracuſe par Marcellus, du temps de la ſeconde guerre Punique, a occaſionné la premiere révolution dans les mœurs des

Romains, comme le font voir Polybe, Tite-Live & Plutarque: car ce général ayant dépouillé cette ville de tout ce qu'elle poſſédoit de précieux en tableaux & en ſtatues, qui dans leur variété renfermoient tout le bon goût & toute la grace des Grecs, & ayant emmené à Rome toutes ces curioſités ſuperflues, il transforma les Romains, qui juſques-là n'avoient rien vu de pareil, de guerriers effroyables qu'ils avoient été juſques alors en un peuple oiſif, babillard & amateur du luxe, qui prit dès lors plaiſir à paſſer la plus grande partie de la journée à s'entretenir des arts & des ouvriers, au lieu de s'occuper à labourer les champs & à s'exercer au métier de la guerre, comme il avoit fait auparavant.

De Syracuſe il faut paſſer à *Avola* pour y voir les plantations de cannes à ſucre & les ſucreries: il eſt beau de voir cette production étrangere réuſſir dans un païs de l'Europe; mais le ſucre de ce canton n'arrive pas à la maturité de celui de l'Amérique. Malgré cela le ſucre de ce païs eſt à proportion plus cher, que le ſucre étranger: ce qui fait que les Siciliens mêmes préferent celui de l'Amérique, malgré les droits dont

le gouvernement l'a chargé pour en diminuer l'importation, & pour favoriſer le débit du ſucre du païs.

Ici nous interromperons notre voyage autour de la côte, parce que je n'ai pas vu le reſte de cette partie. Je me ſuis laiſſé perſuader à paſſer par le milieu des terres de cette côte, à celle qui eſt au couchant: j'ai beaucoup ſouffert, à la vérité, par la difficulté des chemins, la diſette des vivres, & par le manque de toutes commodités & de cabarets quelconques; mais les beaux champs, les collines odoriférantes & les prairies enchantereſſes de *Noto*, de *Raguſa*, de *Modica* & de *Vittoria* m'ont fait oublier toutes mes peines & m'en ont largement récompenſé. De *Vittoria* je me rendis *à Alicata* où étoit anciennement la fameuſe ville de *Gela*, de là à *Palma*, & puis à *Girgenti*. Toute cette côte eſt d'une grande beauté, extrêmement fertile en bled & en fruits de toutes eſpeces. Le froment d'*Alicata* paſſe pour le plus blanc de toute l'Iſle. *Palma* eſt très-fréquentée par les Anglois & les François qui y viennent charger des amandes, que l'on cultive ici par préférence aux autres fruits, & du ſoufre dont il y a en cet

endroit une mine abondante, & qui ſurpaſſe en bonté celui de la *Solfatara* de Pouzzole.

La ville de *Girgenti*, très-laide au dedans, enchante par ſes dehors; ſituée ſur le penchant d'une montagne elle eſt environnée de tous côtés de champs de bled, qui eſt déja en fleur au commencement d'Avril, de vignes, d'arbres fruitiers qui donnent toutes ſortes de fruits d'un goût exquis, d'oliviers, de citroniers, d'orangers. Les plus beaux Aloës qu'on puiſſe voir, hauts de 20 à 30 pieds, couverts de fleurs depuis le bas juſqu'au ſommet, bordent, des deux côtés, les chemins qui conduiſent à la ville, & les avenues des maiſons de campagne; & entourent toutes les terres des particuliers. Si vous voulez vous former une idée de l'ancien état de toute cette côte, vous n'avez qu'à conſidérer, que l'ancien *Agrigentum* centenoit deux cents mille habitans, au lieu qu'aujourd'hui elle n'en a que vingt mille; qu'elle avoit dans ſon voiſinage d'autres villes très-grandes très-peuplées; ces villes étoient d'un côté *Gela* & de l'autre *Selinus* qui étoient elles-mêmes l'une & l'autre des villes puiſſantes; enfin que cette prodigieuſe multitude d'hommes de ce canton ſe nour-

riſſoit voluptueuſement des productions de ſon propre ſol & en fourniſſoit encore abondamment à l'étranger. Voilà ce qui rend croyable ce qu'Homere & Diodore de Sicile rapportent de l'étonnante fertilité de cette contrée. Le dernier ajoute, Liv. 13. ch. 24. que l'abondance de toutes choſes avoit jetté les Agrigentins dans un tel excès de molleſſe, que dans le tems que leur ville fut aſſiégée par les Carthaginois, l'an 406 avant notre ere, il fallut faire une ordonnance par laquelle il étoit défendu à tout citoyen, montant la garde à ſon tour dans la citadelle, d'avoir plus d'un matelas, d'une couverture, d'un chevet & de deux couſſins. Ainſi on peut conclure de l'auſtérité qu'ils trouvoient à être renfermés dans ces bornes, quel étoit leur genre de vie en tems de paix. Les Carthaginois s'emparerent dans cette guerre de la ville, & la raſerent; le même hiſtorien raconte que les vainqueurs y recueillirent des richeſſes immenſes & un nombre prodigieux d'excellents tableaux & de ſtatues de toute hauteur, qui étoient des chefs-d'œuvres de l'art. Dans ce tems Agrigente contenoit deux cents mille habitans, dont vingt mille étoient d'habitans naturels

& tout le reſte des étrangers qui étoient venus y fixer leur demeure, attirés par la fertilité, le commerce & le luxe du païs; au rapport du même hiſtorien, la ville d'Agrigente & ſon territoire étoit alors une des plus heureuſes habitations qu'il y eût au monde: les vignes y étoient d'une beauté & d'une hauteur extraordinaire: mais la plus grande partie du pays étoit couverte d'olives qu'on portoit vendre à Carthage. C'eſt-là, ce qui avoit donné lieu à ces monumens ſuperbes, dont Diodore donne une légere deſcription, & dont ont voit encore aujourd'hui les ruines à un mille de la ville moderne. La conſtruction des temples des Agrigentins & particulierement de celui de Jupiter Olympien fait ſentir quelle étoit la magnificence des hommes de ce temps-là. Ce temple avoit trois cents quarante pieds de long, ſoixante pieds de large & cent vingt pieds de haut: il étoit le plus grand de tous les temples de la Sicile. Les colonnes du dehors ont vingt pieds de tour, & comme elles ſont cannelées, un homme pourroit ſe placer dans une de ces cannelures: les pilaſtres du dedans ont douze pieds de largeur. Ce temple a ſubſiſté juſqu'en

1100. Mais depuis cette époque il a commencé à tomber ſi fort en ruine, que bientôt il ne ſera plus reconnoiſſable. Les Siciliens l'appellent le temple des géants, & ils croyent que cette dénomination lui a été donnée par leurs ancêtres à cauſe des groſſes maſſes de rochers, dont ils avoient peine à ſe figurer que des hommes ordinaires les euſſent pu y placer. Mais il eſt beaucoup plus probable que ce nom lui eſt venu d'une ſculpture qui ſe trouvoit ſur la face orientale, où étoit repréſenté un combat de géants, que Diodore dit avoir été admirable par la grandeur & par l'élégance des figures. Les autres Siciliens prétendent que ce temple étoit le plus grand du monde payen & tout auſſi grand que S. Pierre de Rome: mais ils ſe trompent à l'un & l'autre égard, & ſur-tout par rapport à S. Pierre de Rome, qui eſt de beaucoup plus grand que le temple de Jupiter Olympien, comme on le peut voir en confrontant les dimenſions du temple payen, données par Diodore, avec celles du temple moderne de Rome: & il n'eſt pas étonnant, que le dernier, à la fabrique duquel toute la catholicité a contribué des ſommes immenſes

pendant plusieurs siecles de suite, l'emporte sur le premier, qui n'a été bâti que par un seul peuple, qui d'ailleurs ne s'est pas borné à cette seule magnificence, mais a construit en outre plusieurs autres temples & édifices publics des plus superbes. Car les Agrigentins avoient poussé si loin leur goût pour le luxe, qu'ils étoient dans l'habitude de dresser des tombeaux aux chevaux qui avoient gagné le prix de la course & même aux oiseaux élevés dans les maisons des particuliers. On y voit encore les ruines de plusieurs autres temples, parmi lesquelles les plus remarquables sont les restes du temple de Vénus, dont il subsiste encore presque la moitié, de celui d'Hercule & de celui de la Concorde, qui sont beaucoup plus brillans que les restes des monumens de ce genre, que l'on voit à Syracuse. Cette ville étoit sur-tout célebre par une grande quantité de tableaux & de statues de la plus grande beauté, qu'elle possédoit. Tels étoient, entr'autres, le tableau de Vénus fait par Zeuxis, qui étoit un des plus fameux morceaux de peinture de l'antiquité: & les deux statues d'Hercule, qui passoient pour les plus parfaites que l'industrie humaine ait jamais pro-

produites. Il y avoit auſſi le fameux taureau de Phalaris, qui étoit une piece ineſtimable. Imilcar, général Carthaginois, envoya, après la priſe de cette ville, toutes ces raretés à Carthage: mais Scipion ayant, longtemps après, détruit lui-même Carthage, rendit aux Agrigentins avec les autres pièces, qui avoient pu réſiſter au temps, ce même taureau, qui ſubſiſtoit à Agrigente encore du temps de Diodore, la ſtatue d'Hercule ſi célébrée par Cicéron, & celle d'Apollon, dont on prétend qu'elle fut enſuite transferée à Rome & qu'elle y exiſte encore ſous le nom de l'*Apollon* du *Belvedere*. Après que cette ville eut été détruite par les Carthaginois, elle fut encore rebâtie: mais les Romains la pillerent & la détruiſirent de nouveau, vers la fin de la premiere guerre punique: près de trente mille citoyens de cette ville furent alors emmenés captifs & vendus à l'encan. Cependant elle ſe rétablit encore: mais d'abord les mêmes Romains, puis les barbares du moyen âge & enfin le gouvernement éclairé des ſiècles plus récents ont déſolé cette ville, comme tout le reſte de la Sicile, de ſorte qu'elle n'a plus à préſent que quatorze mille ames.

En pourſuivant la route vers *Sciacca*, la patrie du fameux Agathocles, appellée anciennement *Thermæ Selinuntiæ*, vous commencez à voir, parmi les figuiers & les citroniers, quantité de piſtachiers, arbre d'une nature ſemblable à celle du palmier, en ce qu'il ne donne des fruits; que quand il ſe trouve dans le voiſinage d'un piſtachier mâle, qui, de ſon côté, eſt ſtérile.

En tirant vers le Nord, vous rencontrez *Mazzara*, célèbre par ſon coton, & enſuite *Trapani* une des plus belles villes de la Sicile, où la mer ſemble diſputer à la terre la préférence d'être utile aux habitans. C'eſt ici où ſe fait la plus grande pêche du thon & du corail, & où ſe trouvent les plus grandes ſalines de toute la Sicile & de tout le royaume de Naples. Des chemins affreux vous conduiſent de *Trapani* à *Alcuino*, dont les environs montagneux abondent en arbres qui donnent la manne, le principal revenu de ce diſtrict.

De-là juſqu'à Palerme, vous marchez toujours ſur des montagnes, tantôt en grimpant ſur des rochers eſcarpés, tantôt en deſcendant dans des vallons profonds, mais fertiles & pittoresques. Vous paſſez par *Mon-*

*réale*, ville ſituée au ſommet d'une montagne à cinq milles de Palerme. A la ſortie de *Monréale*, vous entrez dans une promenade, bordée de chaque côté, d'arbriſſeaux à fleurs, & décorée de pluſieurs fontaines, qui vous conduit inſenſiblement au bas de la montagne dans une vallée toute couverte d'orangers & d'autres arbres fruitiers; & vous avez à votre droite la *Bagaria* & à votre gauche le *Colle* où la nobleſſe Sicilienne a ſes maiſons de plaiſance. Palerme eſt ſituée dans une vallée formée par de hautes montagnes, dans un canton des plus fertiles & des plus délicieux de la terre. Cette ville contient à préſent cent vingt mille ames, ce qui prouve que la population y va toujours en dépériſſant, puiſqu'en 1713 le nombre de ſes habitans étoit de deux cent mille, comme on le voit par un mémoire de l'état politique de la Sicile, que le Baron *Agatin Apary*, natif de Catania & avocat verſé dans les affaires de ſon païs, préſenta pour lors au roi de Sardaigne, qui étoit devenu roi de cette iſle.

Dans le tableau, que je viens de vous faire de la côte, une choſe doit vous frapper extrêmement, c'eſt ce contraſte in-

croyable de la beauté, de la fertilité & de la culture de la campagne, avec la dépopulation qui regne ſur toute la côte. Après cela il vous tombera dans l'eſprit de me demander comment ces deux choſes oppoſées peuvent aller ici de pair. Ce contraſte apparent diſparoît par la réflexion: la campagne de la côte eſt belle & fertile, parce qu'elle l'eſt naturellement; mais elle n'eſt pas auſſi cultivée qu'elle devroit l'être; & il s'en faut de beaucoup qu'elle le ſoit, comme elle l'étoit anciennement: il y a encore bien du terrein en friche. Une immenſe étendue de terres, qui pourroit donner du bled, & qui en donnoit autrefois à un monde infini, ne produit aujourd'hui que du vin, des figues, des oranges, des citrons, des amandes & autres pareilles ſortes de denrées qui ne font pas entrer autant d'argent; qu'il en faut pour acheter du bled & pour ſe vêtir. Un Seigneur qui a beaucoup d'huile, beaucoup de figues ſeches, eſt ſûr d'en tirer tous les ans des ſommes d'argent, qui le mettent en état de s'habiller ſuperbement, d'avoir de beaux équipages, & d'entretenir des femmes; mais tout cet argent ne donne pas une once de pain à ceux qui n'ont pas, comme ces Sei-

gneurs, des champs de bled & des terres couvertes d'oliviers & autres arbres fruitiers. Vous ſavez tout cela mieux que moi: il me ſuffit de vous avoir rappellé ce principe de l'économie publique pour lever le contraſte apparent de mon tableau. Je dois vous dire encore un mot du continent; car il ne ſuffit pas de connoître les côtes.

Le continent eſt moins déchu de ſon ancien état, que les côtes: il a même gagné beaucoup ſur ce qu'il étoit du temps de Strabon: Les guerres, qui ont tant ravagé les côtes, ont épargné l'intérieur. Les ennemis ont toujours attaqué les villes ſituées ſur les côtes; & après que celles-ci furent déſolées & réduites, celles de l'intérieur du païs ont changé de maître, ſans éprouver le fléau de la guerre; parce que les villes dépendantes reçoivent ſans réſiſtance les maîtres que les métropoles ont reçu après s'être ruinées en leur réſiſtant. Outre cela, durant ces guerres quantité d'habitants des villes ſe ſont réfugiés dans les terres avancées & dans les montagnes du continent; ainſi la population ſe maintenoit dans l'intérieur, tandis qu'elle dépériſſoit ſur les bords de la mer. De plus, les barons qui poſſédoient des terres dans l'in-

térieur, en faiſoient des aſiles pour les ſcélérats des grandes villes aſſiſes ſur les côtes, où il ſe commettoit, comme toujours, plus de crimes qu'à la campagne : enfin quantité de perſonnes qui après les guerres, après les nouveaux impôts & après les duretés de chaque nouveau maître, ne pouvoient plus ſoutenir le luxe & les autres inconvénients des grandes villes, ſe ſont retirées dans les petites villes, dans les bourgs & dans les villages du milieu de l'Iſle. Il y a dans le continent pluſieurs terres ſeigneuriales, où l'on compte depuis douze juſqu'à cinquante mille ames. La ville de *Nicoſia* qui eſt au milieu des montagnes de la vallée de *Demona*, renferme plus de vingt mille ames, tandis que Meſſine, qui eſt la capitale de cette province, en contient à peine autant, malgré la beauté de la ſituation & la commodité de ſon port. La ville de *Piazza*, dans la vallée de *Noto*, a dix-huit mille habitants ; ainſi ſa population ſurpaſſe la moitié de celle de Catane, qui eſt la principale ville de la vallée de *Noto*, le ſiège de la nobleſſe de cette province, & le ſeul endroit de la Sicile où il y ait une univerſité. Il en eſt de même de pluſieurs autres villes du continent.

Toute l'iſle eſt diviſée en trois provinces, qu'on appelle vallées: dont l'une eſt celle de *Mazzara*, l'autre celle de *Noto*, & la troiſième celle de *Demona*: les deux premieres provinces ſont plus fertiles en bled, & la troiſième eſt plus abondante en fruits, en huile, en ſoie, en métaux & en toutes ſortes de marbre. Toute l'iſle a ſoixante & ſix lieues de longueur, & quarante-cinq de largeur; depuis la pointe de *Melazzo* juſqu'au cap *Paſſaro*. Le nombre des habitans de cette iſle, y compris les eccléſiaſtiques, monte à plus de onze cent mille; ce qui fait une très-petite population, en comparaiſon de ce qu'elle étoit autrefois, puiſque Syracuſe toute ſeule en renfermoit plus de trois cent mille, ſans y comprendre les eſclaves; mais elle eſt très-grande en comparaiſon de celle de pluſieurs autres contrées d'Italie, de la France & de l'Allemagne même, qu'on regarde pour la contrée la plus peuplée de l'Europe: car, par exemple la Pruſſe; qui eſt de cinquante lieues quarrées plus grande que la Sicile, ne contient pas plus de ſix cent mille habitans, malgré tous les ſoins que les rois ſe ſont donnés pour la peupler & la rendre floriſſante. La marche de Bran-

debourg n'a que cent quarante villes, tandis qu'en Sicile la ſeule vallée de *Demona* en a cent quatre-vingt: les deux autres vallées en ont à peu près autant, ſavoir celle de *Mazzara* cent dix-ſept & celle de *Noto* cinquante-cinq. Cependant le Roi de Pruſſe ſait tirer de la Pruſſe deux millions & demi d'écus, & autant de la marche de Brandebourg, tandis que la Sicile, qui a plus de villes & plus de monde que n'en ont la Pruſſe & le Brandebourg enſemble, ne vaut au roi de Naples qu'un million d'écus; & c'eſt avec ces deux provinces toutes ſeules que le roi de Pruſſe a commencé à faire ſes conquêtes & à répandre l'alarme chez toutes les puiſſances de l'Europe, tandis qu'un roi, qui n'auroit que la Sicile, ſur le pied où elle eſt à préſent, ne pourroit ſeulement pas faire trembler le pape. L'exemple de la puiſſance étonnante des anciens rois de Syracuſe, & l'exemple encore plus ſurprenant de celle du roi de Pruſſe montrent évidemment, quel parti un roi pourra tirer de la Sicile, quand le gouvernement adoptera une fois d'autres principes. Mais dans l'état où eſt à préſent cette contrée, le clergé & la nobleſſe ſont trop puiſſants, & le roi l'eſt trop peu. Cette

iſle fourmille de nobles & de gens d'égliſe, dont les premiers ſont trop deſpotiques, & les ſeconds trop riches. On y compte trois cent ſoixante-huit familles de Barons, dont la plupart, ſont des Comtes, des Marquis, des Ducs & des Princes. Le nombre des eccléſiaſtiques monte à plus de quatre-vingt mille. Un grand nombre de ces barons ſont extrêmement riches; mais il n'y a en cela aucun inconvénient: le mal vient d'autres ſources: c'eſt le droit de vie & de mort: ce ſont d'autres droits féodaux trop exorbitans que ces barons ont ſur leurs ſujets, & qui abîment cette iſle, encore plus que le Royaume de Naples; parce que les vexations qu'on exerce dans un païs éloigné de la réſidence du ſouverain, ſont plus aiſément tenues ſecrettes; & il eſt plus difficile d'en faire parvenir la connoiſſance au miniſtere, de les prouver à des juges éloignés & d'en obtenir juſtice. Je vous ai déja parlé de ce terrible inconvénient dans une lettre que je vous ai écrite de Naples: ainſi je n'y reviendrai plus.

Quant au clergé, il faut faire une diſtinction entre le clergé ſéculier & le clergé régulier: il y a trois archevêques & huit Evêques: ce n'eſt pas beaucoup pour un païs ſi

rempli de villes; & ſi ces évêchés n'étoient donnés qu'à des prêtres ſéculiers du Royaume, il n'y auroit pas plus de mal, que s'il y avoit onze familles riches de plus dans le païs; car enfin les eccléſiaſtiques ſéculiers, à moins que ce ne ſoient des fous ſuperſtitieux, dont il y en a dans tous les ordres, & plus encore dans celui des laïcs, font paſſer, ſoit pendant leur vie, ſoit après leur mort, à leurs familles les biens qu'ils amaſſent en travaillant doucement dans la vigne du Seigneur, qui jadis n'étoit pas fertile. Mais les couvents prennent tout & gardent tout: dès que l'argent eſt entré dans leurs coffres, il n'en ſort plus que pour faire une nouvelle acquiſition, au préjudice de la ſociété, qui ne voit plus circuler l'argent que produiſoient les revenus de ce bien, & à la ruine de la famille dont il eſt ſorti, qui ne peut jamais plus le recouvrer; car les loix canoniques défendent très-ſérieuſement à leurs ſujets, qui renoncent au monde, de laiſſer rentrer dans le monde ce qu'ils lui ont pu enlever: or il n'y a point de villes où il n'y ait quantité de couvents. A Palerme où il n'y a que cent vingt-mille habitants au plus, il y en a ſoixante & onze; à Meſſine, qui n'a que vingt-mille ames, il y a près de quatre-

mille perſonnes qui n'ont point d'ame pour ce monde. Il en eſt de même à proportion des autres villes: ainſi je vous laiſſe à juger combien d'argent & combien de reſſources ſont perdues tous les ans, d'abord pour les ſujets, enſuite pour le roi. La Pruſſe toute ſeule, (car il faut que je revienne encore à cette comparaiſon) rend à ſon roi deux tiers de plus que la Sicile, qui, à tout prendre, vaut pour le moins, dix fois la Pruſſe, n'en rend au roi de Naples. Cependant il s'en faut, pour le moins des deux tiers, que l'ordre de la bourgeoiſie & celui des païſans de la Pruſſe, ſoient auſſi pauvres que le ſont ceux de la Sicile. Mais la nobleſſe pruſſienne n'a pas le droit de s'enrichir aux dépens de l'état & des ſujets; & les moines n'y ont pas le droit de ſemer la ſuperſtition pour recueillir de l'argent, & dépouiller les familles de leurs biens-fonds.

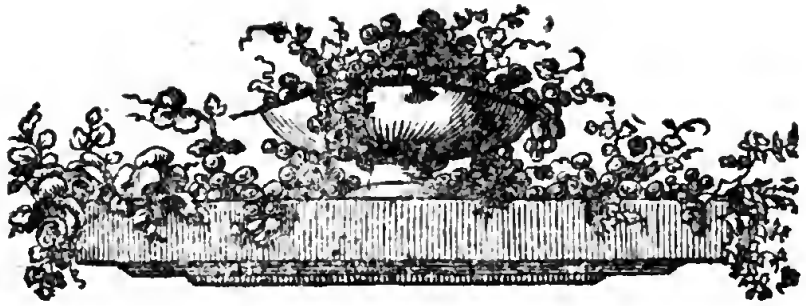
Il y a en Sicile un autre grand inconvénient, par rapport au clergé en général, qui eſt que tous les eccléſiaſtiques ſéculiers & réguliers ſont exempts des droits d'entrée pour les marchandiſes & pour les denrées de leurs terres. Cette exemption ne s'accorde proprement qu'à ceux qui n'ont pas aſſez de bien

pour ſubſiſter eux & leurs familles ; mais preſque tout le monde prétend être dans ce cas, & peut-être avec raiſon. C'eſt pourquoi il n'y a preſque point de famille qui n'ait un prêtre, pour pouvoir jouir de cette franchiſe ; & les familles qui n'en ont pas, achetent ce privilège d'un prêtre qui n'a point de famille : ainſi cette miſérable exemption ne fait qu'augmenter prodigieuſement le nombre des fainéants, & faire murmurer contre le gouvernement, ſans faire honneur à ſa religion. Ne m'accuſez pas de revenir trop ſouvent à la charge ſur le clergé : il faut bien que j'y revienne, puiſque par-tout où j'arrive, je le trouve à la charge de la ſociété.

Mais changeons de diſcours : les avocats ne valent pas beaucoup mieux que les moines, du moins ceux de cette contrée : car je connois quelques païs où ils ne ruinent pas le monde ni par ignorance ni par malice. Cependant par-tout où les loix romaines ſont la baſe de la légiſlation civile, il faut qu'il y ait des avocats ignorants, parce qu'il eſt impoſſible d'entendre ces loix, à moins d'avoir étudié toute ſa vie le corps du droit civil, ce que le gros des Juriſconſultes ne fait jamais ; & il faut auſſi qu'il y en ait de chi-

caneurs, puiſque toute légiſlation obſcure & pleine de défauts, comme l'eſt celle de Juſtinien, enfante la chicane. Les avocats & les procureurs de ce païs font de grandes affaires; & il y en a parmi eux qui ont fait de grandes fortunes; ainſi, il faut de toute néceſſité, qu'il y ait eu beaucoup de monde ruiné.

Il eſt étonnant que notre ſiécle, que l'on dit être ſi éclairé, ſi philoſophique & ſi abondant en hommes ſavants, ſoit encore au deſſous de tous les ſiécles paſſés, par rapport à la légiſlation civile; car celle des Lombards, des Goths & des Francs, quelque mauvaiſe qu'elle ait été, valoit pourtant mieux que la nôtre, puiſqu'elle étoit infiniment moins ſujette à la chicane, & infiniment plus préciſe & plus claire.



## LETTRE VINGT-CINQUIEME.

*Palerme le 12. Mai 1775.*

J'ai fait une tournée dans l'intérieur des vallées de *Noto* & de *Mazzara* avec des gentilshommes de Palerme qui ont voulu me faire voir des terres qu'ils y poſſedent. Je ne ſaurois pas vous donner une juſte idée de la fertilité naturelle de ces deux provinces & de la négligence des habitans à cultiver la terre. Il ſemble que les païſans prennent tous les ſoins poſſibles pour que la terre ne leur donne pas plus qu'il ne leur faut pour végéter miſérablement. Cependant il y a des années où la bonté du ſol brave la négligence des cultivateurs; & pour lors ils font des récoltes qui ſuffiſent pour ſept ans; au contraire il y a d'autres années où ils ne recueillent pas même de quoi ſubſiſter. Dans les années d'abondance, ils font ſécher le bled qu'ils veulent conſerver & le verſent dans des cavernes deſ-

tinées à cet effet : après l'avoir bien comprimé, ils bouchent le trou pour le garantir de l'air & de la pluie, puiſque ſelon leurs expériences, le plein air ne gâte pas moins le grain que la pluie. Le bled eſt la principale branche du commerce de ce païs, comme il l'a toujours été ; mais il n'y a que les gens aiſés qui puiſſent en profiter. Cette denrée ne peut ſe vendre dans le païs même, que lors qu'il vient quelque année ſtérile ; & quant aux étrangers ils ne viennent la chercher, que lorſqu'il y a diſette dans les contrées où ils la trouvent en d'autres temps à meilleur marché : car il y a pluſieurs choſes qui rendent ici le bled plus cher qu'ailleurs. D'abord cette contrée eſt montueuſe & les chemins très difficiles, de ſorte qu'il faut tranſporter cette denrée d'un lieu à un autre ſur des mulets, ce qui rend le tranſport coûteux ; enſuite il faut payer au vice-roi une taxe très-conſidérable pour avoir la liberté de la vendre, ſans quoi il n'eſt pas permis de l'exporter. Outre cela, il y a encore des droits très-forts à payer au roi. Ainſi ceux que la médiocrité de leur fortune ou leur pauvreté empêche d'attendre ces occaſions, ſont forcés de vendre leur bled à un vil prix aux couvents, aux monopo-

leurs, aux riches barons, à leurs intendants, qui profitent de leur néceſſité, ou bien de le donner aux marchands, chez qui ils ſe pourvoyent du néceſſaire, & qui pour cela, ſe croyent en droit de hauſſer la valeur de la marchandiſe qu'ils donnent, & de baiſſer le prix de celle qu'ils reçoivent. Après cela il arrive une année de diſette dans le païs, & il ſe trouve que les couvents & les autres monopoleurs ont déja vendu tout le grain à l'étranger, ou qu'ils font ſerment de l'avoir vendu, pour attendre le tems où une plus grande néceſſité en fait monter le prix à l'excès: ce tems venu, ils font encore une autre opération bien plus cruelle: ils donnent le bled à crédit aux pauvres payſans & aux propriétaires des champs, à condition de faire la reſtitution en bled: cette reſtitution ſe fait au tems de la nouvelle récolte où le prix eſt preſque nul, & les débiteurs ſont obligés de leur donner autant de meſures de ce bled à vil prix, qu'il en faut pour égaler la meſure que leurs créanciers leur ont donné au prix le plus exorbitant. C'eſt de cette façon que ces meſſieurs, qui m'ont mené dans leurs terres, ſe ſont fait payer ſous mes yeux par les gens de leurs campagnes, & l'on m'a aſſuré par-tout

que

que c'eſt là la coutume générale du païs. Ainſi pour une ſalme de bled, meſure qui fait ſept ſeptiers de Paris, j'ai vu recevoir cinq ſalmes de la même eſpèce de bled. Voilà comment le peuple meurt de faim dans un païs où l'on pourroit jouir de la plus grande abondance. Du tems des Romains, les Siciliens étoient beaucoup plus heureux : ils payoient à la vérité de grands impôts en bled; ils étoient obligés de vendre une autre partie de leur bled à leurs maîtres, aux prix qu'il plaiſoit à ceux-ci de fixer; une autre partie leur étoit encore volée par les gouverneurs & par leurs officiers; mais comme ils étoient obligés de bien cultiver la terre pour ſe nourrir eux-mêmes, & pour nourrir leurs maîtres, cette terre reconnoiſſante produiſoit une ſi grande quantité de bled, qu'il en reſtoit encore aſſez aux propriétaires pour en faire bien de l'argent en vendant aux négociants de Rome & d'autres païs, ce que le ſénat, les empereurs & les officiers ne leur avoient pas enlevé. Mais aujourd'hui les cent mille habitans de Rome tirent aſſez de bled de leur miſérable campagne, au lieu que les trois millions d'ames, qui habitoient dans l'ancienne Rome

& dans les environs, devoient chercher du bled par-tout.

Après le grain, les principaux revenus des Siciliens ſont l'huile, la ſoie, les vins, le riz & différents fruits, comme les figues, les amandes, les limons, les citrons (car ce ſont deux eſpèces différentes, quoique les François les comprennent ſous le nom général de citrons) les bergamottes, les piſtaches, les raiſins de corinthe, &c. Le païs produit encore de la manne, du coton, du ſafran, du miel, du ſuc de réglisſe, de la ſoude, des mouches cantarides, du ſucre. Les montagnes & les collines ſont pleines de ſel foſſile, d'alun, de vitriol, de ſoufre, de ſalpêtre, &c. Les mines de ſel les plus abondantes ſe trouvent à *Caſtro Giovanni*, à *Camerata*, à *Nicoſia*; outre ce ſel minéral il y a encore celui de la mer qui ſe condenſe dans des foſſes faites pour cela, près de *Marſala*, *Trapani*, *Amerani*, &c. Près de *Girgenti* il y a une fameuſe ſaline dont le ſel a une propriété différente de tous les autres: il ſe fond ſur le champ dès qu'on le met ſur le feu, au lieu que dans l'eau il ne fait que ſe briſer ſans jamais ſe diſſoudre. Les anciens hiſtoriens rapportent qu'il y avoit autrefois en Sicile des mines de

ce ſel, qui étoit ſi ſolide, que les artiſtes en faiſoient des ſtatues & différents autres ouvrages. On y trouve auſſi des mines de plomb, de fer, de cuivre; & peut-être y en trouveroit-on d'or & d'argent, ſi le gouvernement vouloit ou faire lui-même la dépenſe de l'exploitation, ou la permettre à des particuliers ſous des conditions raiſonnables: car il eſt conſtant qu'il y en avoit anciennement; & on voit encore des veſtiges des anciennes mines d'or auprès de la ſource de la rivière, appellée *il Niſſo*, qui deſcend du mont *Sendecio* & va ſe jetter dans la mer, entre *Meſſine* & *Taormina*.

On compte ſur ces différentes montagnes juſqu'à trente ſortes différentes de marbres durs, plus de trois cents ſortes d'agathe, d'émeraudes, de jaſpe, de béril & d'autres pierres précieuſes: c'eſt principalement près de Gruterie qu'on tire quantité de béril & de jaſpe rouge, marqué de blanc & de verd, ainſi que de porphire, auſſi marqué de taches blanches & vertes. Les pâturages, ſur-tout dans la vallée de *Démona*, ſont excellents pour toute ſorte de bétail: il y en a même ſur les ſommets des plus hautes montagnes. Les chevaux de Sicile ſont renommés pour

leur beauté & pour leur vivacité : les moutons donnent de bonne laine qui pourroit encore par l'induſtrie des hommes ſe rendre beaucoup meilleure : les bêtes à cornes ſont très-grandes & ont des cornes prodigieuſes.

Les mers de la Sicile ſont très-poiſſonneuſes, & il y a pluſieurs eſpèces de poiſſons d'un goût exquis, tels que l'empereur ou le *Spada*, le thon, les anguilles & ſur-tout celles du Phare : on pêche dans ces mers beaucoup de corail, principalement ſur les côtes de Trapani & de Palerme.

La riviere appellée la *Giaretta*, tant célébrée par les anciens ſous le nom de *Simetus*, qui prend ſa ſource du côté ſeptentrional de l'Etna, jette, près de ſon embouchure, une grande quantité d'ambre jaune, que les païſans recueillent & portent à Catane, où l'on en fait des chapelets, des croix, des images de ſaints, &c. *A Centorbi*, qui eſt un petit endroit au pied de l'Etna, au ſud-oueſt de la montagne, on a trouvé depuis peu, une pierre douce qui ſe diſſout dans l'eau, dont les blanchiſſeuſes ſe ſervent au lieu de ſavon. Sur les côtes de *Trapani* il y a une eſpèce de coquillage dur, ſur lequel un habile artiſte travaille des camées qui imitent

parfaitement les antiques gravées ſur l'onyx. Enfin on compte dans cette Iſle juſqu'à quatre-vingt ſortes de productions, toutes propres au commerce avec l'étranger.

Je m'imagine vous voir témoigner beaucoup de ſurpriſe de ce que je m'amuſe à vous parler de coquilles & de la pierre de ſavon ſans vous dire un mot de l'Etna. Sans cette conſidération je me ſerois encore arrêté ſur quelques bagatelles d'hiſtoire naturelle. Mais je m'en vais vous mener droit à l'Etna.

Cette montagne eſt une des plus hautes de l'ancien continent: elle n'a probablement pas moins de douze à treize mille pieds de hauteur: je dis probablement; parce que ſa hauteur n'a pas encore été priſe, quoique l'Etna ſoit une des montagnes les plus faciles à meſurer, & quoiqu'il y ait une académie à Catane, dont le but eſt l'étude de cette montagne, & qui pour cette raiſon eſt appellée l'Académie de l'Etna. On commence à la monter à Catane, & l'on compte trente milles de chemin depuis cette ville juſqu'au ſommet, où eſt la grande bouche du volcan. Les Siciliens la diſtinguent en trois régions: la premiere eſt appellée Piémontoiſe, ce qui ſignifie qu'elle eſt au pied du mont; la ſe-

conde eſt la région des bois ; & la troiſieme eſt nommée la déſerte ou la découverte, parce qu'elle eſt entiérement ſtérile, & toute couverte de neiges & de glaces. La premiere, qui a une circonférence de cent quatre-vingt milles, s'éleve juſqu'à la hauteur de quinze milles. Elle eſt toute couverte de villes, de villages & de monaſteres. Cette région eſt toute formée de petites montagnes & des laves qu'elles ont vomies. Ces montagnes, qui ſont répandues ſur tous les flancs de l'Etna, ne ſont elles-mêmes que des productions de la grande montagne. Il ne faut enviſager la grande bouche du ſommet de l'Etna que comme la cheminée commune du volcan, où le feu attire, fond, calcine & vitrifie les matieres qui doivent dans la ſuite ſortir en l'air. Mais l'éruption ne ſe fait que très-rarement par cette bouche ; parce que le ſommet où elle eſt, étant extrêmement haut, le feu ne peut pas s'élever ſans des efforts extraordinaires à une ſi grande hauteur : ainſi en cherchant une iſſue autour de la baſe & même au deſſous, ce feu ébranle pendant quelque temps la grande montagne, & éclate enfin du côté où il a rencontré le moins de réſiſtance : les pierres ardentes & les rochers immenſes qui pour

lors ſont lancés en l'air, forment en retombant les montagnes, dont je viens de parler, & qui, ſelon que l'éruption eſt plus ou moins grande, acquiérent plus ou moins d'étendue & de circonférence: il y en a qui ont ſept à huit milles de tour & plus de mille pieds d'élévation perpendiculaire: au contraire d'autres n'ont que deux milles de circonférence & trois cents pieds de hauteur.

L'éruption ayant de cette façon créé la nouvelle montagne, la matiere fondue par le feu quitte les rochers ſolides & venant toute à s'amaſſer au pied de ces rochers, elle part de là & ſe fait un chemin plus ou moins large ſelon la quantité de la matiere qu'elle amene; de ſorte que l'on en voit de ceux qui ont pluſieurs milles de largeur. Elle coule avec une lenteur extrême: mais elle brûle & entraîne tout ce qu'elle rencontre dans ſon chemin: ce qui fait ſentir, qu'il ſeroit très-aiſé, dans les cas de pareilles éruptions, de détourner la lave du chemin qu'elle a pris d'abord, & de la faire aller par les endroits, dont le ravage fût le moins ſenſible, en faiſant ſur le champ travailler des centaines & même des milliers d'hommes pour lui creuſer un autre lit par où on la feroit couler,

& des foſſés, où elle iroit enfin ſe perdre ſoit entiérement, ſoit en grande partie: en effet cet expédient a déja été mis en exécution dans ces derniers temps avec tout le ſuccès imaginable: & ce ſera bien par cet unique moyen, qu'on pourra dans la ſuite ſauver Catane des éruptions de l'Etna, & Portici de celles du Veſuve; car St. Janvier, le patron des Napolitains, & Ste. Agathe, la patrone des Cataniens, pourroient bien être tentés un jour ou l'autre, d'abandonner leurs cliens à cauſe de leurs péchés, & de ne les pas ſecourir, s'ils ne ſavent pas ſe ſecourir eux-mêmes.

Ces montagnes & ces laves de la premiere région de l'Etna forment à préſent le ſol le plus fertile de l'Europe. Ce ſol a cinq ou ſix pieds de profondeur, & dans quelques endroits il en a même davantage; au deſſous on ne rencontre nulle part que des rochers de lave. Cette obſervation prouve évidemment la prodigieuſe antiquité de ces éruptions: car ce terreau ſi fertile & ſi épais ne peut avoir été produit que par la pouſſiere, que le vent a répandue ſur la lave, qui eſt une ſubſtance aſſez poreuſe pour la recevoir, & par les pluies de cendres qui y ſont tombées

de la montagne ; & ces deux matieres réunies ayant produit d'abord de la mouſſe & puis des végétaux, leur pourriture a formé peu à peu un ſol des plus riches de la terre. Mais combien de ſiécles ne faut-il pas, pour que cette opération ſe faſſe : combien ne s'en écoule-t-il pas avant que la lave ſoit ſeulement couverte de la quantité de terrein qu'il faut pour qu'il y puiſſe venir de la mouſſe & de petits végétaux : je vous en ai déja apporté des exemples dans ma lettre précédente, & je pourrois vous en apporter quantité d'autres des plus inconteſtables, ſi le raiſonnement tout ſeul ne ſuffiſoit pas pour s'en convaincre. Il y a pourtant une diſtinction à faire à cet égard, qui eſt que celles des laves, qui, dans le commencement, ont été moins liquides & moins vitrifiées, doivent avoir été imprégnées plutôt que les autres, des matieres néceſſaires à la formation d'un ſol propre à produire. Cependant cette opération ſe fait toujours avec une prodigieuſe lenteur, comme on le peut juger par les laves, dont on a des preuves & des témoignages inconteſtables ſur l'époque de leur éruption. J'ai vu avant quelques jours, dans l'Iſle d'Iſchia à quelques lieues de Naples, la lave

qu'un des volcans de cette Iſle a vomie en 1303, & qui a coulé juſques dans la mer, comme on le ſait par les auteurs de ce temps-là & par la deſcription qu'ils en ont donnée: cette lave eſt aſſez poreuſe de ſa nature, & il s'en faut de beaucoup qu'elle ſoit auſſi vitrifiée que le ſont quantité de celles de l'Etna: cependant elle eſt encore dans le même état de ſtérilité que le ſont les laves les plus modernes de l'Etna & du Veſuve.

Quand, en montant l'Etna, on arrive vers l'extrêmité de ſa premiere région, on y trouve un climat beaucoup plus tempéré que n'eſt celui, que l'on rencontre au commencement & au milieu de cette même région. Ici la récolte eſt finie à la fin de Mai, au lieu que dans la partie ſupérieure elle ne commence qu'à la fin de Juin. Les fruits de cette partie de la montagne ſont les plus beaux & les plus délicieux par leur ſaveur de toute la Sicile. Les vignes ſont fort baſſes ici, au lieu que celles du Veſuve ſont très-hautes: mais le vin du mont Etna eſt plus fort que celui du Veſuve: cependant, comme les vignes du premier ſont ſi baſſes, cette montagne donne moins de vin que le Veſuve.

La région boiſeuſe qui ſuit après, occupe

tout autour de la montagne un eſpace d'environ neuf milles de hauteur. J'ai compté, ou pour parler plus exactement, mon guide m'a aidé à compter, dans cette moyenne région, quarante quatre petites montagnes du ſeul côté de Catane, & par conſéquent celles qui ſont du côté oppoſé, dont il y en a auſſi un grand nombre, n'y ſont pas compriſes. Toutes ces montagnes ſont d'une figure réguliere, ſoit hémiſphérique, ſoit conique: au haut de chacune on voit un cratere régulier, & dans quelques-unes le grand gouffre ou la bouche, d'où eſt ſortie la matiere brûlée, eſt encore ouvert. Tout cela prouve clairement, que ces montagnes de la ſeconde région ſont des productions du volcan de la grande montagne, ainſi que celles de la premiere. La plûpart de ces montagnes ſont couvertes de la plus belle verdure & d'immenſes forêts de liege, de chênes & de chataigners, dont je vous ai déja parlé dans ma précédente. Les crateres même de pluſieurs de ces montagnes ſont couverts d'arbres au dehors & au dedans, d'où on peut tirer une nouvelle preuve de l'étonnante antiquité de ces éruptions. En graviſſant cette partie de l'Etna j'ai paſſé par un endroit, qui étoit

couvert, avant neuf ans, d'une belle & large forêt, que la lave d'une éruption, arrivée en l'an 1766, a entiérement ravagée: j'ai grimpé ſur cette lave, dont la ſurface paroiſſoit froide preſque par-tout: il y avoit cependant quelques crevaſſes, d'où il ſortoit de la chaleur: mon guide m'a aſſuré qu'en bien des endroits elle exhaloit de la fumée, il n'y a encore que trois à quatre ans. Il y a de ces montagnes qui ne ſont encore couvertes que de cendres, d'autres où l'on voit de petites plantes & des herbes, & encore d'autres où la végétation eſt parvenue à ce haut point dont je vous ai parlé.

Les montagnes qui ne ſont couvertes que de cendres, ſont pourtant d'une ſi haute antiquité, que ni l'hiſtoire ni la tradition ne font aucune mention de leur premiere origine, d'où l'on peut inférer de quelle antiquité doivent être celles qui ſont couvertes d'un ſol épais & de forêts d'arbres immenſes. Mais n'allez pas, je vous prie, lire cet article à notre pere Joſeph, de peur qu'il ne s'aviſât de me chicaner & de me faire tant de queſtions théologiques ſur ce ſujet, qu'il lui réuſsît de m'embarraſſer & de me prouver que je ſuis mauvais chrétien en dépit du témoignage con-

traire que me rend ma conſcience: car il eſt facile à un théologien, qui en ſait tant que lui, de confondre un ignorant comme moi, qui ne ſais que mon catéchiſme & l'évangile, qui fait la plus petite partie de la théologie. Une grande partie des Académiciens du mont Etna ſoutiennent pourtant tout ouvertement que ces riches montagnes ont été enfantées avant ſept mille ans, & ils prétendent le prouver par des argumens invincibles: voilà ce que je ſais poſitivement: mais j'ignore parfaitement, comment ils ſe ſont arrangés à cet égard avec les peres de l'Inquiſition.

A meſure que l'on avance dans la région moyenne, les forêts diſparoiſſent inſenſiblement, & le grand froid, qui y regne continuellement, affoibliſſant la végétation, on n'y rencontre plus que des plantes & des herbes des plus petites eſpèces. Bientôt vous ne voyez plus que des plages de neige & de glace, revêtues par ci par là de couches aſſez épaiſſes de cendres noires, qui occupent tout autour un eſpace de ſept à huit milles. Vous jugez bien qu'il doit être extrêmement difficile & quelquefois même dangereux de grimper ſur ces plages qui, dans quelques endroits, ſont luiſantes comme un miroir, &

dans d'autres préſentent ſouvent une ſurface trompeuſe, puiſqu'elles paroiſſent au dehors être de la neige ſolide, tandis que la chaleur intérieure de l'Etna en a fondue celle du dedans. En continuant la marche on parvient enfin au pied d'une montagne conique qui fait le ſommet & la couronne de l'Etna. C'eſt une montagne couverte de neige, qui eſt elle-même recouverte de cendres, de neuf à dix-milles de circonférence, d'un quart de mille de hauteur perpendiculaire, très-eſcarpée, & ce qui eſt le plus remarquable, formée ſeulement depuis trente ans: elle eſt aſſiſe ſur une plaine, au milieu de laquelle il n'y avoit auparavant qu'un large cratere. Après avoir grimpé l'eſpace d'une heure on ne rencontre plus de neige; la chaleur du cratere qui ſe retrécit de plus en plus à meſure qu'il s'éleve, & les fumées continuelles qui ſortent de ſa bouche, l'empêchant de s'y arrêter. La grande bouche du volcan eſt près du centre du cratere; c'eſt là où s'élevent de pluſieurs endroits en l'air des nuages d'une fumée ſulfureuſe, qui à l'inſtant où elle eſt portée hors du cratere, retombe vers le bas de la montagne.

Cette bouche de l'Etna eſt beaucoup plus

grande que celle du Veſuve : celle de ce dernier n'ayant actuellement que 400 toiſes de diametre. Il y a des gens qui oſent deſcendre juſqu'à un certain point dans le gouffre du Veſuve ; mais le cratere de l'Etna eſt conſtamment ſi chaud, que je ne crois pas que l'on y puiſſe entrer, ſans courir le riſque d'être brûlé. Au reſte, je n'ai pas remarqué ſur l'Etna ni au bord de l'entonnoir, ni à l'embouchure de ces différentes éruptions, de ces belles efflorescences de ſoufre, que j'ai obſervées ſur le Veſuve. De plus la lave de l'Etna n'eſt pas auſſi belle, ni ſi variée que celle du Veſuve : celles du premier ſe réduiſent à douze eſpèces, qui ſont encore peu différentes entre'elles, au lieu que le dernier en donne quarante ſortes d'une variété bien marquée. Le plus gros rocher qu'ait vomi le Veſuve eſt de figure ronde & a environ douze pieds de diametre : mais quand on eſt au pied du cône qui forme le cratere de l'Etna, on y voit quantité de rochers, lancés par ce gouffre, qui ſont tous d'une grandeur bien plus conſidérable. Strabon dit que l'on avoit obſervé que les différens ſommets de cette terrible montagne ſubiſſoient différens changemens : que tantôt tout un cratere tomboit

dans les entrailles de la montagne, & tantôt on voyoit ſortir du gouffre un nouveau cratere qui dans la ſuite s'écrouloit lui-même & retomboit dans la montagne pour faire place à un autre. Le même écrivain ajoute que la montagne vomiſſoit quelquefois des torrens de feu, d'autres fois des rochers enflammés, mais qu'ordinairement il n'en ſortoit qu'une fumée mêlée de flammes. Sur un terrein élevé à un mille du cratere, on rencontre des ruines d'un ancien bâtiment que les gens du pays appellent la *Torre del Filoſofo*, la tour du Filoſofe : on croit aſſez communément que cette tour a été élevée par Empédocles, filoſofe d'Agrigente qui a vécu 400 ans avant l'ére chretienne, pour ſe procurer la commodité d'étudier de près la nature de cette montagne. Ce conte eſt fondé ſur ce que l'on ſait qu'il y périt, pour avoir voulu examiner de trop près la bouche du gouffre enflammé. Mais Strabon qui parle du malheur arrivé à ce filoſofe, ne fait aucune mention de cette tour. Après avoir quitté le grand cratere & la région déſerte, je me ſuis occupé à examiner avec plus d'attention les régions fertiles de l'Etna.

Je me ſuis donc encore arrêté à conſidérer

rer la région des bois. Cette région étoit autrefois remplie de bêtes ſauvages; ſes cerfs étoient célebres; mais ils ont été exterminés, il y a long-tems, ainſi que les ours; & il n'y a plus aujourd'hui que des ſangliers, des chevreuils & une eſpèce de chevre ſauvage. Il y a auſſi des vautours & des aigles, mais en petite quantité. En échange les forêts y ſont remplies d'arbres des meilleures eſpèces, tels que les chênes, les maroniers, les liéges, les frênes, les pins & les ſapins, & ſont couvertes d'une infinité de plantes aromatiques qui exhalent un parfum des plus agréables. Je vous ai deja parlé des maroniers prodigieux de cette montagne.

La région qui environne le pied de la montagne & qu'on appelle auſſi *la regione culta*, la région fertile ou cultivée, forme, de tous côtés, le païs le plus fertile de l'univers. Le coup d'œil des campagnes cultivées, n'eſt pas à la vérité auſſi attrayant, au pied de cette montagne, qu'il l'eſt au pied du mont Veſuve: elles n'ont pas une auſſi charmante verdure: les vignes y ſont baſſes & ne s'élevent pas ſur de hauts arbres, comme celles du Veſuve; mais l'Etna offre des productions plus variées, plus abondan-

tes & plus ſingulieres, que le Veſuve. Il y a beaucoup de *Palma Chriſti*, plante qui donne une ſemence, dont on tire l'huile de *Caſtor*: Il y croît de la ſalſe-pareille, du ſaſſafras du ſafran en abondance, une ſorte de rhubarbe, de la canelle & du poivre ſauvages, qu'on mêle avec la canelle & le poivre qui viennent des Indes, ſans que bien des gens ſachent diſtinguer l'une de l'autre. Les palmiers y viennent très-bien & en grande quantité: les dattes qu'ils produiſent, parviennent à une parfaite maturité. J'y ai vu moi-même ſur ces palmiers les dattes qui croiſſent en forme de grappes de raiſins, dix à douze enſemble: elles ſont en fleurs au mois de Février & mûriſſent au commencement de Septembre. En général les fruits de l'Etna, & ſur-tout les figues, ſont les plus beaux & le plus délicieux de la Sicile: elles ſont plus groſſes & ont une ſaveur plus agréable que celles de tous les autres endroits. Cette montagne fournit encore du bois de chauffage à une grande partie de l'Iſle. Mais devinez quelle eſt ſa production la plus lucrative & la plus néceſſaire pour les habitans de la Sicile? C'eſt la neige: il n'y a perſonne dans toute l'Iſle qui puiſſe s'en

paſſer en été : le plus pauvre en a beſoin comme le plus riche. Dans cette Iſle ainſi que dans les païs méridionaux du Napolitain, on demande en été l'aumône pour pouvoir acheter de la neige, comme on la demande ailleurs pour acheter du pain. Comme le mont Veſuve fournit la neige aux habitans de Naples & de ſes environs, le mont Etna en fournit aux habitans de toute la Sicile & même à ceux de Malthe : cela fait que la neige eſt une marchandiſe très-importante. La vente de la neige d'un petit canton, au nord du mont Etna, vaut à l'évêque de Catania vingt-trois mille livres par an. Je vous dirai ici en paſſant que la neige fait de meilleures gelées que la glace. Après avoir goûté, dans mes premiers voyages, les ſorbets que l'on fait à Naples & en Sicile, je n'ai pu m'accommoder qu'avec peine, des glaces que l'on boit dans les autres païs, parce que je ne les trouvois pas aſſez bien gelées.

Enfin cette montagne fournit auſſi une grande quantité de ſel ammoniac, qu'on peut même recueillir, à l'embouchure de quelques éruptions, abſolument pur & dégagé de toute matiere héterogène ; mais il y a peu de ſoufre, au lieu que le Veſuve en

fournit en abondance. Tant de productions différentes ſont une eſpèce de dedommagement pour les Siciliens, des ravages que la montagne fait ſur leurs terres & ſur leurs villes par ſes terribles éruptions.

Mais cette Iſle eſt ſujette à un fléau bien plus deſtructeur encore, & qui ne répare en aucune façon les dévaſtations épouvantables qu'il produit: ce ſont les tremblements de terre qui ſont plus terribles ici, qu'ils ne l'ont jamais été dans aucune autre contrée de l'Europe. Il ne ſe paſſe point d'année où il ne ſe faſſe ſentir quelque tremblement, ſoit par toute l'Iſle ou dans quelques endroits particuliers. Mais de tous les tremblements, qui ſont arrivés depuis un ſiécle, le plus funeſte fut celui que cette contrée aſſuya au mois de Janvier de 1693. Dans l'eſpace de trois jours, ſeize villes & dix-huit terres ſeigneuriales furent entiérement englouties avec les hommes & les bêtes. Une plus grande quantité d'autres villes, bourgs & villages ſont tombées en ruine, les unes entiérement; les autres en partie: neuf cents ſoixante-douze égliſes furent détruites, ſans compter celles qui furent englouties: le nombre des hommes qui périrent dans ces trois jours, fut de quatre-vingt treize mille.

Le prince de Biſcaris a fait des collections prodigieuſes de toutes ſortes d'antiques qui ont été tirés, & en grande partie même ſous ſes yeux, de deſſous les ruines des villes enſévelies ſous la lave de l'Etna, ou englouties & détruites par les tremblements de terre: ſon cabinet égale, pour le moins, celui du roi à Portici; & par conſéquent ce prince eſt de tous les particuliers de l'univers, celui qui poſſéde le *muſeum* le plus vaſte & le plus curieux; il a ajouté à ce *muſeum* un cabinet d'hiſtoire naturelle des plus intéreſſants; on y voit toutes les choſes les plus rares des trois regnes de la nature, arrangées dans un ordre admirable. Les appartements de ces cabinets ſont tout couverts de pierres avec des inſcriptions anciennes. Ces appartements contiennent ſoixante-dix ſtatues des plus célebres artiſtes; quarante têtes, ſoixante-dix buſtes d'empereurs & d'hommes illuſtres: huit cents vaſes Etrusques, un grand nombre d'urnes, plus de huit mille médailles Grecques, Romaines & Siciliennes: une immenſe quantité d'antiques de toute eſpéce. La collection d'hiſtoire naturelle eſt diſtribuée en cinq appartemens: le premier comprend les productions de l'océan;

le ſecond celles de la terre; le troiſieme des pétrifications maritimes, qui furent trouvées ſur les montagnes de la Sicile; le quatrieme les animaux les plus rares, rangés dans leurs claſſes; le cinquieme des inſtrumens de mathématiques, & une immenſe variété de curieuſes machines.

Il y a dans la même ville de Catane un autre cabinet des plus conſidérables de l'Italie, qui appartient aux Bénédictins de *St. Nicolo de l'Arena*. Les appartements du cabinet de ces moines ſont extrêmement précieux: entre un grand nombre de raretés, celles qui m'ont fait le plus grand plaiſir, ce furent les vaſes antiques de terre cuite, dont il y en a plus de trois cents, qui ſont tous de la plus grande beauté, tant pour la forme, que pour le deſſein des figures & leur noble ſimplicité. Il me paroît que les anciens Siciliens ont ſurpaſſé, dans cet art, les Etruſques dont ils ont apparemment été les imitateurs. Ces moines avoient au commencement leur couvent à douze milles de Catane dans un flanc de l'Etna, au milieu des cendres & du ſable noir, ſortis de ſes gouffres; mais ils y amaſſerent de prodigieuſes richeſſes; & dès-lors un ſi triſte ſéjour ne pouvoit plus leur

convenir. Ils ſont deſcendus à Catane où ils ont bâti une égliſe & un couvent d'une ſi grande magnificence, qu'il y a peu de palais de rois qu'on puiſſe lui comparer. Malgré les dépenſes étonnantes qu'ils ont été obligés de faire pour conſtruire ces bâtiments & les orner à proportion, & pour former leur précieux *muſeum*, ils ont encore un revenu annuel de plus de trois cents quarante mille livres: ce revenu pourroit faire ſubſiſter commodément, dans ce païs, cent familles, qui au bout de cent ans augmenteroient la population, au moins de vingt autres familles; tandis qu'à préſent ce couvent doit détruire dans le même eſpace de tems, au moins vingt familles, pour maintenir le nombre de fainéants néceſſaires pour occuper les chambres d'un ſi vaſte & ſi ſuperbe édifice. Il y a dans cette iſle quantité d'autres couvents qui ont des richeſſes ſurprenantes: comme, entr'autres, celui de ſainte Lucie; & tous ces couvents nourriſſent de grands troupeaux de moines.

Ceux qui écrivent ſur l'économie publique, prétendent qu'un prince qui a des armées, ne peut prendre, parmi ſes propres ſujets, plus de dix mille ſoldats ſur chaque

million d'ames, à moins qu'il ne veuille abîmer ſon païs & ſe ruiner lui-même & ſes ſucceſſeurs: or des perſonnes bien informées m'ont aſſuré que dans la Sicile, qui n'a qu'un peu plus d'onze cents mille ames, il y a plus de vingt mille moines. Je crois que tout homme qui a le ſens commun, m'accordera aiſément, qu'indépendamment des grands maux que les moines font à la ſociété par la nature même de leurs inſtituts, & par la ſuperſtition & la corruption des mœurs qu'ils engendrent, un moine eſt toujours plus à charge à l'état, qu'un ſoldat: il eſt donc évident que ces couvents ſont une des principales cauſes qui ont opéré ce changement de la contrée, la plus opulente de l'univers, en un païs très-miſérable: ajoutez à cette multitude immenſe de moines une multitude plus immenſe encore de prêtres ſéculiers, qui n'ont point de cures, dont l'unique fonction ſe borne à dire la meſſe; & jugez après cela ce que ce païs doit devenir avec le tems, ſi les ſouverains n'y mettent point ordre en ſupprimant ces couvents & cette prêtraille inutile & pernicieuſe.

Le gouvernement Eſpagnol des temps paſſés a beaucoup contribué à augmenter le

nombre des eccléſiaſtiques: d'un côté il leur a accordé des privilèges & des exemptions très-conſidérables, comme j'ai eu l'honneur de vous le marquer dans ma lettre précédente; & d'un autre côté il a tenu les ſéculiers dans l'oppreſſion & dans la plus craſſe ignorance pour les empêcher de voir leurs maux & de s'en reſſentir. La dureté avec laquelle les vice-rois Eſpagnols traitoient la nobleſſe Sicilienne, obligeoit les parents de faire prendre le froc & les ordres à la plupart de leurs enfants, étant dans l'impoſſibilité de leur procurer d'autres moyens de ſubſiſtance; & la ſuperſtition, jointe à l'ignorance que ce même gouvernement y entretenoit, faiſoit accroire à tout le monde, que l'état eccléſiaſtique étoit celui qui conduiſoit le plus aiſément au ciel. C'eſt par la même dureté du gouvernement Eſpagnol, que la Sicile ſe trouve inondée d'une foule incroyable d'avocats: car comme les Eſpagnols donnoient toutes les charges conſidérables, ſoit dans l'état civil, ſoit dans l'état militaire, à des gens de leur nation, les nobles & les autres gens de quelque condition, qui n'avoient pas de goût pour l'état eccléſiaſtique, ſe faiſoient avocats & procureurs, pour gagner leur vie; & cet-

te coutume s'étant une fois établie, elle s'eſt maintenue juſqu'à préſent, de ſorte que ce pauvre païs eſt pillé par les moines & par les gens du barreau. Ne vous imaginez pas que j'aie tiré ces obſervations, ſur la qualité du gouvernement Eſpagnol des tems paſſés, de mon propre fonds; je les ai puiſées dans pluſieurs écrivains Siciliens mêmes, dont l'un entr'autres, qui eſt le baron *Agathin Apary*, dit dans le mémoire que je vous ai allégué dans ma précédente lettre, en propres termes: que les Eſpagnols par un eſprit de politique & d'orgueil, ne voulant pas qu'on pénétrât dans leur conduite, ont toujours empêché que les bons eſprits ne cultivaſſent les ſciences & les arts, juſques-là que les vicerois ont ſouvent puni les maîtres qui enſeignoient les mathématiques à de jeunes ſeigneurs. Ils ont même, continue-t-il, corrompu les loix & les conſtitutions de l'univerſité de Catane, faiſant donner le bonnet de docteur à des ignorants, qui n'avoient point fait le cours ordinaire de leurs études; à l'égard des charges militaires, ils ont toujours eu ſoin de les donner à des étrangers, au préjudice de la nobleſſe Sicilienne; & les mauvais traitements, que les Eſpagnols ont fait aux gens

de qualité, ont obligé ceux-ci à prendre le parti d'étudier en droit pour ſe faire avocats, de ſorte que la nobleſſe eſt demeurée dans une ignorance générale, qui lui eſt devenue héréditaire.

Cette nobleſſe a pourtant commencé à ſortir de cette ignorance; & elle eſt en général beaucoup plus éclairée & plus inſtruite, que la nobleſſe Napolitaine. Il y a à Palerme une académie de gens de lettres; & il n'y en a pas une ſeule à Naples, tandis que toutes les villes de l'Italie de quelque conſidération, en ont pluſieurs.

Il y a pourtant deux choſes qui s'oppoſeront perpétuellement aux progrès des ſciences & des arts dans la Sicile: l'une eſt la rage générale, dont les Siciliens ſont dominés, de faire toute leur vie, des ſonnets. Ces gens qui ſont conſtamment occupés à ſe ronger les doigts pour faire un ſonnet ſur un chien qui eſt mort dans le ſein de leur belle, ou un épithalame pour le mariage d'une femme dont ils eſpèrent faire bientôt le mari C..... ne ſont guere propres à faire de grands progrès dans les ſciences & les arts utiles: l'autre grand obſtacle eſt l'Inquiſition. Cet abominable tribunal, compoſé de monſtres enne-

mis de l'humanité & de toute lumiere, exiſte ici avec tout ſon affreux appareil, tandis qu'il eſt banni à perpétuité du royaume de Naples. Il eſt dangereux ici, comme par-tout où ces furies exiſtent, d'avoir le ſens commun; & ſi l'on en a, il en coûte la vie & les biens à celui qui entreprend de le communiquer aux autres.

Les rois d'Eſpagne envoyoient autrefois, de ſix en ſix ans, un viſiteur général en Sicile pour s'informer de toutes les concuſſions & malverſations, qui ſe commettoient par le vice-roi, par les gens de robe, par les gens de guerre & par les officiers du domaine royal; mais tous ces gens, qui ſe ſentoient coupables, gagnoient le viſiteur, les uns par l'argent, les autres par les femmes; & à ſon retour en Eſpagne il diſoit que tout alloit bien: ainſi on a jugé à propos de ſupprimer les fraix de cette commiſſion. A l'occaſion de l'arrivée du viſiteur, on faiſoit ordinairement le dénombrement du peuple; mais les riches barons du païs qui avoient attiré, par toutes ſortes de moyens, quantité d'habitants dans leurs terres, & qui par conſéquent devoient craindre qu'on ne les taxât à proportion de l'accroiſſement conſidérable de leurs

revenus, s'aviſerent enfin de trouver des expédients pour empêcher ce dénombrement; ainſi on n'en a plus fait depuis un certain nombre d'années.

Les rois de Sicile ſont légats *à latere* nés du ſaint Siége pour cette iſle: c'eſt une humiliation ſans doute pour un roi, que d'être légat du Pape. Cependant ce titre lui donne une autorité indépendante & abſolue ſur le clergé Sicilien, autorité que ce même roi n'a pas ſur ſon clergé du royaume de Naples: car les papes qui prétendoient autrefois être les véritables ſeigneurs de tous les royaumes Catholiques, parce que J. C. a dit à St. Pierre: *tu es Pierre, & ſur cette pierre je bâtirai mon égliſe*, & des royaumes des infidèles ainſi que des hérétiques, parce que St. Auguſtin dit dans ſon traité contre les Donatiſtes, que tous les biens des infidèles appartiennent aux fidèles, les papes dis-je, paroiſſent ſe contenter à-préſent de partager avec les rois la ſouveraineté, de façon que les rois ſoient les monarques des laïcs, & les papes les monarques du clergé, qui, dans tous les païs Catholiques, eſt plus puiſſant que les laïcs: le comte Roger a arraché ce privilège au pape Urbain II, pour délivrer ſes ſujets du fléau

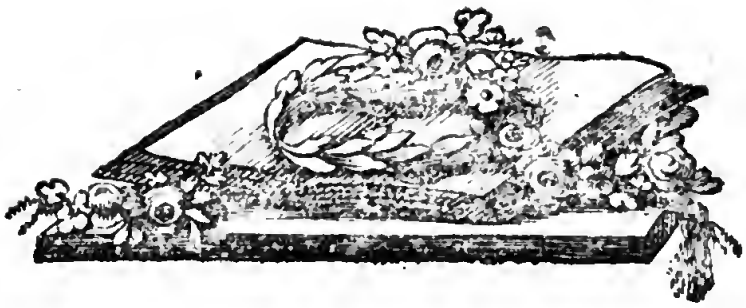
des légats *à latere Apoſtoliques*, dont le pere Jean de Salisbury dit l. 6. ch 24. & l. 15. ch. 16, *qu'ils ne faiſoient jamais leur devoir, & que dans les provinces où ils étoient, ils ſe comportoient de façon, que l'on étoit tenté de croire que tous les diables s'étoient déchaînés, pour y venir porter le ravage & la déſolation.* Ainſi en vertu de ce privilège le roi de Sicile eſt nommé *beatiſſimo padre*, très-ſaint père, dans tous les mémoires & placets que l'on préſente à ſon tribunal qui s'appelle le tribunal de la monarchie; & par la voye de ce tribunal, il excommunie, punit, condamne & abſout tous les eccléſiaſtiques de la Sicile, depuis le plus ſimple prêtre juſqu'aux évêques, aux archevêques & aux cardinaux. Quelque pitoyable qu'il ſoit pour un prince de n'avoir point de juriſdiction ſur ſes ſujets eccléſiaſtiques, ſans être légat du St. Siége, pluſieurs papes de ces derniers temps ſe ſont encore efforcés de priver le roi de Naples de cette commiſſion Apoſtolique: ils ont prétendu qu'il étoit indécent qu'un roi eût une telle juriſdiction ſur ſes ſujets & que la Bulle du pape Urbain II. devoit être fauſſe. Mais les rois de Sicile ont démontré au St. Siége la réalité de cette Bulle & ſe ſont maintenus

dans la poſſeſſion de leurs droits. Ces monarques durent trouver bien étrange qu'un prince eccléſiaſtique, qui poſſéde preſque tout ce qu'il a, en vertu de donations, que tous les bons hiſtoriens, tant François qu'Allemands, & l'abbé *Muratori* lui-même, ont déclaré non-ſeulement ſuſpectes, mais évidemment fauſſes, ſe fût aviſé de ravir à la monarchie de Sicile, des droits dont elle eſt en poſſeſſion depuis ſi long-tems, ſous prétexte du défaut d'authenticité d'une Bulle que tout le monde reconnoît pour très-authentique.

Les Napolitains & tous les autres peuples de l'Italie ont mauvaiſe opinion des Siciliens. On entend répéter à tous les Italiens ce proverbe: *omnes inſulani mali, Siculi autem peſſimi*: ſavoir, tous les inſulaires ſont méchans; mais les Siciliens ſont les plus méchans de tous. Des voyageurs modernes ſont au contraire des éloges des Siciliens. Quant à moi je ſuis d'avis qu'on pourroit concilier les uns avec les autres. Il y a parmi la grande nobleſſe des ſeigneurs d'une probité reconnue & d'une politeſſe extrême; & ce ſont ces ſeigneurs-là qui ſe communiquent ordinairement ici aux étrangers: mais le gros de la nobleſſe inférieure, & ce qu'on appelle ici & à Naples

la *Civiltà*, a communément des vices, ſi on les en croit ſur leurs propres rapports, qui ne ſont guère ordinaires ailleurs. Les femmes ſur-tout fourniſſent à la chronique ſcandaleuſe des anecdotes, dont on retrouve très-peu d'exemples dans les autres contrées d'Italie, & qui ſont même entiérement inconnues vers le nord. D'un autre côté on voit ici des exemples de vertus, & principalement d'amitié, de généroſité & de grandeur d'ame, qui dans bien d'autres païs ne ſont connus que de nom: ce ſont des vertus Grecques & Romaines, dont les récits paroiſſent incroyables à ceux qui ne connoiſſent pas les Siciliens & deux ou trois peuples libres vers le nord.

LETTRE



## LETTRE VINGT-SIXIEME.

*Paris le 12. Septembre 1776.*

Je reprens avec un plaiſir extrême le cours de notre correſpondance, que les voyages que vous avez faits dans cet intervalle, & les courſes que j'ai faites de mon côté dans les différentes provinces de la France avoient interrompue. A mon arrivée dans cette ville, j'y ai trouvé deux gentilshommes napolitains avec leurs femmes qui ne faiſoient que d'y arriver, & qui ſont ſortis pour la premiere fois de leur païs, où l'on ignore parfaitement, comme je vous l'ai marqué autrefois, les mœurs & le caractère de toutes les autres nations de l'univers. Comme je connoiſſois déja Paris, j'ai prié ces dames de me permettre de leur ſervir ici de Cicéron; & j'ai débuté dans mon nouvel emploi, par les mener à une heure après midi au Palais royal & aux Tuilleries. Chemin faiſant je les prévins

qu'elles alloient ſe promener dans des jardins du roi & du duc d'Orléans, où elles trouveroient quantité de beau monde. Elles me demanderent ſi nous ſortirions de la ville, & ſi j'avois un billet de permiſſion pour entrer dans ces jardins, afin qu'elles n'euſſent pas la honte d'être renvoyées par les ſentinelles. Je leur répondis que nous n'étions pas à Naples, où ni le roi ni aucun ſeigneur n'avoient de jardin dans la ville, & où celui de *Capo di Monte* eſt gardé par des ſentinelles qui en défendent l'entrée à ceux qui n'ont pas acheté un billet de permiſſion. Cela les étonna ; mais leur ſurpriſe augmenta de beaucoup, quand je leur dis qu'il en étoit de même à Verſailles, à St. Cloud, au Luxembourg, & ailleurs. Il n'y a donc point de ſtatues, me repartirent-elles, ni de fleurs, ni aucune autre choſe à voir dans ces jardins. Oui, Mesdames, il y a de tout cela & des bancs pour s'aſſeoir. Quoi donc, me repliquerent-elles, eſt-ce que les Pariſiens ne volent pas ? Ne mettent-ils pas toutes ces ſtatues en pièces & en morceaux ? Non, Mesdames, ils ne font que s'y promener. Oh ! les bonnes gens que les Pariſiens ! ils ne volent pas ; ils ne briſent rien ; cela eſt ſurprenant. Tout en faiſant ces diſcours nous

deſcendîmes au Palais Royal. A peine y eûmes-nous mis les pieds, que voilà une troupe de monde qui nous entoure & qui ſe met à examiner les Dames depuis les pieds juſqu'à la tête, en fixant ſur elles leurs regards ſans que rien les en détournât: elles en demeurerent tout interdites: elles ſe hâtent de marcher dans l'eſpérance de s'en défaire: point du tout: les promeneurs ne nous quittent pas: les uns nous ſuivent à la piſte: les autres marchent à nos côtés, comme s'ils étoient de notre compagnie: comme je ſentois la peine que cela faiſoit à ces Dames Napolitaines, je les avertis qu'elles ne devoient pas s'en embarraſſer; que c'étoit la coutume ici de fixer les yeux de cette maniere ſur toutes les Dames; qu'elles n'avoient qu'à lever les yeux, & qu'elles verroient qu'on en uſoit de même à l'égard de toutes celles qui s'y promenoient comme elles: je leur montrai Madame la Ducheſſe de Chartres qui avoit encore bien plus de promeneurs à ſa ſuite & à ſes côtés: mais tout cela ne calma point leur trouble: elles voulurent en ſortir, & à peine furent-elles dehors qu'elles s'écrierent: ah quelle effronterie! & des gens comme cela ne volent pas? Elles ne vouloient

plus aller aux Tuilleries; mais je les y ai mé-né malgré elles. Là elles ſe trouverent beaucoup plus à leur aiſe: il y avoit moins de monde, & ce monde étoit diſperſé dans les différentes allées & ſous les arbres: cela leur donna du courage: elles commencerent à lever les yeux; & bientôt elles ſe mirent elles-mêmes à porter leurs regards ſur les autres. C'eſt ainſi que l'on ſe fait inſenſiblement à tout: cette nouvelle hardieſſe leur en inſpira bientôt une autre: car c'eſt là toujours la marche de l'eſprit humain: elles ſe mirent à cenſurer tous ceux qu'elles voyoient; mais leurs cenſures portoient prodigieuſement à faux: parce que, par exemple, les promeneurs du palais royal les avoient ſi fort choquées, elles trouvoient que les hommes portoient preſque tous ſur leurs mines les marques de ce qu'elles appelloient imprudence: parce que les femmes Italiennes n'ont guere coutume de ſe mettre du rouge, & que celles qui en uſent ne s'en plâtrent pas au moins tout le viſage, l'enduit des Dames Pariſiennes leur paroiſſoit affreux. Les François, diſoient-elles, ſe vantent dans leurs livres de voyages, que les femmes de Paris ſont plus fidelles à leurs maris, que ne le ſont celles des grandes villes d'I-

talie : nous le croyons bien : qui voudroit ſe donner beaucoup de peine pour débaucher des femmes ſi horriblement plâtrées de couleur de cuivre. Parce que les abbés de Paris portent une calotte large qui leur couvre tout le derriere de la tête & que leurs cheveux font un ſauciſſon qui borde cette calotte, cette coéffure leur paroiſſoit choquante. Sur ces entrefaites nous rencontrâmes fort à propos leur marchand d'étoffes : car elles brûloient de ſavoir le nom de certaines dames qu'elles voyoient à la promenade ; & ce marchand étoit l'homme de Paris le plus propre à ſatisfaire pleinement leur curioſité : il connoiſſoit les principales maiſons de la nobleſſe & de la bourgeoiſie : il ſavoit une foule d'anecdotes, qui les regardoient ; & il ſe montra ſur-tout fort verſé dans la chronique ſcandaleuſe : il nous amuſa pendant long-tems. Dans le cours de ſes narrations il nous fit remarquer des filles entretenues, qui ſe promenoient avec d'autres filles & femmes de leur caractère ; des femmes galantes qui n'étoient accompagnées d'aucun de leurs galants, mais ſeulement de leurs maris, de leurs freres & de leurs plus proches parents D'où vient cette gêne, lui dirent mes Italiennes, dans une ville ſi grande

& ſi peuplée ? C'eſt qu'ici, leur repondit-il, on aime la décence, & que l'on veut ſauver les apparences. Le public, continua-t-il, ne ſouffriroit pas qu'on ſe mocquât de lui, & que des particuliers oſaſſent fouler aux pieds, à la vue de tout le monde, des loix qui ſont faites pour tous, & les régles de la décence qui ſont le réſultat de la façon de penſer que les habitants d'un païs ont généralement adoptées. Se mettre, ſous les yeux de tout un public, au deſſus de ces loix & de ces régles, c'eſt reprocher à tous les autres concitoyens leur folie & leur impuiſſance. Mes dames qui n'avoient encore rien vu de pareil en Italie, trouvoient que ce raiſonnement étoit trop ſubtil ; que les François étoient trop ſoupçonneux, & qu'une dame Italienne feroit mal de paſſer la fleur de ſon âge à Paris. Au gré des Italiennes, la décence ne vaut pas la gêne.

Au ſortir des Tuilleries, nous nous promenâmes en voiture par les rues : les unes étoient toutes pleines de boue : dans les autres la pouſſiere nous étouffoit. Quel pavé, s'écrioient mes dames à tout moment ! Quelle mal-propreté ! Quelle vilainie ! y a-t-il encore une autre ville dans le monde qui ſoit auſſi ſâle, que celle-ci. Mais voyez un peu ces

élégans qui vont à pied: regardez moi ces hommes en bas blancs & en habits galonnés par cette pouſſiere : voyez ces autres pédants en habit noir avec leur perruque à trois marteaux : voyez comme ils vont tous ſur la pointe du pied pour ſe défendre de la crotte ! hélas quels ſauts, quelles gambades ! c'eſt le contraſte de la mesquinerie avec le faſte ! apparemment qu'ils veulent faire accroire, dans les maiſons où ils arrivent, qu'ils y ſont venus en carroſſe. Ce ſont donc-là les belles modes de Paris. Par cette boue & par cette pouſſiere pourquoi ne s'habille-t-on pas en conſéquence ? Courir à pied & faire des ſauts pareils avec une perruque à trois marteaux, avec des bas blancs & des habits galonnés, par des rues ſi vilaines, cela a-t-il le ſens commun ?

Le jour ſuivant j'ai mené mes Italiens aux ſpectales en commençant par la comédie françoiſe : c'étoit juſtement un beau jour : car à Paris il y a de beaux jours pour tout, pour la comédie françoiſe, pour la comédie italienne, pour l'opéra, pour les promenades aux Tuilleries, pour celles des Boulevards, &c. Tous les bons acteurs jouerent ce jour là : ainſi ce ſpectacle fit ſur ma compagnie tout l'effet

qu'il devoit. Les dames ſur-tout trouvoient que tout étoit excellent: on ne voit rien de ſi beau en Italie, me diſoient-elles à tout inſtant: oh que nos comédiens ſont déteſtables en comparaiſon de ceux-ci. Quand nous ſerons de retour en Italie, nous n'irons plus à la comédie que pour faire huer nos acteurs. Mais de tems en tems elles ſe ſentoient ſaiſies de pitié pour les gens qui étoient au parterre: elles trouvoient que c'étoit bien inhumain à cette nation qui, dans ſes livres, prêche tant l'humanité & vante ſi fort ſa politeſſe, de faire reſter debout, pendant trois heures, tant de monde qui y vient tout crotté & les pieds tout mouillés, & de l'envoyer enſuite ſe crotter encore avec ſes bas blancs, ſes habits galonnés & ſes perruques à trois marteaux. Cependant la comédie les avoit ſi fort enchantées, qu'elles voulurent y retourner le lendemain, quoique ce ne fût plus un beau jour & que je les avois averties que les bons acteurs n'y joueroient pas. En effet la doublure ne les ſatisfit pas; elles trouverent que pluſieurs de ces acteurs ne valoient pas beaucoup mieux que ceux de l'Italie; mais ce ne fut pas cela qui les choqua le plus: on donna malheureuſement ce jour-là une comédie lar-

moyante, qui les fit pleurer malgré elles: elles étoient venues pour rire & la comédie leur arracha des larmes: ce qui leur faiſoit dire à tout moment, que c'eſt ſe mocquer du monde que de donner des comédies qui font pleurer. Quel mauvais goût, quelle extravagance, s'écrioient-elles! va-t-on jamais au théatre pour pleurer ſur des avantures bourgeoiſes? Il falloit annoncer une tragédie & nous aurions répandu des larmes de bon cœur; mais quand on va voir une repréſentation de mœurs bourgeoiſes, on y va pour s'égayer; on s'y attend à des tableaux de vices, qui font rire, & non à des peintures de crimes qui font horreur. Pour les tranquilliſer un peu je m'efforçois de leur faire accroire que ce nouveau genre n'étoit point auſſi vicieux qu'elles le croyoient; & je leur promis de leur faire lire des brochures où on le juſtifioit; mais elles m'impoſerent ſilence en me diſant qu'elles ne vouloient point perdre leur tems à lire des choſes contre le ſens commun.

Une autre fois nous allâmes à l'opéra. Là tout déplut à mes Italiens, excepté les décorations & les ballets. La piéce étoit à la vérité de *Métaſtaſe*: mais la traduction l'avoit

défigurée : il y manquoit abſolument tout ce qui fait le charme de la poëſie de *Métaſtaſe*, tout ce qui opère ſur le cœur & ſur l'imagination des hommes ces effets prodigieux qu'elle produit ſur les Italiens. La muſique étoit d'un maître qui a fait de très-belles meſſes & peu de bonne muſique de théatre. Auſſi, auroit-on dit que la muſique de cet opéra n'étoit qu'une belle meſſe pour les morts, dans le goût de celles que l'on entend communément dans les égliſes d'Italie. L'orcheſtre très-nombreux ne faiſoit entendre que de mauvais violons qui étouffoient le petit nombre des bons inſtruments & de ceux qui jouoient bien. Les chanteurs & les chanteuſes les ennuyoient par leurs afféteries, & plus encore par leur ignorance totale du chant & de la muſique : en effet il n'eſt pas ſupportable dans un grand opéra, d'entendre chanter des gens qui ne ſavent pas chanter. Enfin ma compagnie ſortit de l'opéra très-mécontente & très-réſolue de ne remettre plus le pied dans cette ſalle. Lorſque nous fûmes rentrés chez nous, je leur fis voir un traité ſur le *Mèlo drame*, en les priant de le lire pour voir ſi la muſique à laquelle ils étoient habitués ne leur avoit pas dépravé le goût, & ſi la muſique fran-

çoiſe n'étoit pas du moins plus raiſonnable que l'Italienne ; mais on ſe mocqua de moi ; & on me dit que l'oreille ne lit point, & que le ſentiment n'écoute point de raiſonnements. Depuis ce tems les dames Italiennes s'imaginerent que les ſpectacles françois avoient un autre inconvénient, qui étoit celui de devoir, à la longue, ennuyer le beau ſexe : dans ces théatres, diſoient-elles, on eſt comme en priſon : les dames n'y reçoivent point de viſites comme chez nous : elles n'y voient pas leurs connoiſſances, leurs amis, leurs adorateurs : on ne peut pas y cauſer, jouer, badiner, ſouper, ni prendre aucune autre eſpèce de divertiſſement : tout le plaiſir ſe réduit à prêter ſon attention pendant trois heures de ſuite. Cela eſt bon pour une fois ou deux ; mais il faut enſuite de la variété, ſans quoi on s'ennuie à la mort. D'ailleurs quelles ſalles & quelles loges que celles de Paris, pour des gens accoutumés aux théatres d'Italie ? Ces ſalles ſont des jeux de paume, ces loges des antres d'hommes ſauvages.

Après avoir ſéjourné quelques jours dans cette ville, nous fûmes tous attaqués, hommes & femmes, d'un terrible flux de ventre. Quant à moi, je m'y attendois bien, puis-

que l'eau de la Seine m'avoit fait autrefois ce même effet. Mais les Italiens qui étoient venus pour la premiere fois à Paris, en furent fort ſurpris, & eurent peur que la maladie ne devînt dangereuſe: on appella un médecin qui les raſſura, en leur diſant que cela n'iroit pas plus loin; que tous les étrangers qui boivent de cette eau, doivent paſſer par-là; mais qu'ils s'en trouvent après d'autant mieux. Il falloit alors entendre ces Italiens déclamer contre l'eau de la Seine. Quoi, diſoient-ils, les Pariſiens boivent de cette vilainie qui donne des tranchées, la colique, la diarrhée, toute filtrée qu'elle eſt? Nous avons bien raiſon, nous autres Italiens, de faire venir à grands fraix, par des aqueducs, des eaux pures, dégagées de toutes ces matieres hétérogènes, qui changent ici l'eau en boiſſon purgative. Comment ſe peut-il faire qu'un peuple ſi poli & qui ſe pique ſi fort de propreté, puiſſe s'habituer à avaler tous les jours, pluſieurs verres d'ordures? & à quoi ſert-il de filtrer cette eau, ſi on ne peut point parvenir à en ſéparer les vilainies qui en font une médecine? Le médecin leur accorda, qu'ils avoient raiſon; mais, ajout a-t-il, nous autres médecins nous n'aimons pas d'inquié-

ter ni la police ni les habitants de Paris pour de pareilles bagatelles: nous ſouffrons bien d'autres abus d'une plus grande conſéquence, ſans nous en inquiéter le moins du monde, & ſans faire là-deſſus les moindres remontrances ni aux magiſtrats ni au public: vous ſeriez bien autrement étonnés, vous qui venez d'Italie, ſi vous alliez viſiter nos hôpitaux tant à Paris que dans les autres villes de la France: vous y verriez les malades preſque entaſſés les uns ſur les autres à quatre ou cinq dans un lit, qui ſe communiquent ſucceſſivement leurs maladies les uns aux autres, qui s'empêchent mutuellement tout repos, & qui s'entretuent ſi bien que c'eſt un prodige ſi quelqu'un a le bonheur d'échapper. Notre nation eſt charitable; elle veut ſecourir tous les malades; & comme il n'y a pas aſſez de lits pour tant de monde, nous aimons mieux occaſionner la mort de tous ceux qui ont beſoin de ſecours, que d'en ſauver une partie au préjudice de l'autre. Il eſt vrai qu'avec trente deux millions de revenus qu'ont tous nos hôpitaux de Paris enſemble, on pourroit augmenter les maiſons de charité & le nombre des lits, ſi cet argent étoit bien adminiſtré; mais les perſonnes par les mains deſ-

quelles paſſe tout cet argent, ſont à portée de voir mieux que le reſte des hommes, combien il importe de ſe mettre à l'abri de la pauvreté.

Tout cela n'eſt encore rien, en comparaiſon de ce que je vais vous dire. Les trois quarts des habitans de la ville ont la coutume de mettre leurs enfants en nourrice hors de leurs maiſons. Les femmes d'une condition aiſée évitent cet inconvénient autant qu'elles peuvent, ſoit en les allaitant elles-mêmes, ou en les faiſant élever ſous leurs yeux: mais les autres aiment mieux s'occuper à gagner de l'argent en faiſant quelque métier, ou à vivre agréablement qu'à ſoigner & à nourrir leurs enfants: la plupart des nourrices ſont des femmes d'une ſanté preſque toujours gâtée, ſans mœurs, ſans aucun principe d'humanité, qui ne courent qu'après le gain, & n'ont aucun ſoin de leurs nourriçons; elles leur donnent, la plupart du tems, de mauvais lait, & les font encore preſque mourir de faim: elles les frappent & les grondent continuellement: elles les tiennent enfermés, ou les abandonnent à des enfants qui les maltraitent & les laiſſent tomber vingt fois le jour, pour employer tout leurs tems à faire d'au-

tres métiers : c'eſt pour cette raiſon que vous voyez dans cette ville, une ſi grande quantité de perſonnes, dont les unes paroiſſent des cadavres ambulants, & dont les autres ont des mines qui ſemblent reſpirer la St. Barthelemy.

Les magiſtrats & les princes qui ſe donnent la peine de faire tous les jours tant d'ordonnances ſur des choſes qui ne valent pas la peine qu'on y penſe, devroient ſonger à ſtatuer des punitions ſéveres contre les nourrices qui gâtent les enfants. Un aſſaſſin, un voleur de grands chemins, ne peut pas faire, à beaucoup près, autant de mal, qu'en peut faire une ſeule de ces femmes qui fait le métier de nourrice. Cependant il y a des potences & des roues pour les uns, & il n'y a que des ſalaires pour les autres. Mais nous ne faiſons que rire en ſecret de ces déſordres; & nous nous gardons bien d'en parler aux magiſtrats : comme nous nous gardons auſſi de faire des réglements pour empêcher nos badaux de Paris d'aller habiter des maiſons nouvellement bâties, où l'humidité du plâtre les fait mourir comme des mouches : car il eſt de notre intérêt que la ville ſoit remplie de cadavres vivants, & qu'il y ait toujours beau-

coup de maladies lentes & chroniques. Après cela ce zélé médecin nous conſeilla de boire de l'eau de Briſtol, au lieu de l'eau médecinale de la Seine, & il s'en alla.

Après que nous fûmes rétablis de notre diarrhée, nous allâmes voir ce que cette capitale renferme de plus beau en architecture, en peinture & en ſculpture. Nous vîmes les plus conſidérables égliſes dont les plus belles ſont d'une architecture gothique; & les plus jolies ne laiſſent pas d'avoir beaucoup de défauts qui choquent le goût de ceux qui ſont accoutumés aux égliſes d'Italie. Cependant nous avons eu lieu d'admirer, dans quelques unes, de grandes beautés de détail, comme par exemple, à notre Dame, à l'hôtel des Invalides, au val-de-grâce, chez les religieuſes Carmélites, aux Céleſtins, à la Sorbonne où l'on voit la fameuſe ſtatue du cardinal de Richelieu faite par *Girardon*. Nous arrivâmes dans pluſieurs égliſes dans le tems que l'on y faiſoit des fonctions eccléſiaſtiques. Pour lors il fallut ſe ſauver; car mes Italiens accoutumés aux muſiques théatrales de leurs égliſes, ne purent ſoutenir le chant rauque des prêtres françois. En faiſant la viſite des égliſes, nous paſſâmes devant quantité de beaux hôtels

hôtels dont chacun eſt bâti au fond d'une cour, & caché derriere une muraille, ce qui faiſoit encore beaucoup rire nos Italiens. Je ne vous parlerai ni du Louvre, ni du Luxembourg, l'unique édifice de cette capitale qui ait l'air d'un palais, ni du palais Royal, ni de l'hôtel du prince de Condé, ni de quelques autres bâtiments eſtimés, puiſque vous ſavez vous-même ce que l'on y admire & ce que l'on y trouve à critiquer.

Nous avons été pluſieurs fois au Palais où s'aſſemble le Parlement, non pour conſidérer l'édifice où il n'y a rien de bien important à voir, ſur-tout après l'incendie de cette année qui en a conſumé une grande partie, mais par pure curioſité. Nous y allâmes une fois pour voir exorciſer, dans la ſainte chapelle, des gens qu'on diſoit poſſédés: mais ma compagnie fut très-ſurpriſe de voir cette cérémonie à Paris: ils avoient meilleure opinion des François. Une autre fois nous y fûmes pour entendre plaider les avocats. Les Italiens qui juſques-là n'avoient encore connu que les abſurdes ſottiſes & les indécentes déclamations des Scapins d'Italie, qui s'appellent avocats, furent enchantés de voir la décence, la gravité & la nobleſſe que les avo-

cats de Paris mettent dans leurs déclamations, d'entendre la force de leurs raiſonnements & l'éloquence qu'ils ſavent déployer. Il faut avouer, diſoient-ils, que nos Docteurs ſont des jongleurs & des bêtes inſupportables: cependant nous avons cru juſques à préſent que c'étoient de grands hommes & des prodiges de ſcience: voilà juſqu'à quel point on peut ſe tromper. Nous entendîmens plaider, entre autres cauſes, celle du maréchal duc de *Richelieu* avec M^me^ de *St. Vincent*, ſa parente, qui eſt la cauſe du monde la plus compliquée & la plus remplie de fourberies, de malhonnêtetés & d'impoſtures: je demandai à une perſonne, qui en devoit être des mieux inſtruites, de quel côté, ſelon lui, étoit la raiſon: il me répondit que tout étoit encore fort embrouillé, & qu'on ne pourroit prononcer que ſur de ſimples conjectures: il n'y a pas d'apparence, ajouta-t-il, que ce procès ſoit jamais bien décidé: ſi le duc a raiſon, on ménagera ſa parente: s'il a tort, on ménagera le duc. D'ailleurs depuis quelques centaines d'années, il n'y a point d'exemple dans la monarchie françoiſe qu'un duc & pair ait ſuccombé dans une affaire criminelle qui lui ait été intentée par des particuliers:

car on a toujours trouvé qu'ils avoient été accusés à tort. Nous avons vu plaider devant ce même parlement, il n'y a pas long-tems, une cause où un pair a été accusé de vexations, de violences, de malversations, de trafic de justice, d'empoisonnement, & de pareils autres crimes énormes; mais on a trouvé de même qu'on lui avoit fait tort. La jurisprudence criminelle de ce royaume a des défauts qui peuvent donner lieu à des abus étranges. Elle permet, dans certains cas, d'emprisonner les personnes sur de simples accusations, & de les retenir en prison, aussi long-temps que l'on veut, & même pendant toute leur vie, sans qu'on soit obligé de leur faire jamais leur procès, ni même de leur laisser seulement soupçonner la cause de leur détention. Le nouveau ministere a remis en liberté un nombre prodigieux de personnes, qui dans les temps passés avoient été fourrées & retenues pendant long-temps en prison, sans qu'on ait jamais songé à instruire leur procès, ni à les conduire devant les juges. A cet égard la jurisprudence Françoise est différente de celle de tous les autres pais de l'Europe: car quoique, depuis plusieurs années, le ministre de Portugal continue à

faire empriſonner bien du monde, il n'y a pourtant perſonne qui ne ſoutienne qu'il le fait contre les loix du royaume & qu'il exerce, au nom de la couronne, des droits illégitimes. Cependant il n'uſurpe ce droit que ſur les perſonnes qu'il ſoupçonne capables de s'oppoſer à ſes vues au ſujet des affaires de l'état, au lieu qu'en France le miniſtere paſſé a prétendu exercer ce droit contre toute ſorte de perſonnes pour toute ſorte de raiſons. Outre cela les inſtructions des procès criminels ſe font dans ce royaume toujours en ſecret : un petit nombre de juges & le plus communément un ſeul reçoit les accuſations, & les dépoſitions des témoins, interroge le prévenu, aſſiſte aux confrontations, décerne la queſtion & porte la ſentence : cette pratique, quoique commune à toute l'Europe, hormis l'Angleterre, ne laiſſe pas que d'être très-pernicieuſe ; parce qu'elle donne aux juges tous les moyens de diriger, ou d'inſtruire un procès à leur gré, ſoit pour abſoudre les criminels, ſoit pour condamner les innocens : & s'il y a des pais, où les juges ſoient ordinairement aſſez honnêtes pour ne pas abuſer de cette pratique exécrable, il y en a d'autres, où l'argent, les femmes, les cabales, les in-

trigues, les menaces & les promeſſes des grands, ébranlent les juges qui paſſent pour les plus honnêtes & les plus portés pour la juſtice. S'il eſt vrai que les François ayent beaucoup aimé autrefois la franchiſe & la gaieté, & s'il ne faut pas croire plutôt, que le reſte de la nation ſe ſoit attribuée ſans fondement deux qualités particuliéres aux Gaſcons, aux Languedociens & à leurs plus proches voiſins, il me ſemble que l'on pourroit regarder l'abus que l'on a fait, de cette juriſprudence avant ce régne, comme une des principales raiſons du changement, qui s'eſt fait dans le caractère des François: car on ne rit plus à Paris, ni dans le reſte de la France, & l'on ne voit plus de traces de l'ancienne naïveté que chez les compatriotes de Montagne, de la reine Marguerite & de Henri IV. & chez leurs voiſins.

Les François connoiſſent eux-mêmes, mieux que tout autre, les abus qui regnent chez eux, auſſi bien que les effets funeſtes qui en réſultent: ils les ſentent ſi bien qu'on ne peut entendre, ni lire rien de plus frappant & de plus éloquent que ce qu'ils diſent & écrivent eux-mêmes ſur ces ſujets. Mais il y a apparence que ces abus ne ſe réforme-

ront jamais : car comme cette nation induſtrieuſe & ingénieuſe ſait tirer parti de tout, il n'y a pas un ſeul abus, dont nombre de perſonnes ne tirent de grands avantages au préjudice du public : or les cris & les intrigues de ces perſonnes prévaudront toujours contre les livres des particuliers, que les gens en place n'ont pas le temps de lire, & contre les vœux du public, qui n'a perſonne qui ſoit autoriſé à donner pour lui à ces vœux le poids qu'il leur faut pour les faire valoir. On en a eu un exemple ici au commencement de cette année. Lorſque Mr. Turgot entreprit, par l'autorité du roi, d'abolir dans tout le royaume les corvées, on pouſſa ici des cris ſi horribles, qu'un étranger, qui n'auroit pas connu la vivacité de cette nation, auroit pu s'imaginer qu'il ne s'agiſſoit pas de moins que d'abîmer tout le royaume. Ainſi Mr. Turgot fut renvoyé dans le temps que tout le reſte de la nation s'occupoit à rendre graces pour l'abolition des corvées, qui furent bien-tôt après rétablies par proviſion.

## LETTRE VINGT-SEPTIEME.

*Paris le 18. Septembre 1776.*

PARIS eſt la ville du monde où il ſe fait le plus de journaux : journal des ſavants, journal des ſciences & des beaux arts, journal politique & littéraire, journal de théatre, journal des tribunaux, Année littéraire, Mercure de France &c. Cependant ſans les colporteurs, les Pariſiens n'auroient pas la moindre connoiſſance d'une quantité de livres importants qui s'impriment dans les païs étrangers, en France & même à Paris : les journaliſtes n'achetent point les livres qui ne ſont point pour eux : les libraires ne ſe ſoucient pas non plus de leur en faire préſent ; & les bienfaiteurs, qui les achetoient pour les leur communiquer, ont diſparu. Ce n'eſt pas tout. Comment faire mention de certains livres que le gouvernement, le clergé, les moines, les financiers, une certaine cabale de gens de lettres, le public enfin ne trouveroient pas de leur goût ? En donner des extraits c'eſt les

approuver : les cenſurer à tort & à travers, le bon ſens, l'honnêteté & la conſcience ne le permettent pas : ainſi à tout prendre, les colporteurs ſont plus néceſſaires, que les journaliſtes, pour ceux qui veulent connoître tout ce qui paroît de nouveau. Ce préambule me meneroit naturellement à vous parler des gens de lettres & des ſavants de cette ville ; mais je ne ſuis ni aſſez inſtruit, ni aſſez habile pour vous en donner des détails qui puiſſent vous intéreſſer : j'ai conſulté là deſſus les gens de lettres eux-mêmes, & j'ai noté, comme font tous les voyageurs, les réſultats de toutes les informations qu'ils m'ont données, & même de toutes les anecdotes qu'ils m'ont racontées. Pluſieurs de ces anecdotes ſont très-curieuſes, mais en même tems très-humiliantes pour la philoſophie moderne. Il y a de quoi rougir également ſoit qu'elles ſoyent vraies, ſoit qu'elles ſoyent fauſſes ; dans le premier cas pour la réalité, & dans le ſecond pour la méchanceté de ceux qui les ont imaginées. Cependant le fond de ces informations que l'on m'a données, n'eſt que confuſion & contradictions : à en croire les informations des uns, on ne devient ſavant & homme de lettres ici que par cabale ; on rem-

porte tous les prix par intrigues : en faiſant ſa cour à ceux de la cabale, on peut écrire les livres les plus ſots, les plus remplis de fadaiſes, les plus inutiles, & paſſer pourtant pour un auteur ſolide ; avoir le ſtile le plus guindé, le plus déclamatoire, le plus enflé, le plus dégoûtant, & ſe faire pourtant prôner pour un écrivain d'une noble ſimplicité ; gâter toute la vérité de l'hiſtoire, en ôter tout l'intérêt naturel par de faux ornements dictés par une imagination déréglée, ſubſtituer des fauſſetés ingénieuſes à des récits ſurrannés mais vrais, & ſe faire la réputation d'un hiſtorien uni & ſincère : on peut faire des vers pitoyables, déteſtables même & paſſer encore pour un très-bon poëte. Mais ſi je fais le réſumé des informations de nombre d'autres, tout ce que je viens de dire eſt faux, & c'eſt le mauvais goût, la rage & l'envie qui m'ont tenu ces propos. Quoi qu'il en ſoit, s'il eſt vrai qu'il ſe faſſe des cabales, qu'il ſe commette des impoſtures & des malhonnêtetés, & que l'on cherche à ſe faire un nom par des baſſeſſes, des flatteries & des intrigues, il n'y a que les libraires qui en ſoient les dupes ; car le public ne l'eſt certainement pas. On connoît aſſez ici les mauvais auteurs,

& on ſait aſſez bien les diſcerner à travers tous les éloges, les prix & les protections que des gens de goût leur accordent ſoit par bonté ou par malhonnêteté. Les étrangers s'en laiſſent encore moins impoſer. On eſt aſſez bon, à la vérité, dans les païs étrangers pour accueillir, rechercher même avec empreſſement, tous les livres bons & mauvais qui s'impriment en France : mais on s'en dédommage aſſez par le plaiſir que l'on prend après, à cenſurer cruellement les ouvrages que l'on trouve ne pas répondre à la réputation mal acquiſe, à la promeſſe & à l'entrepriſe de leurs auteurs. L'Allemagne & la Hollande ſont les païs où les livres François ont le plus de débit. Les réfugiés François ont introduit les premiers dans ces contrées le goût de la littérature françoiſe ; & les ſavants de cette nation y nourrirent & étendirent ce goût pendant long-tems, par des ouvrages d'un mérite ſingulier qu'ils publierent en tout genre. Mais comme toutes les choſes de ce monde paſſent continuellement d'un état à l'autre, & qu'après être montées au point de leur perfection, elles commencent à décheoir, les étrangers ne ſentent que trop que cette révolution eſt déja arrivée & même fort

avancée en France. Cependant on convient assez qu'il reste encore quelques génies propres à soutenir l'ancien éclat de la nation & à reculer la chûte générale des sciences qui paroît la menacer. Outre cela il y a grand nombre de personnes inconnues dans la république des lettres, parce qu'elles n'écrivent point, & qu'elles ne sont d'aucune cabale, & ne font leur cour à personne; mais qui d'ailleurs ont des connoissances profondes, le tact fin, la façon de penser très-juste. Ceux-ci ne sont pas moins propres à empêcher que le méchant goût des fades déclamations, des poëmes ampoulés, des histoires farcies de contes & d'ennuyeuses morales, des traductions infidéles, de la fausse littérature, du faux brillant, du petit bel esprit, ne puisse trop aisément empoisonner tout le monde. Le romanesque & le giganteſque ont dans tous les tems & chez tous les peuples, chez les Grecs comme chez les Romains, à Constantinople comme à Florence, annoncé la décadence prochaine des sciences & des arts. Les Hollandois, qui viennent à Paris, trouvent que ce goût a commencé à s'introduire en France déja du tems de Louis XIV: ils en alléguent pour preuves les inscriptions de la porte St.

Denis, & celles qui ſe liſent ſur le piédeſtal de la ſtatue de ce roi dans la place des Victoires. Ce ſont là leurs affaires: mais que dites-vous de cette expreſſion, *madefacta Batavorum gente*, qu'on lit dans une inſcription de la porte St. Denis: penſez vous que l'académie des inſcriptions & belles-lettres auroit dû garder le ſilence ſur une expreſſion à la fois ſi burleſque & ſi peu latine? Il y en a bien d'autres pareilles.

Les cenſeurs des livres à Paris ſont les plus raiſonnables & les plus équitables de toute la Catholicité. Il y a eu un tems où des magiſtrats hypocrites, déteſtés à préſent de la cour & de la nation, ſe ſont efforcés de marcher ſur les traces de l'inquiſition, & d'éteindre, par le moyen d'une ſtupide cenſure, toutes lumieres en France, pour aider des moines, auxquels ils s'étoient vendus, à ſe ſoutenir & à s'élever dans les ténebres; mais ce fléau eſt paſſé. Il y a actuellement deux ſortes de cenſures: l'une accorde expreſſément ſon approbation aux livres qu'on veut faire imprimer: l'autre permet qu'on imprime, ſans nom de lieu ni de libraire, les livres qui, ſans être du goût des ſots & des fourbes, n'attaquent ni la religion, ni le

gouvernement, ni les bonnes mœurs. Bien des libraires ſe permettent encore d'imprimer des ouvrages plus hardis; & le plus ſouvent ils le font impunément, le gouvernement ſe contentant de flétrir l'ouvrage ſans inquiéter l'auteur, ni le libraire, ni les colporteurs. On vend aſſez publiquement, dans bien des endroits & chez pluſieurs libraires, des livres qui ont été, dans le tems, défendus par le parlement, & honorés des cenſures de la Sorbonne, & des cris des moines. C'eſt ainſi qu'on vend ici, chez tous les bouquiniers, l'Hiſtoire de l'ancien gouvernement par Boulainvilliers, où l'on trouve, entre autres, ce paſſage; „ Louis XIII ſe bouchoit les „ oreilles de ſes deux mains, quand on oſoit „ lui citer quelques droits établis ou quelques „ priviléges, & demandoit en criant à tue-„ tête, ce que c'étoit qu'un privilége contre „ ſa volonté. Louis XIV n'en a laiſſé ſubſi-„ ſter aucun. Le gouvernement a dégéneré, „ dans les derniers tems, à un deſpotiſme ſi „ outré, que toute la fortune de la nation „ eſt devenue la proye du pouvoir arbitraire, „ lequel l'a ſi fort avilie, qu'il ſeroit diffi-„ cile d'y trouver un ſeul François digne du „ nom de ſes peres. „ En effet ſous un bon

roi, de pareilles ſatyres contre les mauvais gouvernements des tems paſſés, tournent indirectement à la louange du gouvernement actuel.

Je viens de lire dans le journal des tribunaux un fait qui me ſurprend. Le parlement de Toulouſe, le même qui a ſévi avec tant de rigueur, il y a quelques années, contre les malheureuſes familles des Calas & des Sirvens, a prononcé, depuis peu, un arrêt qui déclare valides, quant aux effets civils, les mariages des proteſtans bénis au déſert. Vous ſavez, Monſieur, que depuis la révocation de l'édit de Nantes, les proteſtans ſujets du roi, ſont obligés de célébrer leurs mariages en face de l'égliſe catholique, & que s'ils ne le font pas, le gouvernement ne regarde leurs mariages que comme des concubinages, deſorte que les parents Catholiques les plus éloignés peuvent réclamer la ſucceſſion des perſonnes mariées au déſert, à l'excluſion des enfants iſſus de ces unions. Les parlements de quelques provinces ont commencé, depuis peu, à ſentir les inconvénients de cette terrible juriſprudence. Ainſi le Parlement de Bourdeaux entreprit, l'année paſſée, de décider que les mariages bé-

nis au déſert étoient valables quant aux effets civils: la partie catholique, qui avoit d'abord diſputé aux enfants iſſus d'un pareil mariage la ſucceſſion de leur pere, acquieſça à cet arrêt & la choſe en demeura là. Le parlement de Toulouſe a imité, cette année, au ſujet d'un procès de la même nature, l'exemple du parlement de Bourdeaux; mais la partie catholique n'en fit pas de même: elle appella au conſeil du roi; & ce conſeil vient de prononcer que ces mariages ſont nuls à tous égards, &que les enfants qui en ſont iſſus, ne ſont que des bâtards qui n'ont aucun droit à la ſucceſſion de leurs parents. C'eſt donc le deſtin du parlement de Toulouſe que ſes arrêts ſur les affaires des proteſtans, ſoient toujours annullés par le conſeil du roi, ſoit que ces arrêts ſoient favorables aux proteſtans, ou qu'ils leur ſoient contraires. Le ſort des proteſtans eſt bien triſte dans ce pays-ci: ils ont toujours été & ils ſont encore aujourd'hui la partie la plus induſtrieuſe, la plus opulente, & par conſéquent la plus utile des ſujets du roi: cependant plus de deux millions d'habitants, les plus néceſſaires au royaume, n'ont aucun état civil dans ce même royaume, tandis qu'une multitude de moines, qui dé-

clarent hautement qu'ils ne veulent rien faire pour le bien de la ſociété civile, & que c'eſt là leur vocation, jouiſſent, préférablement à tous les autres, de tous les avantages de l'état. Les pauvres proteſtans qui ont d'ailleurs la meilleure conduite qu'il ſoit poſſible d'avoir dans un tel païs, & qui ont une excellente morale, ſont réduits ici, à ne pouvoir ſe marier légitimement, qu'au moyen de quelqu'impoſture. Les uns gagnent à force d'argent le curé de leur paroiſſe, pour en tirer une fauſſe atteſtation qu'ils ont célébré leur mariage en face de l'égliſe, tandis qu'un de leurs miniſtres les a unis ſecrétement dans un endroit écarté, ce qu'on appelle ici ſe marier au déſert. Les autres entreprennent de ſubjuguer pour quelque tems leur conſcience, en ſe mettant à fréquenter les égliſes catholiques où ils aſſiſtent à des fonctions qu'ils abhorrent, entendent le catéchiſme & le prône dont ils ſe mocquent, vont confeſſer au curé des péchés qu'ils imaginent à leur gré, reçoivent la communion qu'ils ſe propoſent de quitter bientôt, & qu'ils quittent en effet dès qu'ils ſont mariés, en maudiſſant le curé & toutes les hypocriſies auxquelles il les a forcés. Un membre éclairé & ſage du

clergé

clergé ſéculier de France a publié, depuis peu, deux brochures où il fait voir avec évidence qu'il importe également à la religion & à l'état, de légitimer les mariages des proteſtants & de leur aſſurer un état civil: une grande partie de ſes confrères ſont du même ſentiment. Le gouvernement lui-même paroît fort diſpoſé à lever ce grand inconvénient; mais les moines, les bigots & leurs dévots crient de toute leur force pour empêcher qu'on ne procure ce bien à l'état. Ils prétendent tenir enchaîné le roi par le ſerment qu'on lui fait prêter à ſon ſacre, de s'oppoſer aux héréſies, & d'exterminer (notez la douceur de l'expreſſion) les hérétiques. C'eſt ce que vient de faire un Jacobin dans une brochure auſſi mal écrite, auſſi mal raiſonnée & auſſi pleine de cris de tocſin, qu'on peut l'attendre d'un moine. La formule du ſerment, dont je viens de parler, fait la principale baſe des principes d'intolérance qu'il y réchauffe contre les principes de tolérance que ſon adverſaire a établis avec tant d'équité & de ſageſſe. Ce moine penſoit peut-être que les magiſtrats ſéculiers ignorent que les théologiens ont imaginé mille moyens d'éluder les ſerments, & que la loi de

la nature, plus forte que toute leur théologie, anéantit tous les ſerments contraires au bien public. On a retranché de ce ſerment d'autres formules & d'autres chefs, pourquoi ne pourroit-on pas en retrancher de même celui qui concerne les hérétiques: & pourquoi faut-il y laiſſer ce mot *exterminare*. Le roi & les miniſtres penſent à cet égard bien autrement que les moines. Une fauſſe théologie n'a ni étouffé ni corrompu dans leurs cœurs les ſentiments de la nature. Les loix dures des tems paſſés ne ſont plus ſi exactement obſervées. Le roi vient d'en donner un exemple frappant en créant M. *Necker*, Genevois de nation & par conſéquent Proteſtant, ſon conſeiller des finances & directeur du tréſor royal, choix qui prouve que le roi fait plus de cas du bien de ſon état, que des clameurs des dévots. Si l'on continue à refuſer aux proteſtants un état civil, parceque l'on s'imagine que les circonſtances actuelles ne permettent pas d'en agir autrement, on les laiſſe du moins, preſque généralement dans une eſpèce de repos. Je dis preſque généralement, parce qu'il y a pourtant par ci par là quelques curés, quelques évêques, quelques intendants, qui, ſans les perſécuter

ſelon toute la rigueur des loix, ne laiſſent pas de les chicaner & même de les tourmenter. En parcourant les provinces les plus voiſines de cette capitale, j'ai appris que dans une de ces provinces l'Intendant avoit envoyé la maréchauſſée dans un village avec ordre d'en chaſſer les Proteſtants qui s'y étoient aſſemblés un jour de dimanche, pour faire dans une maiſon leurs prieres ordinaires; & qu'il a fait menacer des galères le paſteur & la priſon à tous autres, en cas qu'ils continuaſſent leurs aſſemblées ſoit dans les maiſons ou en plein air dans des lieux écartés. Dans d'autres endroits les curés ne les laiſſent pas ſeulement mourir en paix; car ils ſe tiennent continuellement à côté de leurs lits, où ils ne ceſſent de les preſſer de ſe confeſſer & de communier, & ils ne quittent les malades, qu'après que leurs vicaires ſont venus les relever, qui demeurent à leur tour auprès des malades juſqu'au retour du curé. Si le malade s'aviſe de faire fermer la chambre, ſoit pour pouvoir arranger tranquillement ſes affaires, ſoit pour ſe repoſer ou prendre de la nourriture ou des médecines, ou enfin pour quelque autre motif que ce ſoit, le curé demande impérieuſement qu'on lui ouvre, & en cas de refus il fait enfoncer

la porte. D'ailleurs vous avez vu par ce que j'ai eu l'honneur de vous rapporter ci-deſſus, que malgré toute l'indulgence qu'on a pour les Proteſtants, ils ne jouiſſent pourtant d'aucun état civil, & qu'aux yeux du Gouvernement tout Proteſtant n'eſt qu'un bâtard qui n'a ni pere, ni mere, ni parents. Après ce que je viens de vous dire, au ſujet des Proteſtants, croiriez-vous que les Juifs puiſſent jouir de preſque tous les avantages dont les loix ont privé les premiers. Les mariages des Juifs ſont ici très-valides: leurs enfants ſont très-légitimes: leurs teſtaments & leurs loix ſur les ſucceſſions ſont à l'abri de toute atteinte. Rien ne les empêche de jouir dans ce royaume de tous les priviléges des ſujets catholiques, pourvu que le roi leur veuille accorder des lettres de naturaliſation. La ſeigneurie de Picquigny, qui appartenoit auparavant au duc de Chaulnes, & qui eſt une des plus conſidérables terres de la France par les prérogatives qui lui ſont attachées, par le nombre d'habitants qu'elle contient, par la quantité de paroiſſes & de fiefs qui en relevent, appartient actuellement à un juif Allemand venu de Hollande, & le ſieur *Calmer*, qui eſt cet heureux Hébreu, y exerce

tous les droits qu'avoit exercé avant lui le duc de Chaulnes: il confére à qui bon lui ſemble, les cures qui en dépendent, & il crée des chanoines dans l'égliſe épiſcopale d'Amiens dont il eſt Vicomte.

Dimanche paſſé j'ai aſſiſté à une cérémonie eccléſiaſtique que je n'avois encore vu nulle part hors de la France: c'eſt celle de préſenter le pain béni. Tous les habitants de la France ſont obligés de rendre dans leurs paroiſſes, chacun à ſon tour, le pain béni. On prétend ici que le pain béni a ſuccédé aux anciennes Eulogies, qui étoient une portion de la conſécration que l'Evêque envoyoit aux curés en ſigne d'unité. Dans l'origine ce pain étoit une offrande volontaire; mais dans la ſuite on l'a rendue néceſſaire, en uſant de rigueur contre tous ceux qui refuſoient de le préſenter. Depuis ce nouveau réglement on a fait de cette cérémonie un ſpectacle de vanité & un objet d'intérêt. Les curés & les marguilliers ne ſe contenterent plus du pain; il fallut auſſi leur donner de l'argent; & de peur qu'on en donnât trop peu, ils entreprirent de taxer eux mêmes les fidéles dont le zèle leur étoit ſuſpect. Outre cela il faut encore que cette oblation ſoit

portée en cérémonie par des Suiſſes en gants blancs: il faut auſſi que des flambeaux de cire éclairent la pompe du ſpectacle. Les dimanches ordinaires les curés veulent bien permettre que pluſieurs paroiſſiens s'aſſocient pour exécuter enſemble cette diſpendieuſe cérémonie, ce qui fait qu'alors les pauvres ſont ſoulagés par les plus aiſés; mais pour les grandes fêtes il leur faut des paroiſſiens riches, auxquels ils preſcrivent le faſte qu'ils y doivent étaler, à moins qu'ils ne ſachent d'avance que le paroiſſien eſt aſſez diſpoſé de lui-même à s'y montrer généreux & magnifique. Les grands ſeigneurs & les plus riches négociants y dépenſent quelquefois juſqu'à cent louis & même davantage. Le jour que je vis cette cérémonie, c'étoient trois paroiſſiens de condition qui rendoient enſemble le pain béni: j'ai vu le mémoire de la dépenſe à laquelle les marguilliers les ont taxés: en voici les articles: ſix pains bénis à quinze livres chacun; trente-ſept livres de cire; pour l'offrande, chacun trente-deux livres en argent; pour les porteurs quinze livres: pour les bedeaux & Suiſſes d'égliſe quinze livres: l'article de la dépenſe pour les gants n'y étoit point compris: mais ces Mrs. y ont ſupplée

de leur chef. Enfin toute la dépenſe fut de plus de trois cents livres. Les Proteſtants ſont obligés de rendre le pain béni comme les Catholiques : car c'eſt une maxime reçue en France, que tout François eſt cenſé Catholique.

La France eſt de tous les païs policés & Catholiques de l'Europe, celui où il y a le plus de fêtes. Le Pape Benoit XIV. avoit eu le deſſein d'abolir dans toute la catholicité toutes les fêtes des ſaints ; mais les Cardinaux l'en empêcherent, les uns par ſuperſtition, les autres par averſion contre toute nouveauté, parce qu'ils s'imaginoient que tout exemple de nouveauté eſt dangereux dans l'égliſe, par la tentation que cela pourroit donner aux princes de demander encore d'autres réformes. Cependant la bonne intention du pape a éclairé bien des princes, qui ont aboli dans leurs états toutes ces fêtes ſuperflues, les unes tout-à-fait, & les autres avec la réſerve d'être obligé d'entendre la meſſe. Le Gouvernement de France a tenté pluſieurs fois de les abolir de même ; mais ce deſſein a toujours échoué par l'oppoſition de quelques Archevêques & ſur-tout par celle des Financiers qui ne trouvoient pas leur compte, que l'agriculture & les métiers gagnaſſent plus

d'activité aux dépens des cabarets, où il ſe fait tant de débauches. Cependant à Paris, grace à la bonté des lieutenants de police qui en accordent aiſément la permiſſion, bien des ouvriers travaillent les jours de fêtes, tandis que les gens de la campagne les chaument en s'envivrant.

Le Clergé de France eſt extrêmement nombreux. Il n'y a aucun païs catholique, excepté, l'Italie, qui nourriſſe à proportion, tant de prêtres & tant d'abbés. On y compte dix-huit archevêchés, cent neuf évêchés; ſept cent ſoixante-dix abbayes pour les hommes, trois cent dix-ſept pour les femmes; il y avoit autrefois quatorze mille neuf cent cinquante-trois couvents ordinaires; vingt-deux mille deux cent quatre-vingt-onze égliſes paroiſſiales. L'Abbé de *St. Pierre* rapporte dans ſes annales politiques, qu'il y avoit de ſon temps dans ce royaume quarante mille curés, ſoixante mille prêtres ſans cure d'ames, cent mille moines & cent mille religieuſes; & tout Abbé qu'il étoit, il trouvoit qu'il y avoit beaucoup trop de prêtres, & qu'outre cela, il auroit fallu qu'il y eût la moitié moins de moines & trois quarts moins de religieuſes. On prétend que depuis

ce tems le nombre des eccléſiaſtiques ſéculiers s'eſt augmenté de deux cinquièmes, tandis que d'un autre côté la population a diminué de plus d'un quart. Les revenus du Clergé montoient en 1655 à trois cent douze millions: mais le nombre des eccléſiaſtiques ayant augmenté depuis conſidérablement, il a fallu que les revenus augmentaſſent de même; car ces meſſieurs n'aiment pas à être gênés. Ainſi ſes revenus montent aujourd'hui à quatre cent millions: par conſéquent les revenus du Clergé, qui n'a point de fraix à faire pour le bien public, ſurpaſſent ceux du roi qui doit entretenir des armées & des flottes, faire la guerre & veiller, par une foule de miniſtres & d'officiers, au maintien de l'ordre & au ſalut de ſon royaume. De tous ces immenſes revenus le Clergé ne donne au roi que deux millions par an, ſans les dons gratuits dont la ſomme eſt arbitraire, & que les eccléſiaſtiques ne fourniſſent jamais qu'après bien des débats & bien des négociations. En 1750. le Gouvernement avoit pris le parti de ſoumettre le Clergé au vingtième; mais ce dernier détourna l'orage par des cris horribles, & ſur-tout par une ſomme de ſept millions cinq cent mille livres qu'il paya une fois pour toutes.

Dans les ſiècles barbares le clergé de France avoit preſque entiérement anéanti, à l'aide de la ſuperſtition, la jurisdiction des magiſtrats ſéculiers: il avoit imaginé toutes ſortes de ſophiſmes pour attirer à ſes tribunaux les procès des laïcs: enfin il avoit renouvellé le regne des anciens Druydes, qui étoient à la fois les prêtres, les magiſtrats, & les fléaux de ces mêmes contrées. Mais du moins les Druydes ne faiſoient point profeſſion de renoncer au monde: au lieu que le clergé du moyen âge s'étoit emparé de la puiſſance judiciaire ainſi que de la moitié des terres du royaume, tandis qu'il juroit de renoncer à tout attachement pour les choſes & les pompes de la terre. Le gouvernement des temps poſtérieurs a ouvert les yeux ſur ces uſurpations: il a démêlé & refuté ces ſophiſmes: il l'a privé, par de meilleurs argumens, de la puiſſance judiciaire, & l'a redonnée à ceux à qui elle appartient de raiſon: il a fait encore mieux: il a aſſujetti ce même clergé aux magiſtrats ſéculiers pour les affaires temporelles tant civiles que criminelles: il a diminué la puiſſance du pape, qui, pour être le chef ſuprême du clergé, prétendoit par des raiſons très-conſéquentes,

d'être le ſouverain des rois. Mais il reſte toujours encore beaucoup à faire : le clergé s'eſt mieux défendu qu'il n'a été attaqué. Les moines ſur-tout n'ont preſque rien perdu, eux dont il ne devoit rien reſter : Il y a encore en France, dit un auteur célébre » des » provinces entières où les cultivateurs ſont » eſclaves d'un couvent. Le pere de famille » qui meurt ſans enfans n'a d'autres héri- » tiers que les Bernardins, ou les Prémon- » trés, ou les Chartreux, dont il a été » ſerf pendant ſa vie. Un fils qui n'habite » pas la maiſon paternelle à la mort de » ſon pere voit paſſer tout ſon héritage » aux mains des moines. Une fille qui s'é- » tant mariée n'a pas paſſé la nuit de ſes » nôces dans le logis de ſon pere, eſt » chaſſée de cette maiſon, & demande » en vain l'aumône à ces mêmes religieux » à la porte de la maiſon où elle eſt née. » Si un ſerf va s'établir dans un pays » étranger & y fait une fortune ; cette » fortune appartient au couvent. Si un » homme d'une autre province paſſe un » an & un jour dans les terres de ce cou- » vent, il en devient l'eſclave. « Mr. l'abbé Raynal (car il faut citer ſes auteurs quand

des droits qu'on leve ſur le vin, les denrées & les marchandiſes. 5°. Le ſel que preſque toutes les provinces ſont obligées d'acheter des fermiers du roi, les unes à un prix très-haut, les autres à un prix plus bas. 6°. Le tabac, que les fermiers vendent excluſivement à tout autre. 7°. Le vingtieme & ſouvent le dixieme qu'on lève ſur les revenus de tous les immeubles du royaume. 8°. Le vingtieme ou le dixieme qu'on fait payer aux villes, aux négociants & aux fabriquants privilégiés ſur le produit annuel de leur négoce & de leurs manufactures. 9°. Les droits d'entrée & de ſortie ſur les marchandiſes: 10°. les fermes des terres domaniales & les poſtes. 11°. Le papier timbré. 12°. La dixme & les dons gratuits du clergé. Ajoutez à cela la régale, le droit d'aubaine, les amendes pécuniaires, les confiſcations des biens, l'alliage arbitraire de la monnoye, la rente des charges, celle des lettres de nobleſſe & celle des privilèges excluſifs. Quand la couronne a beſoin d'argent pour quelque cauſe extraordinaire, on hauſſe les impôts ordinaires; on multiplie les vingtiemes, les dixiemes, on augmente les aides, & on a recours à d'autres moyens, que l'eſprit des

François, très-fertile en projets, imagine ſur le champ. La levée & l'adminiſtration de ces différents droits & impôts ſe fait par une foule prodigieuſe d'intendans, de ſubdélégués, d'officiers & de commis de toute eſpèce. La multitude innombrable de ces gens, leur cupidité, leur inſatiabilité, leurs duretés ruinent les ſujets & l'état: mais ce fléau n'eſt pas le ſeul: voici ce qu'il y a de pis encore. Les capitations des différentes élections & des paroiſſes, & par conſéquent celles de différents contribuables, changent au gré & au caprice de chaque intendant: un François ne ſait jamais, au commencement de l'année, ce qu'il payera à la fin. Un fermier, par exemple, dans le cours d'un bail de neuf ans, a ordinairement payé neuf taux différens de taille: cependant il a toujours payé le même revenu de ſa ferme au propriétaire. Demandez à un homme qui jouit de cent écus de rente, combien il doit payer de capitation, demandez combien doit payer un fermier, dont la ferme produit cent piſtoles par an, perſonne ne ſaura vous répondre, perſonne ne vous ſaura dire quelle regle on ſuit à ſon égard. Voilà les véritables raiſons pourquoi la population va

toujours en diminuant dans ce royaume. Le nombre des ſujets qui en 1621 étoit de vingt-cinq millions & qui en 1733 étoit déja tombé à vingt-deux, eſt aujourd'hui réduit à dix-ſept millions, ſelon le calcul de ceux qui le groſſiſſent le plus.

J'ai puiſé tous ces détails, que je viens de vous donner, dans les livres & les mémoires des auteurs les plus accrédités & les plus inſtruits de l'état de la France, & dans les informations que l'on m'a données dans quelques provinces où j'ai été. A Paris on n'apprend rien de pareil: ici on ne ſe voit qu'en troupe à des dîners, à des ſoupers, aux promenades & à des coteries, où des diſcours ſur de pareilles matieres peuvent rarement avoir lieu. Les Pariſiens ne ſont pas faits pour les liaiſons plus étroites & moins gênantes: l'immenſité de la ville, la commodité des promenades publiques, les ſpectacles, les affaires, la paſſion pour les intrigues, l'eſprit d'économie d'un côté, & de l'autre l'envie de briller par de grands dîners & de grands ſoupers, la néceſſité de ſortir en carroſſe, ou de ſe crotter & d'être éclabouſſé juſqu'aux oreilles dans une ville ſi mal-propre & ſi ſujette aux pluies & aux

brouillards: une méfiance générale, occaſionnée & entretenue par une foule prodigieuſe de fourbes & de fripons, qui, par un extérieur impoſant trompent la police & les honnêtes gens; d'autres raiſons enfin moins générales, empêchent tout le monde de ſe faire des amis, de les cultiver & de ſe voir fréquemment les uns les autres. Ainſi les diſcours ordinaires ne roulent que ſur le roi & la reine, car tout Pariſien ſait ce que ſes ſouverains ſe diſent l'un à l'autre même à l'oreille, ſur les nouvelles ordonnances, ſur les ſpectacles, ſur quelques filles de théatre, ſur les nouvelles modes, ſur quelques nouveaux projets, ſur les nouvelles du jour dont tout le monde ſait quelque choſe & dont preſque perſonne ne ſait rien de vrai. La Métropole de la France eſt la ville la plus étrangére à ce royaume. Six cent mille ames raſſemblées dans cette ville, ne s'occupent abſolument que de leur intérêt & de leurs plaiſirs: tout le reſte leur eſt indifférent. Les étrangers qui s'imaginent connoître la France, pour avoir parcouru en poſte les provinces par où ils ſont venus à Paris, & pour s'être enſuite arrêtés dans cette ville quelques mois ou quelques années, ſe trompent prodigieuſement

ſement. La plupart ne parviennent pas même à connoître le bon ton de cette ville, qu'ils font ſonner ſi haut à leur retour chez eux. L'accès familier dans les maiſons de la nobleſſe & des principaux bourgeois eſt difficile: les Pariſiens ne ſe livrent pas ſi aiſément à la familiarité; & ils ont très-grande raiſon de ne pas s'y livrer dans une ville, infeſtée d'avanturiers qui y accourent de toutes parts: quelques viſites de cérémonie qu'un étranger fait à ceux à qui il eſt adreſſé, & quelques dîners qu'il y reçoit, ne ſuffiſent pas pour le mettre au fait du bon ton des honnêtes gens: & le bon ton de ceux-ci eſt trop différent de celui qui regne dans les brelans, dans les caffés, chez les traiteurs, chez les filles & chez les chirurgiens qui viennent toujours à la ſuite. Cependant c'eſt avec cette derniere ſorte de bon ton que la plupart des étrangers retournent dans leur patrie en impoſer à leurs concitoyens, en corrompre les mœurs & y exercer les emplois au préjudice du public.

Paris eſt la ville du monde qui fournit le plus d'amuſements publics; opéras, comédie Françoiſe & Italienne, farces d'*Audinot*, farces de *Nicolet*, combats de bêtes

féroces, promenades aux Tuilleries, au Palais royal, au Luxembourg, aux Champs élisées, sur les Boulevards; caffés, maisons de jeu; le Colisée, le Vauxhal, le bois de Boulogne &c. Mais si vous n'avez point d'amis; si vous manquez d'une société réglée de gens honnêtes & instruits; si vous n'avez point d'honnêtes occupations, comme il arrive aux trois quarts des étrangers qui viennent ici; l'ennui, le plus cruel ennemi des hommes, s'empare de vous, & la mélancolie vous consume au milieu de tous ces amusements. D'ailleurs la boue, la poussiere & le chagrin de ne pouvoir vous transporter commodément nulle part à pied, se mêlent de tous vos divertissements. C'est précisément le cas où je me trouve, malgré la compagnie de mes Italiens & les connoissances que j'ai dans les différents quartiers de la ville: & ces connoissances mêmes ne me servent qu'à me faire courir d'un bout à l'autre de la ville pour accepter un dîner & faire des visites; pour demander comment on se porte chez eux & puis m'en aller. Car ces amis & ces connoissances à moi ont aussi des amis & des connoissances à eux, qu'ils doivent recevoir & aller voir à leur tour: ils ont leurs

parties de plaiſir, leurs jours & leurs heures deſtinés pour la promenade, & pour les ſpectacles, ils ont leurs jours d'affaires & leurs heures de repos. Ainſi cette ville peut à la fois être très-amuſante pour ceux qui ne connoiſſent pas le prix d'une liaiſon familiere & aſſidue & libre de toute gêne avec des amis, & pour ceux qui ſont habitués toute leur vie à ſe gêner, à ſe cacher aux autres & à eux-mêmes, & elle peut être en même temps très-ennuyante pour ceux, qui, comme vous & moi, ne trouvent amuſant aucun amuſement, dont on eſt obligé de jouir tout ſeul, ou avec une compagnie qui gêne.

La police de Paris eſt la meilleure & la plus exacte de l'univers; mais auſſi eſt-ce la ville de l'univers, qui fourmille le plus d'avanturiers & de gens ſans aveu. Cependant près de trois mille réverbéres, douze corps de gardes, douze cents militaires à pied & à cheval, deſtinés uniquement pour veiller à la ſûreté de la ville & de ſes environs, ne peuvent pas encore retenir dans le devoir toute cette canaille. Un homme, qui paſſe ici pour un aſſez habile avanturier, & qui eſt très-bien faufilé avec les gens de ſon métier, me diſoit l'autre jour. »Il y a conſtamment plus

» de douze mille perſonnes à Paris, qui ne » ſavent pas le matin s'ils pourront trouver » à dîner à midi & qui dînent pourtant. » Or je vous laiſſe à juger quel fond d'induſtrie & de reſſources il faut à ces gens là. Il m'a pris une fois la fantaiſie de connoître un peu ce monde induſtrieux, & j'ai été pendant long-temps, dans la vue de ſatisfaire cette curioſité, faire mes dîners chez tous les traiteurs de la ville les plus connus, depuis ceux qui donnent à manger pour quarante & cinquante ſols, juſques à ceux qui en donnent pour vingt: & j'ai été prendre mon caffé chez tous les caffetiers depuis le fauxbourg Montmartre juſqu'à l'extrémité du fauxbourg Saint Germain, & depuis le fauxbourg S. Honoré juſqu'au fauxbourg S. Antoine: mais je n'ai rien avancé dans mes connoiſſances, ſinon que j'ai vu enlever de temps en temps tantôt de chez un traiteur, & tantôt dans un caffé par les gens de la police, tantôt quelque monſieur galonné, & tantôt quelque autre perſonne qui avoit l'extérieur du monde le plus honnête: ce qui fait un ſpectacle très-lugubre & très-mortifiant: & c'eſt ainſi que l'on tient toujours rempli Biſſêtre, Vincennes, la Baſtille & autres lieux

pareils. Cependant le nombre de ceux qui tombent entre les mains de la police n'eſt rien encore en comparaiſon de la prodigieuſe multitude de ceux qui lui échappent & qui trompent ſa vigilance. Les François clabaudent beaucoup contre la populace de Londres : cependant cette populace a bien changé depuis qu'elle ne jette plus de la boue ſur les étrangers, qui viennent y marcher à pied avec des habits galonnés dans les rues remplies de pouſſiere, de fumée & de boue, quoiqu'à Londres où il y a du moins des trottoirs pour la commodité des piétons, on ſoit beaucoup moins ſujet à ſe crotter & à ſe poudrer, qu'à Paris : au lieu que la canaille de Paris qui revient tous les ſamedis, tous les dimanches, tous les lundis & tous les jours de fêtes des Porcherons, de Vaugirard, & d'autres lieux de débauche, auſſi-bien que celle qui infeſte toutes les nuits à certaines heures les Boulevards, eſt bien autrement inſolente & incommode que ne l'a jamais été celle de Londres. Un ſavant Allemand me diſoit l'autre jour, que dans les voyages qu'il avoit faits avec ſon éléve (car il étoit gouverneur d'un jeune ſeigneur) en Angleterre & en France, il avoit obſervé que la

populace de Londres eſt plus hardie à voler; mais que la Françoiſe eſt plus inſolente: qu'excepté les cas, où l'on s'attroupe à Londres pour la défenſe de la liberté, les bourgeois & le menu peuple de cette ville, ſont naturellement plus amis de l'ordre, & de la décence, plus reſpectueux, & plus poſés que ne le ſont les bourgeois & les artiſans de Paris; qu'en conſéquence de cette différence dans le caractère des deux nations, il ſe peut donner à Londres des grandes fêtes publiques, ſans que l'on y ait à craindre aucun grand malheur, & qu'au contraire à Paris il ne s'étoit jamais donné quelque ſpectacle extraordinaire au public, qu'il n'y fût arrivé quelque malheur extraordinaire; témoin celui où il y a eu plus de ſix cents perſonnes de tuées ou d'eſtropiées, il n'y a pas long-temps: que dans une aſſemblée d'Anglois chacun reſte dans ſon rang & n'empiéte pas ſur celui d'un autre: au lieu que dans une ſociété de François, un comédien, un artiſte prend à tous momens le deſſus ſur un marquis: & qu'enfin il aimoit mieux que ſon éleve perdît ſa montre en allant au théatre de *Haymarquet* ou de *Covent-garden*, que de le voir traité de haut en bas, ou avec un

air de familiarité & d'un ton de ſuffiſance par un danſeur de théatre, dans une aſſemblée d'honnêtes gens à Paris. Auſſi ce ſavant uſe-t-il ici d'une précaution, dont il m'a dit n'avoir jamais uſé à Londres. Lorſqu'il ſe trouve avec ſon éléve dans quelque ſociété, & qu'il le voit adreſſer la parole à quelqu'un de la compagnie ſoit homme ou femme, cet habile gouverneur ſe hâte d'abord de demander : *cette dame eſt-il gentil-homme, ce monſieur eſt-il marquiſe?* Si on lui répond que non; ſur le champ un ſigne de tête annonce à l'éléve de rompre la converſation avec la perſonne en queſtion.

*Fin du Tome ſecond.*

969934